

ROSA LUXEMBURG REVISITÉE



ROSA LUXEMBURG REVISITÉE

Nouveaux
Cahiers du
socialisme



**ROSA
LUXEMBURG
STIFTUNG**
NEW YORK OFFICE

La publication de ce livre a été rendue possible grâce au soutien de la Fondation Rosa Luxemburg.



**ROSA
LUXEMBURG
STIFTUNG**
NEW YORK OFFICE

Présente édition en français, 2019 :

Collectif d'analyse politique (Nouveaux Cahiers du socialisme)

CP 35062 Fleury, Montréal (Québec), Canada H2C 3K4

Courriel : cap@cahiersdusocialisme.org

Site Web : <https://www.cahiersdusocialisme.org/>

Édition originale en anglais, 2016 :

Rosa Luxemburg Stiftung, bureau de New York

275, avenue Madison, suite 2114, New York, NY 10016 É.-U.

Courriel : info@rosalux-nyc.org

Site Web : <http://www.rosalux-nyc.org/>

Texte original : *Rosa Remix*, https://www.rosalux.de/fileadmin/rls_uploads/pdfs/sonst_publicationen/rosa_remix_engl.pdf

Traduction : Philippe Gauthier

Révision linguistique : Flavie Achard et Chantal Beaudry

Illustrations : Kate Evans. Traduit de l'anglais par Jérôme Vidal

Source : Kate Evans, *Rosa la rouge*, Paris, Amsterdam, 2017

Conception graphique : Evan Johnston

Mise en page : Cynthia Kamel

Couverture : Claudia Horn

Dépôt légal :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ)

Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

© Collectif d'analyse politique

© Rosa Luxemburg Stiftung

ISBN : 978-2-924554-14-2 (version imprimée)

ISBN : 978-2-924554-13-5 (version numérique, format PDF)

La Fondation Rosa Luxemburg est une organisation progressiste internationale d'éducation citoyenne, sans but lucratif. Elle travaille en collaboration avec plusieurs organisations dans le monde à une meilleure participation démocratique et sociale, au renforcement des groupes défavorisés, à des solutions de rechange au développement économique et social et à la résolution pacifique des conflits.

Le bureau de New York s'est donné deux missions principales : travailler sur les problématiques des Nations unies et engager le dialogue avec les universités, syndicats, mouvements sociaux et politiques progressistes d'Amérique du Nord.

**ROSA
LUXEMBURG
REVISITÉE**

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION À L'ÉDITION EN FRANÇAIS	6
---	---

« Fais en sorte de rester un être humain »	7
--	---

DIANE LAMOUREUX

1 NOUVEAUX REGARDS SUR UN GRAND CLASSIQUE 15

Introduction à <i>Rosa Luxemburg revisitée</i>	16
--	----

STEFANIE EHMSSEN ET ALBERT SCHARENBERG

Rosa Luxemburg : une vie révolutionnaire	21
--	----

RORY CASTLE

2 SPONTANÉITÉ ET ORGANISATION 29

La grève de masse et la théorie de la spontanéité chez Rosa Luxemburg	30
---	----

JASON SCHULMAN

La vague de protestation mondiale de 2011-2012	33
--	----

ETHAN EARLE

3 ROSA LUXEMBURG ET LE FÉMINISME 39

Rosa Luxemburg : quel héritage pour les féministes ?	40
--	----

NANY HOLMSTROM

Les dragueurs, le site Web Ashley Madison et le féminisme comme style de vie	45
--	----

AMBER A'LEE FROST

L'héroïne de la révolution	51
----------------------------	----

ALHELÍ DE MARÍA ALVARADO-DÍAZ

4 ROSA LA ROUGE: UNE BIOGRAPHIE GRAPHIQUE DE ROSA LUXEMBURG 59

Écrire et dessiner Rosa Luxemburg	60
-----------------------------------	----

KATE EVANS

	<i>Rosa la rouge</i> : la réalisation d'un roman graphique PAUL BUHLE	69
5	SOCIALISME OU BARBARIE	73
	Un plan peu original pour sauver la planète BHASKAR SUNKARA	74
	Socialisme ou décroissance: Rosa Luxemburg et la crise climatique ALYSSA BATTISTONI	78
	C'est la fin du monde tel que nous le connaissons: le militarisme d'hier à aujourd'hui SANDRA REIN	84
6	L'ACCUMULATION DU CAPITAL, CENT ANS PLUS TARD	91
	Nouvelles perspectives sur la finance néolibérale RAPHAËLE CHAPPE	92
	<i>L'Accumulation du capital</i> revue dans le contexte contemporain de l'Afrique australe PATRICK BOND	97
	La délocalisation mondiale du capitalisme, cent ans plus tard RICHARD D. WOLFF	110
7	EN GUISE DE CONCLUSION	115
	Redécouvrir et publier les œuvres complètes de Rosa Luxemburg PETER HUDIS ET PAUL LE BLANC	116
	Références	127
	Notes biographiques des auteures et auteurs	131

INTRODUCTION À L'ÉDITION EN FRANÇAIS

DIANE LAMOUREUX

«FAIS EN SORTE DE RESTER UN ÊTRE HUMAIN»

Ces mots que Rosa Luxemburg adresse à Mathilde Wurm¹ résument bien le ressort de son engagement politique. Car c'est le souci du monde et des êtres qui l'habitent qui a transformé cette jeune fille juive d'une famille aisée de Varsovie en révolutionnaire. Son idéal politique, c'est une société débarrassée des injustices et des inégalités, dans laquelle toutes et tous pourront jouir d'une liberté importante et poursuivre leur épanouissement. En l'assassinant en janvier 1919, les membres des corps francs, milice formée à l'instigation du ministre social-démocrate de l'Intérieur Gustav Noske, pensent détruire l'espoir qu'elle incarne par sa personne et ses idées.

S'ensuivra une longue période de barbarie. L'écrasement de la révolution allemande de 1918, qui atteindra son paroxysme avec le nazisme. La sclérose rapide de la révolution russe, dont le régime n'a de soviétique que le nom. Les carnages et génocides de la Seconde Guerre mondiale et des multiples guerres coloniales et impériales. La lente dépossession des populations coloniales d'abord, puis de celles des centres impériaux, du fait du néolibéralisme. L'asphyxie de la planète, sous l'effet des crises écologiques et de la logique de l'expansion économique infinie.

Mais si nous vivons toujours en de «sombres temps», surgissent périodiquement des lueurs d'espoir, des résistances, des mouvements d'émancipation, des printemps des peuples et des mouvements d'occupation de places qui soutiennent que «s'ils ne nous laissent pas rêver, nous ne les laisserons pas dormir²». Bref, des femmes et des hommes qui disent non à la barbarie ambiante et qui font émerger des espaces de liberté, qui ne se résignent pas à la fatalité, mais frayent la voie à d'autres possibles.

Rosa Luxemburg est un de ces êtres lumineux qui cherchent à ouvrir de nouvelles voies, qui ne se contentent pas des poncifs et qui refusent de se résigner. Alors que le soulèvement spartakiste de janvier 1919 est

1 Datée du 28 décembre 1916. Publié dans *Rosa, la vie. Lettres de Rosa Luxemburg*. Textes choisis par Anouk Grinberg, Ivry-sur-Seine, Éditions de l'Atelier, 2009, p.72.

2 Bannière déployée sur la place de la Puerta del Sol à Madrid lors du mouvement du 15 mai 2011 (15M).

sur le point d'être écrasé, elle cherche à maintenir vivante la flamme révolutionnaire en terminant ce qu'elle ne savait pas être son dernier texte par un « J'étais, je suis, je serai » en parlant de la révolution. Celle qui est trop souvent passée à la postérité sous le nom de Rosa, dans un geste paternaliste et misogyne de diminution de sa stature – qui appelle Marx, Karl ? – incarne l'idée d'une révolution ouverte et inclusive.

Elle grandit dans un milieu culturellement cosmopolite puisque, chez elle, on parlait allemand, polonais, russe et yiddish. Elle entreprend des études au lycée russe pour jeunes filles de Varsovie (qui pratiquait la discrimination, n'acceptant les juives qu'après avoir fait le plein de Russes et de Polonaises). Elle apprendra également l'anglais, le français et un peu d'italien. Ce cosmopolitisme, propre aux milieux juifs libéraux de l'époque, la rendra particulièrement réfractaire aux nationalismes dans lesquels elle voit un mouvement de repli sur soi, de rapetissement, plutôt que d'ouverture au monde. Une telle disposition d'esprit est particulièrement de mise dans le monde qui nous est contemporain.

UNE FIGURE DE LIBERTÉ

Si Rosa Luxemburg, comme en témoigne ce recueil, suscite encore de l'intérêt aujourd'hui, c'est d'abord parce qu'elle incarne la liberté, tant dans sa vie personnelle que dans son action politique.

Comment expliquer autrement qu'une femme, juive, née dans la partie russe de la Pologne, ait pu devenir une dirigeante du Parti social-démocrate d'Allemagne (SPD) et une théoricienne marxiste respectée ? Son engagement politique précoce explique en partie ce cheminement.

En effet, sa famille l'envoie rapidement étudier à l'étranger pour qu'elle échappe à la répression de la police tsariste du fait de sa participation au groupe révolutionnaire Prolétariat. Cela lui permet de poursuivre des études doctorales, d'abord en sciences naturelles, puis en économie politique, à Zurich, la Suisse étant un des rares pays européens de l'époque à permettre la fréquentation universitaire aux femmes. Au cours de son séjour zurichois, elle fait la rencontre de Leo Jogiches et d'autres révolutionnaires polonais avec lesquels elle forme le Parti social-démocrate du royaume de Pologne et de Lituanie (SDKPiL), un groupe de pairs plus qu'un véritable parti politique, pairs vers lesquels elle se tournera à plusieurs reprises lorsque la vie politique lui sera défavorable. Le SDKPiL l'enverra à Paris pour diriger le journal de l'organisation et entrer en contact avec plusieurs dirigeants de la II^e Internationale.

Elle contracte un mariage blanc avec un citoyen allemand afin de pouvoir vivre dans ce pays, mais cela ne l'empêche pas de mener elle-même sa barque amoureuse avec Jogiches, Kostia Zetkin, Hans Diefenbach ou Paul Levi. Dans ces diverses relations, elle revendique fièrement son indépendance. Et elle entretient de longues amitiés féminines avec Luise Kautsky, Mathilde Wurm, Sonia Liebknecht, Clara Zetkin, Marta Rosenbaum ou Mathilde Jacob. Elle n'en deviendra pas pour autant une militante féministe, bien qu'elle reconnaisse l'importance de ce combat, mais son style de vie est celui d'une femme libre.

Celle qui, bien avant Valérie Plante³, se présentera comme «l'homme de la situation» puisqu'elle considérerait que Clara Zetkin et elle-même étaient les deux seuls «hommes» (*Männer*) de la direction de la social-démocratie allemande, devient très rapidement une dirigeante du SPD malgré son triple «handicap» de femme, de juive et d'étrangère, enseignant l'économie politique à l'école du parti, mais n'hésitant pas à ferrailler avec Bernstein, Jaurès, Lénine ou Kautsky.

Même la prison ne l'empêche pas de se comporter en femme libre. Emprisonnée pour propagande antimilitariste durant la quasi-totalité de la Première Guerre mondiale, elle en profite pour lire et écrire des textes politiques, mais elle s'intéresse aussi à la botanique et à tout ce qui reste vivant malgré le caractère mortifère de la prison. Rusant avec ses geôliers, elle profite des visites qu'elle reçoit pour faire entrer du matériel et des informations, et pour faire sortir des manuscrits.

Cette liberté, elle en paie parfois le prix financièrement. Elle démissionne par deux fois de la direction de journaux sociaux-démocrates, un emploi prestigieux et bien rémunéré, pour protester contre la censure dont elle s'estime victime.

La liberté, c'est aussi ne pas être entièrement absorbée par la politique et s'intéresser à la peinture et au dessin, pour lequel elle était assez douée d'ailleurs, lire, voir des expositions, aller à l'opéra, s'occuper de sa chatte, ou faire des voyages. Bref, s'intéresser à diverses dimensions de l'existence.

3 La mairesse de Montréal, Valérie Plante, a utilisé ce slogan lors de sa campagne électorale en 2017. (NdR)

UNE INDIGNATION DEVANT TOUTES LES FORMES D'INJUSTICE

Rosa Luxemburg ne réserve pas son indignation aux diverses formes d'exploitation de la classe ouvrière de son temps comme bon nombre de ses camarades socialistes. Les massacres des populations coloniales, la montée du militarisme, même les souffrances inutiles infligées à un buffle lui semblent autant d'exemples d'inhumanité.

Il est intéressant à cet égard de lire le texte qu'elle écrit à la suite du décès par empoisonnement de sans-abris dans un asile de Berlin. Fait divers malheureux pour certains, il n'en reste pas moins que 70 personnes avaient péri, ce qui permet à Luxemburg d'y voir « sous les apparences frivoles et enivrantes de notre civilisation [...] l'abîme béant de la barbarie et de la bestialité⁴ ». Mais elle ne se contente pas de l'indignation, elle montre comment, derrière cette tragédie, fonctionne une société de classe, et rattache l'existence de ces sans-abris à la condition ouvrière de personnes « jetables après usage » dans la mise en valeur du capital. « Ainsi, chaque année, chez les prolétaires, des milliers d'existences s'écarterent des conditions de vie normales de la classe ouvrière pour tomber dans la nuit de la misère⁵ ». Plus encore, elle restitue leur nom à certains d'entre eux.

De la même façon, elle montre que la richesse européenne s'est érigée sur la spoliation et l'extermination d'autres populations. Que ce soit l'extermination des Autochtones dans les Amériques, la traite des populations africaines pour les réduire en esclavage dans les économies de plantation de l'autre côté de l'Atlantique ou le massacre par les militaires allemands de populations entières sur ce qui est actuellement le territoire de la Namibie, tout cela lui semble relever de la logique mortifère du capitalisme.

L'ensemble du travail politique et intellectuel de Luxemburg est marqué par le principe de totalité. Il s'agit pour elle de lier toute manifestation de l'injustice sociale à l'injustice fondamentale que constitue la condition prolétarienne dans la société bourgeoise – que ce soit le fait de servir de la nourriture avariée aux pensionnaires d'un asile de nuit, les pénibles conditions de travail dans une usine ou les mauvais traitements à l'encontre des conscrits dans l'armée allemande. Elle fait donc constamment le lien entre revendications particulières et enjeux sociaux globaux. De même, elle ne sépare pas moment économique et moment politique de la lutte des classes. C'est précisément, pour elle, le rôle des révolutionnaires que de faire la jonction entre

4 Rosa Luxemburg, *Dans l'asile de nuit*, Paris, L'Herne, 2007, p.16.

5 *Ibid.*, p.20.

l'économique et le politique, le particulier et le global, sans jamais complètement rabattre le particulier sur le général et en gommer la saillance.

UN LEGS INTELLECTUEL ET POLITIQUE

Les textes qui constituent ce recueil montrent l'intérêt que suscitent encore aujourd'hui les idées de Rosa Luxemburg. Il me semble que trois éléments méritent principalement notre attention : les formes de la politisation et le rapport entre spontanéité et organisation ; l'impérialisme comme phénomène non seulement économique, mais également politique ; le lien nécessaire entre socialisme et démocratie et entre égalité et liberté.

Le premier élément a largement été mis en lumière dans les mobilisations des dix dernières années à travers le monde. J'en prendrai pour exemple les mouvements d'occupation des places, d'une part, et les zones à défendre (ZAD) d'autre part. On peut en dégager quelques traits. Ce sont des mouvements horizontaux – par opposition à la verticalité du pouvoir et des tours de la finance mondiale – qui misent sur le lien de concitoyenneté pour tenter de saper les structures de domination. Ils semblent surgir de nulle part, profitant des médias sociaux pour favoriser des rassemblements sur des places publiques qui se trouvent de ce fait repolitisées et deviennent des lieux d'échange politique. Ce sont aussi des mouvements qui présupposent une forme complexe de mise en relation du « je » et du « nous » reposant sur les initiatives individuelles et faisant appel à la créativité de ceux et celles qui les animent, ce qui a pour conséquence une responsabilité à la fois individuelle et partagée de l'action décidée en commun. En outre, ils mettent la délibération au cœur du processus politique et du processus de politisation des personnes qui y participent ; cette délibération permet de penser et d'agir à plusieurs. Enfin, ces mouvements prennent la forme d'une irruption et s'inscrivent dans la discontinuité temporelle tout en tentant pour certains de se pérenniser en mettant en place des projets, des alternatives faisant signe vers une autre vie possible.

Les positions politiques développées par Rosa Luxemburg sont usuellement associées au spontanéisme. Si l'on entend par spontanéité l'idée qu'une révolution ne se commande pas d'en haut, qu'elle ne se produit pas sur ordre d'une direction politique, il est tout à fait exact de parler de spontanéité révolutionnaire chez Rosa Luxemburg. Cependant, elle a passé une bonne partie de sa vie militante à faire de l'éducation et de l'action politique socialiste, et à convaincre de la né-

cessité de la révolution : elle n'aurait pas fait tout cela si la révolution avait été pour elle un événement entièrement spontané.

On peut dire que les mobilisations contemporaines donnent une nouvelle vie aux idées de Luxemburg sur la révolution et la politisation. Le sens de l'agitation politique socialiste consiste à faire *prendre conscience* à la population des injustices inhérentes à l'organisation capitaliste de la société, de montrer que ces injustices sont liées les unes aux autres et relèvent d'un système social – le capitalisme ou, dans sa forme actuelle, le néolibéralisme – et, finalement, d'ouvrir des possibilités de lutte pour combattre ces injustices. Par contre, il y a une spontanéité irréductible de la révolution chez Rosa Luxemburg, puisque d'une part, elle est imprévisible dans son déclenchement et que, d'autre part, elle est imprévisible dans son déroulement : des êtres ployés sous le joug de la servitude, du conformisme, de l'obéissance à l'autorité, passent soudainement à l'action, et cette action fait tache d'huile, alimentée par les divers motifs d'injustice et d'indignation et par une foule multiple d'êtres devenus parlants et agissants. C'est cela, une révolution, pour Luxemburg : l'explosion de la parole, l'émergence d'une liberté dans laquelle « tout est possible ». C'est un phénomène diffus, désordonné et incontrôlable. À la parole unique du pouvoir, à la hiérarchie des places, à l'autorité et à la domination, se substituent des expérimentations diverses, des hésitations, bref, de la surprise et de l'imprévu. En d'autres termes, pour Luxemburg, si l'on sait ce qui ne peut plus être (l'Ancien Monde), on ne peut prévoir pour autant quand le socialisme adviendra ni les formes précises qu'il revêtira. Et ce socialisme se nourrit d'une double quête d'égalité et de liberté.

L'analyse de l'impérialisme de Luxemburg est un deuxième élément encore d'actualité. Bien avant que l'on en vienne à parler de l'accumulation par dépossession et à s'intéresser aux mécanismes mondiaux de réitération de cette dépossession que Marx avait associée uniquement à la phase de l'accumulation primitive du capital, Luxemburg montre que la croissance capitaliste a besoin d'un « dehors » non capitaliste pour sa reproduction élargie.

Elle montre également le lien entre impérialisme et militarisme, pas seulement en ce qui concerne le complexe militaro-industriel comme moteur de l'expansion capitaliste, mais également le rôle que joue le militarisme pour susciter la cohésion « nationale » dans les pays du Nord en faisant des opprimé-e-s la chair à canon qui assure les profits de leurs élites. Elle montre également que cet « extérieur » colonial est souvent le terrain d'expérimentation de nouvelles technologies militaires qui seront ensuite utilisées dans les pays du Nord, un peu

comme le fait aujourd'hui Israël qui profite des conflits avec la population palestinienne ou les États voisins, voire les provoque, pour promouvoir ses ventes d'armement ou d'équipement de surveillance en utilisant l'argument d'un test en situation réelle. Luxemburg montre que les colonies africaines et asiatiques sont non seulement le théâtre d'affrontement, en sol étranger, des puissances européennes, mais le moyen de « tester » sur les populations colonisées de nouvelles armes qui se retrouveront ultérieurement sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale ou de nouvelles techniques de contrôle de foules qui seront si utiles pour mater les mouvements révolutionnaires qui éclatent à la fin de cette guerre.

Enfin, le socialisme de Luxemburg se réclame tout à la fois de la liberté et de l'égalité. Notre expérience du socialisme est dominée soit par la social-démocratie qui est parvenue à intégrer les damné-e-s de la terre à la logique de valorisation du capital par le biais de politiques sociales, soit par le stalinisme et ses diverses variantes tropicales faits de dirigisme et de répression des voix discordantes. Rien de cela dans le socialisme de Luxemburg qui, comme les mouvements sociaux contemporains, insiste sur la diversité des tactiques, sur la prise de responsabilité individuelle et collective pour le monde, sur la créativité et l'imagination qui accompagnent la mise en branle politique, sur la nécessité de l'expérimentation et, pour cela, sur la nécessaire liberté de ceux et celles qui ne pensent pas comme nous. La démocratie n'est pas une fin en soi, mais elle constitue le cadre dans lequel peuvent se construire l'émancipation ouvrière et les conditions d'un monde basé sur la coopération et non la compétition. L'égalité politique et la fin des injustices économiques nourrissent la liberté et l'expression des particularités, afin de construire un monde dans lequel toutes et tous pourront aspirer au bonheur.

Lire ou découvrir Rosa Luxemburg aujourd'hui, ce n'est pas tant une œuvre de sacralisation que de prolongement. Prendre appui sur des éléments qui nous semblent encore pertinents aujourd'hui pour poursuivre, à notre façon, son combat pour la dignité, l'égalité, la liberté et la justice, afin de faire advenir cet autre monde qui reste possible et plus que jamais nécessaire.

1

**NOUVEAUX
REGARDS SUR UN
GRAND CLASSIQUE**

STEFANIE EHMTEN
ET ALBERT SCHARENBERG

INTRODUCTION À ROSA LUXEMBURG REVISITÉE¹

Rosa Luxemburg fut une étoile au firmament du premier mouvement socialiste. En tant qu'économiste et théoricienne politique, enseignante et oratrice, camarade et rebelle, révolutionnaire et martyre de la révolution allemande, elle a représenté beaucoup pour un grand nombre de personnes. Cela se reflète dans l'héritage qu'elle a légué à une grande partie de la gauche internationale.

Les travaux théoriques de Luxemburg constituent des contributions remarquables sur la tension entre réforme et révolution, sur la relation entre accumulation nationale du capital et conquête impériale à l'étranger ainsi que sur l'importance de la grève comme outil de lutte contre l'oppression capitaliste. Ses nombreuses lettres, écrits polémiques et débats publics avec les dirigeants les plus en vue de l'époque, portant sur les enjeux tactiques et stratégiques déterminants de la révolution socialiste en Europe au début du XX^e siècle, sont peut-être tout aussi importants. Outre leur valeur incontestable à ce moment, ces œuvres sont porteuses d'une universalité qui les rend également pertinentes de nos jours.

Cependant, les travaux théoriques de Luxemburg n'expliquent qu'en partie son rôle de guide auprès de tant de membres de la gauche contemporaine. Nombre de ses textes attirent par l'humanité et la détermination farouche avec lesquelles elle a vécu et surmonté de nombreux obstacles. Elle a été l'une des rares femmes actives en politique à une époque où les femmes n'avaient même pas le droit de vote. Elle a obtenu un doctorat en économie à une époque où peu de femmes fréquentaient l'université. Elle n'a pas vécu en tant qu'épouse de quelqu'un², à une époque où cela constituait une provocation

1 Introduction de l'édition en anglais.

2 Elle a contracté un mariage blanc afin d'acquérir la nationalité allemande et ainsi ne pas être expulsée d'Allemagne pour des raisons politiques. (NdR)

extraordinaire. Par ailleurs, elle a dû affronter des épreuves et de la discrimination en tant que Polonaise et juive, ce qui a rendu son exil en Allemagne doublement difficile.

Agitatrice politique de la Deuxième Internationale, Rosa Luxemburg a inlassablement parcouru le continent pour appuyer des mouvements révolutionnaires. Tour à tour enseignante attentive et romantique téméraire, elle a mené une vie publique et a laissé une marque durable tant sur ses amis que sur ses adversaires, étudiants, camarades et amants. Au cours de ses séjours en prison, elle a écrit des milliers de lettres qui exposent non seulement ses théories politiques, mais aussi son amour de la nature et celui de la botanique en particulier. Ces écrits offrent un aperçu de son monde intérieur, ce qui crée une certaine proximité ou familiarité entre elle et son lectorat, au point qu'aujourd'hui des millions de personnes l'appellent Rosa, tout simplement.

Cela dit, lire son œuvre aujourd'hui n'est pas aussi simple que de se plonger dans un roman d'amour grand public. La langue d'un texte souvent traduit du polonais vers l'allemand et de là vers l'anglais, peut représenter un obstacle pour qui n'a pas l'habitude de la langue du début du XX^e siècle. Le sujet lui-même est difficile d'accès parce qu'il expose une théorie politico-économique dense et complexe et qu'il comporte nombre d'allusions aux grandes œuvres de l'époque. Pour la grande majorité des personnes, il est préférable, voire nécessaire, de ne pas aborder cette écrivaine seule ou seul. Parce qu'elle a été une intellectuelle politique radicale, ses thèses ont été exclues de l'enseignement « traditionnel » de l'économie. Néanmoins, compte tenu des bouleversements politiques et économiques en cours, le capitalisme néolibéral est devenu un système « zombie » depuis la Grande Récession, idéologiquement mort mais bien portant en pratique. Les théories de Luxemburg sont aujourd'hui plus importantes que jamais. C'est ce qui explique la popularité croissante de Rosa Luxemburg elle-même auprès d'une grande partie de la gauche internationale.

C'est dans ce contexte que le bureau de New York de la Fondation Rosa Luxemburg a organisé, les 21 et 22 août 2015, une conférence intitulée *Rosa Remix : New Takes on a Longtime Classic*³ (Rosa : nouveaux regards sur un grand classique) afin de discuter de la pertinence de son œuvre au regard de la lutte politique actuelle. Organisée en collaboration avec la maison d'édition Verso, la conférence s'est tenue à la New School de New York. Des universitaires, des journalistes, des militantes et des militants se sont penchés sur des questions comme : la pertinence de son chef-d'œuvre, *L'Accumulation du capital*, cent ans

3 https://events.newschool.edu/event/rosa_remix_new_takes_on_a_longtime_classic#.XE8xYVxKJIU.

après sa publication; sa théorie de la dialectique entre spontanéité et organisation par rapport aux luttes contemporaines des mouvements sociaux; son analyse de la guerre et la tendance actuelle à la guerre asymétrique; ce qu'elle aurait pu penser du féminisme et des changements climatiques. Cette rencontre a suscité tant d'enthousiasme et tant de discussions critiques tournées vers l'avenir que nous avons décidé d'en consigner les fruits dans un livre.



Bien entendu, le fait que notre organisation se réclame nommément de Rosa Luxemburg et que son œuvre inspire notre travail nous a aidés. Établie en Allemagne, affiliée au parti *Die Linke* (La Gauche) et forte de 17 bureaux régionaux répartis dans le monde, la Fondation Rosa Luxemburg se consacre à l'éducation politique et citoyenne dans le but de favoriser le dialogue et la collaboration internationale au sein de la gauche. Le bureau de New York, ouvert en 2012, travaille sur de nombreux sujets politiques reliés aux Nations unies et à la gauche internationale en organisant des rencontres publiques et privées, en produisant et en commandant des recherches et des travaux théoriques. De plus, le bureau assure la liaison entre des groupes politiques de tendances, de secteurs et d'origines géographiques divers. L'un de nos nombreux projets consiste à exposer les idées de Rosa Luxemburg à la gauche contemporaine. C'est ce que nous avons fait en publiant,

tout récemment, une biographie graphique de Luxemburg⁴ et, à plus grande échelle, une nouvelle traduction de ses œuvres complètes, conjointement avec les éditions Verso. *Rosa Luxemburg revisitée* se situe sur la lancée de ce projet qui ne cesse de s'enrichir.

Le livre que vous avez entre les mains se divise en sept courtes sections. La première, «Nouveaux regards sur un grand classique», inclut cette introduction, ainsi que des repères biographiques sur la vie tumultueuse et fascinante de Rosa Luxemburg par Rory Castle, un historien spécialiste de Luxemburg.

La deuxième section comporte deux textes. «La grève de masse et la théorie de la spontanéité chez Rosa Luxemburg» de Jason Schulman analyse ce que Luxemburg voulait exprimer dans ses écrits sur la «dialectique de la spontanéité et de l'organisation», notamment sur la manière dont elle applique ce concept à celui de grève de masse dans le contexte de l'Europe du début du XX^e siècle. L'article d'Ethan Earle, «La vague de protestation mondiale de 2011-2012», applique cette théorie à la conjoncture politique actuelle et met l'accent sur le mouvement Occupy Wall Street et sur la situation de la gauche américaine.

La troisième section, «Rosa Luxemburg et le féminisme», compte trois textes. Le premier, «Rosa Luxemburg: quel héritage pour les féministes?» de Nancy Holmstrom, décrit les principes du féminisme socialiste et explique comment le travail de Luxemburg s'inscrit dans cette tradition théorique. Le texte d'Amber A'Lee Frost, «Les dragueurs, le site Web Ashley Madison et le féminisme comme style de vie», applique les théories de Rosa Luxemburg à une série d'événements récents qui témoignent de l'état actuel du mouvement féministe. Enfin, «L'héroïne de la révolution» d'Alhelí de María Alvarado-Díaz examine en profondeur l'œuvre de Luxemburg, explore d'importants indices de ce que l'on pourrait appeler une théorie préféministe et les relie à l'ensemble de son travail de révolutionnaire radicale.

La section quatre comprend deux articles et porte sur la conception de l'ouvrage *Red Rosa: A Graphic Biography of Rosa Luxemburg* publié en 2015 par Verso en collaboration avec le bureau de New York de la Fondation Rosa Luxemburg. Le livre est paru en français en 2017 sur le titre de *Rosa la rouge*. Le premier texte, intitulé fort à propos «Écrire et dessiner Rosa Luxemburg», nous expose les idées de Kate Evans, écrivaine et dessinatrice de romans graphiques. Suit «*Rosa la rouge*: la conception d'un roman graphique», où Paul Buhle présente

4 En français: Kate Evans, *Rosa la rouge*, Paris, Éd. Amsterdam, 2017; en anglais: Kate Evans, *Red Rosa: A Graphic Biography of Rosa Luxemburg*, New York, Fondation Rosa Luxemburg et Verso, 2015.

l'impact politique de la bande dessinée et des romans graphiques et situe *Rosa la rouge* dans la longue histoire de cette forme d'art.

La cinquième section, «Socialisme ou barbarie», comporte trois textes. Celui de Bhaskar Sunkara, «Un plan peu original pour sauver la planète», expose les liens entre les excès capitalistes et la crise climatique. Il explique comment les théories de Rosa Luxemburg sur les réformes superficielles et la collaboration de classe peuvent nous aider à mieux comprendre le genre d'alliances à construire. «Socialisme ou décroissance: Rosa Luxemburg et la crise climatique» d'Alyssa Battistoni s'appuie sur le livre de Luxemburg, *L'Accumulation du capital*, et plus précisément sur ses travaux sur la dynamique impérialiste du capitalisme, afin de mieux comprendre comment surmonter les politiques individualistes et bourgeoises de l'environnementalisme dominant. Enfin, dans «C'est la fin du monde tel que nous le connaissons: le militarisme d'hier à aujourd'hui», Sandra Rein aborde la question du militarisme pour soutenir la thèse selon laquelle l'humanité n'a que deux possibilités, le socialisme ou la barbarie.

La sixième partie, «*L'Accumulation du capital*, cent ans plus tard », présente trois points de vue sur le chef-d'œuvre de Rosa Luxemburg, un siècle après sa première publication. Dans le premier texte, «Nouvelles perspectives sur la finance néolibérale», Raphaële Chappe explique le travail de Luxemburg sur la finance internationale et l'applique à la bataille récente entre le gouvernement grec de gauche de Syriza et la «troïka» des grands intérêts du capital européen. Dans «*L'Accumulation du capital* revue dans le contexte contemporain de l'Afrique australe», Patrick Bond propose un panorama complet de l'accumulation brutale du capital qui a accompagné la transition politique et économique postapartheid. Enfin, Richard D. Wolff, dans «La délocalisation mondiale du capitalisme, cent ans plus tard», expose un plus vaste aperçu de l'expansion du capital et de la transformation de l'arrière-pays.

Dans «En guise de conclusion», Peter Hudis et Paul Le Blanc présentent «Redécouvrir et publier les œuvres complètes de Rosa Luxemburg».

Par ce recueil d'articles, nous espérons réellement revisiter l'œuvre de Rosa Luxemburg de manière éclectique et accessible et rendre vivants son esprit indomptable et ses théories politiques et économiques remarquables auprès d'une nouvelle génération de militantes et militants et de citoyennes et citoyens engagés. Bonne lecture!

RORY CASTLE

ROSA LUXEMBURG: UNE VIE RÉVOLUTIONNAIRE

Rozalia Luxenburg naît le 5 mars 1871 dans la petite ville polonaise de Zamość, qui fait alors partie de l'Empire russe. Róza, ou Rosa, est la plus jeune des cinq enfants de la famille Luxemburg qui appartient à l'importante communauté juive de Zamość. Ses parents, Elias et Lina, appartiennent à la partie la plus prospère de la population et sont tous deux très instruits. Son père est un commerçant qui a étudié à Varsovie et à Berlin, tandis que sa mère, issue d'une famille rabbinique importante, parle au moins trois langues (le yiddish, le polonais et l'allemand). Les Luxemburg parlent le polonais à la maison et sont fortement influencés par la *Haskala*, les Lumières juives. Ils se considèrent comme des « Polonais de religion juive » et élèvent leurs enfants en patriotes polonais. La famille reste toutefois membre à part entière de la communauté juive et y joue un rôle actif.

Lorsque Rosa a deux ans, la famille déménage à Varsovie, le centre de la vie polonaise et de la vie juive polonaise. Elle est élevée dans une famille unie et affectueuse avec laquelle elle conservera des relations étroites toute sa vie durant, notamment avec ses frères et sœurs : Anna, enseignante, Mikołaj, homme d'affaires émigré en Angleterre, Maxymilian, homme d'affaires, et Józef, médecin. Malgré une maladie de la hanche qui l'afflige d'une claudication permanente, Rosa vit une enfance heureuse entourée de sa famille, de ses amis et de ses voisins. Elle n'en est pas moins profondément touchée par les injustices et les inégalités quotidiennes qui caractérisent l'empire russe du tsar Alexandre III. La Russie tsariste est un État autocratique qui sévit contre les libertés politiques, intellectuelles, culturelles et nationales. Après l'échec du soulèvement polonais de 1863 (auquel participe le père de Rosa), une rigoureuse politique de « russification » est imposée aux Polonais, qui réprime leur langue, leur culture et leur autonomie. Les politiques antisémites sont aussi renforcées. En 1881, Varsovie est le théâtre d'un violent pogrom qui ébranle la population juive de la ville. En tant que Polonaise, juive et citoyenne de l'Empire russe, Rosa souffre âprement des restrictions, des limitations et des préjugés qui l'entourent.

Comme beaucoup de Polonais de sa classe et de sa génération, Rosa s'engage dans les milieux anti-tsaristes pendant ses études. Révolutionnaire romantique, elle écrit dans une lettre adressée à un ami qu'une société parfaite devrait « permettre d'aimer tout le monde la conscience tranquille. En essayant d'atteindre ce but et de le défendre, je pourrais peut-être même apprendre à haïr ». À peu près à la même époque, elle écrit un poème enflammé qui se conclut ainsi : « Je veux que toutes les souffrances / que toutes les larmes cachées et amères / pèsent lourdement sur la conscience des nantis / [et] leur fassent payer le tout comme une terrible vengeance ». Dès sa jeunesse, la compassion de Rosa pour les pauvres et les exploités s'accompagne d'une profonde aversion envers les riches et les puissants. Ces deux sentiments l'animeront pendant toute son existence. Après ses études, Rosa rejoint un groupe socialiste révolutionnaire de Varsovie qui est rapidement réprimé par les autorités. Au début de 1889, elle prend le chemin habituel des révolutionnaires polonais et quitte son pays natal pour s'exiler en Suisse, où elle rejoint son frère aîné Józef, alors étudiant à l'Université de Zurich.

ZURICH, PARIS, BERLIN

En Suisse, Rosa étudie, travaille et vit aux côtés de collègues venant comme elle d'Europe de l'Est. Peu de temps après son arrivée, elle amorce une relation romantique et politique avec Leo Jogiches, un riche révolutionnaire juif de Lituanie. C'est à cette époque qu'elle écrit différemment son nom : Rosa Luxemburg. Elle et Jogiches, qui travailleront en étroite collaboration toute leur vie, fondent en 1893 un nouveau parti politique, la Social-Démocratie du royaume de Pologne (SDKP). Le SDKP est un groupe marxiste internationaliste opposé à toute tentative de reprendre la lutte pour l'indépendance de la Pologne contre les trois puissances occupantes qui se sont partagé le pays à la fin du XVIII^e siècle, l'Autriche, l'Allemagne et la Russie. Le SDKP s'efforce plutôt de promouvoir la solidarité de la classe ouvrière internationale et envisage l'avenir de la Pologne dans le cadre d'un État socialiste européen multinational. Rosa Luxemburg représente son parti lors des congrès de l'Internationale socialiste, qui réunit les divers partis socialistes du monde entier, et dirige le journal du parti depuis la Suisse et Paris. En 1897, elle obtient un doctorat à Zurich pour sa thèse sur le développement industriel de la Pologne, où elle expose l'idée selon laquelle la Pologne a été économiquement absorbée par les trois empires qui l'occupent, de sorte que la lutte pour l'indépendance va contre le sens de l'histoire et est condamnée à l'échec.

L'année suivante, elle contracte un mariage blanc avec un émigré allemand afin d'obtenir un passeport de ce pays, après quoi elle s'installe rapidement à Berlin.

SOCIALISME, RÉVOLUTION ET GRÈVE DE MASSE

En participant au mouvement ouvrier allemand, à l'époque le plus puissant du monde, Luxemburg se fait vite connaître comme une opposante radicale et déterminée aux tentatives de «révision» du marxisme par des socialistes comme Eduard Bernstein. Elle reste attachée à l'objectif de la révolution socialiste et considère les «réformistes» et les «révisionnistes» au mieux comme mal avisés, au pire comme des traîtres au mouvement socialiste. Dans une lettre adressée à Jogiches, elle explique qu'elle souhaite «toucher les gens comme un coup de tonnerre [...] non pas par ma parole, mais par l'ampleur de ma vision, la vigueur de ma conviction et la force de mon expression». En rassemblant ses idées, Luxemburg publie une série d'articles repris plus tard dans *Réforme sociale ou révolution*? Au cours des années suivantes, Luxemburg devient une figure emblématique de l'aile gauche du Parti social-démocrate d'Allemagne (SPD¹) et entretient d'étroites relations avec ses dirigeants, notamment Karl Kautsky, August Bebel et Clara Zetkin. Parallèlement, elle demeure la principale théoricienne du Parti polonais qui devient la Social-Démocratie du royaume de Pologne et de Lituanie (SDKPiL) après sa fusion avec son homologue lituanien au début du siècle.

En 1905, la révolution enflamme l'Empire russe, notamment la Pologne natale de Luxemburg. Pour elle, c'est l'aboutissement d'un rêve de jeunesse. Pendant la plus grande partie de cette année, Luxemburg joue un rôle de vulgarisatrice et de défenseure de la révolution dans la presse socialiste allemande et appelle les travailleuses et les travailleurs allemands à adopter les «méthodes russes», notamment la grève de masse, comme elle le souligne dans *Grève de masse, parti et syndicats* (1906). À la fin de 1905, alors que la révolution fait rage en Russie et en Pologne, Luxemburg retourne à Varsovie où elle participe pendant trois mois à la lutte aux côtés de ses anciens camarades, dont Leo Jogiches et consacre du temps à sa famille. Luxemburg et Jogiches sont arrêtés par la police tsariste et emprisonnés dans la tristement célèbre citadelle de Varsovie. Grâce à sa citoyenneté allemande, Luxemburg est libérée après quelques mois et autorisée à retourner à Berlin, tandis que Jogiches est condamné à l'exil en Sibérie.

1 SPD: Sozialdemokratische Partei Deutschlands.

ENSEIGNANTE, JOURNALISTE ET MILITANTE

De 1906 à 1914, Rosa Luxemburg vit et travaille à Berlin, où elle enseigne à l'École du SPD, écrit pour la presse socialiste et rédige plusieurs études importantes sur le marxisme. Elle demeure une figure emblématique de l'aile gauche du SPD tout en restant très engagée dans les affaires polonaises. En 1913, elle rédige ce qui est sans doute son œuvre la plus importante, *L'Accumulation du capital. Une contribution à une explication économique de l'impérialisme*, une étude qui traite d'un problème qu'elle repère dans le tome deux du *Capital* de Karl Marx. Luxemburg soutient que le capitalisme est condamné à s'étendre à des territoires non capitalistes pour survivre et qu'une fois cette réserve de territoires épuisée (ou plutôt un peu avant cet épuisement), le capitalisme plongera dans une crise avant de s'effondrer. En réponse aux critiques de son travail, Luxemburg publie une *Anti-critique de l'Accumulation du capital* en 1915.



Au cours de ces années, Luxemburg est de plus en plus préoccupée par l'impérialisme et la menace d'une guerre mondiale, et prédit une crise mondiale qui ne pourrait conduire qu'à deux solutions, le socialisme ou la barbarie. Elle participe à la rédaction de la *Résolution de Stuttgart* lors du Congrès socialiste international tenu dans cette ville en 1907. Dans ce texte, les dirigeants socialistes européens s'engagent à lutter contre la guerre et à accélérer la chute du capitalisme et de l'autocratie. En 1913, Luxemburg prononce un discours enflammé appelant les travailleurs allemands à refuser de tirer sur leurs frères français ou britanniques

en cas de guerre. Cela lui vaut d'être condamnée à un an de prison. Sa prestation lors de ce procès fait d'elle une héroïne de la gauche allemande. Lorsque le procureur soulève la possibilité qu'elle s'évade, elle répond d'un ton provocateur : « Monsieur, vous dites vrai, vous vous enfuiriez ; mais jamais un social-démocrate ne le ferait. Il reste fidèle à ses convictions et se moque de vos jugements. Et maintenant, condamnez-moi ! »

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Lorsque la guerre éclate à l'été 1914, le SPD allemand, à l'instar de ses homologues de France, de Grande-Bretagne et d'ailleurs, décide de soutenir le gouvernement national et l'effort de guerre. Pour la minorité de socialistes qui s'en tiennent à leur position d'avant-guerre et s'opposent au conflit, c'est une période de solitude et de découragement. Rosa Luxemburg envisage brièvement le suicide pour protester contre la position de son parti, mais se lance plutôt dans l'organisation du minuscule *Gruppe Internationale* (la future Ligue spartakiste), qui se rassemble dans son appartement berlinois et tente de publier des brochures et de lancer des appels à ses sympathisants. Elle s'engage dans cette lutte contre la guerre avec des camarades, dont Clara Zetkin, Franz Mehring et Leo Jogiches, ainsi que le parlementaire socialiste radical Karl Liebknecht. Toutes et tous vivent la solitude, la persécution et l'emprisonnement en raison de leurs activités. Luxemburg est incarcérée de février 1915 à février 1916, puis de juillet 1916 jusqu'à la fin de la guerre. Depuis sa cellule, elle suit l'actualité, écrit des lettres à des amis et à des camarades. Elle rédige un certain nombre d'œuvres, dont la brochure antiguerre *La crise de la social-démocratie* (1915), publiée sous le pseudonyme de Junius, dans laquelle elle proclame que «la guerre est un meurtre méthodique, organisé et gigantesque». Au début de 1917, alors qu'elle est toujours en prison, Luxemburg applaudit la révolution russe de février et apporte un soutien crucial aux bolcheviks lors de leur prise du pouvoir en octobre. En août 1918, elle achève *La révolution russe*, une critique des bolcheviks qui conteste leur politique territoriale et celle des nationalités, le traité de paix de Brest-Litovsk et la suppression de la démocratie et de l'opposition par Lénine et Trotski. Dans cet ouvrage (qui n'a été publié qu'en 1922), Luxemburg écrit sa phrase la plus célèbre: «La liberté, ce n'est pas la liberté des membres du parti ou des partisans du gouvernement, aussi nombreux soient-ils. La liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement²». Elle ajoute, de manière prophétique:

Sans élections générales, sans liberté illimitée de la presse et de réunion, sans lutte libre entre les opinions, la vie se meurt dans toutes les institutions publiques, elle devient une vie apparente, où la bureaucratie est le seul élément qui reste actif. La vie publique s'endort progressivement, quelques douzaines de chefs de parti, dotés d'une énergie inépuisable et d'une expérience sans bornes, dirigent et gouvernent [...] une dictature, sans doute, pas

2 <https://www.marxists.org/francais/luxembur/revo-rus/rus.htm>.

la dictature du prolétariat cependant, mais seulement la dictature d'une poignée de politiciens.

LA RÉVOLUTION ALLEMANDE

En novembre 1918, l'effort de guerre allemand s'effondre et la révolution balaie le pays, renversant le kaiser Guillaume II et menant à la proclamation d'une république. Comme tous les prisonniers politiques, Rosa Luxemburg est libérée de prison et retourne immédiatement à Berlin où elle se remet au travail. Au cours de l'automne 1918, elle dirige avec Karl Liebknecht la petite Ligue spartakiste, une faction radicale du Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne (USPD) qui s'est séparé du SPD en 1917. Entretemps, l'autorité gouvernementale est confiée aux sociaux-démocrates dirigés par Friedrich Ebert (un ancien élève de Luxemburg), qui signe l'armistice, ce qui met fin à la guerre après quatre longues années d'effusion de sang. Le gouvernement d'Ebert a le soutien de la plupart des Allemands, ainsi que de l'armée, de la marine et de la majorité des conseils d'ouvriers et de soldats qui se forment alors dans tout le pays. Au début, Ebert est également soutenu par l'USPD et seule la Ligue spartakiste s'oppose au gouvernement de gauche. Luxemburg et ses camarades en appellent à l'intensification et à l'élargissement de la révolution, plaident en faveur de la nationalisation, de l'armement des travailleurs, de la destitution des fonctionnaires et des responsables militaires prérévolutionnaires, et en faveur du soutien à la Russie bolchevique.

En 1918, la veille du jour de l'An, la Ligue spartakiste se sépare de l'USPD et forme un nouveau parti, le Parti communiste d'Allemagne (KPD³), sous la direction de Luxemburg et de Liebknecht. Moins d'une semaine plus tard, des affrontements armés éclatent à Berlin. D'un côté, on trouve le gouvernement d'Ebert, appuyé par des formations spéciales de soldats (les *Freikorps*, les corps francs) qui lui demeurent fidèles, et de l'autre côté, des manifestants armés issus de divers groupes de gauche, dont l'USPD, le KPD et des délégués syndicaux révolutionnaires. Après plusieurs jours de violents combats, le «soulèvement spartakiste», comme le surnomment le gouvernement et la presse, est écrasé. Le 15 janvier 1919, Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht sont arrêtés et interrogés par les forces gouvernementales avant d'être brutalement assassinés. Le corps de Luxemburg est jeté dans un canal et ne sera retrouvé que six mois plus tard. Ses derniers mots, écrits la nuit précédant son assassinat, sont : «L'ordre règne à Berlin! Sbiens stupides! Votre "ordre" est bâti sur le sable. Dès de-

3 KPD: *Kommunistische Partei Deutschlands*.

main, la révolution se dressera de nouveau avec fracas et proclamera au son des trompettes, pour votre plus grand effroi, “J’étais, je suis, je serai!” ». Depuis lors, le jour anniversaire de ce meurtre est devenu le prétexte de manifestations de masse de la gauche.

HÉRITAGE

Rosa Luxemburg est la plus importante théoricienne des mouvements communistes allemand et polonais, bien que ses idées aient été travesties et déformées par les communistes après sa mort, en particulier sous le règne de Staline. Elle demeure toutefois beaucoup plus que cela. Elle était une botaniste avertie, passionnée de littérature et de culture (elle a traduit l'autobiographie qu'a rédigée Vladimir Kolenko dans sa cellule de prison), de même qu'une sœur, une tante, une amie et une amoureuse que tous aimaient. La vie et la pensée de Luxemburg ont inspiré diverses personnes, de nombreux groupes et mouvements tout au long du XX^e siècle. Ses idées sur le socialisme et le capitalisme, la démocratie et la dictature, la guerre et la paix, le nationalisme, l'impérialisme et les droits des femmes continuent d'être pertinentes et stimulantes au XXI^e siècle. Les idées de Luxemburg ont survécu à l'expérience soviétique en Russie et en Europe de l'Est, et Rosa Luxemburg continue d'être admirée autant que détestée en Allemagne longtemps après la chute du mur de Berlin. Ses écrits, ses théories et ses idées sont étudiés et discutés sur tous les continents. Le troisième volume de ses œuvres complètes en anglais est terminé et, à Beijing, un projet de version chinoise se dessine. Les idées de Rosa Luxemburg – et parfois, la simple mention de son nom – continuent de provoquer, d'inspirer et de défier « comme un coup de tonnerre ». C'est certainement ce qu'elle aurait souhaité.

2

SPONTANÉITÉ ET ORGANISATION

JASON SCHULMAN

LA GRÈVE DE MASSE ET LA THÉORIE DE LA SPONTANÉITÉ CHEZ ROSA LUXEMBURG

Rosa Luxemburg a souvent été accusée de favoriser une «théorie de la spontanéité» qui minimise le rôle du parti marxiste en tant que chef de file de la lutte de classe, qui surestime le rôle de la classe ouvrière non organisée et qui nie l'importance d'une action politique préparée et organisée.

Il serait plus juste de dire que chez Luxemburg, la spontanéité et l'organisation ne sont pas des activités séparables ou distinctes, mais des moments différents d'un même processus politique, l'un n'allant pas sans l'autre. Cette conviction découle de son point de vue selon lequel la lutte de classe peut évoluer d'un état premier impulsif à un niveau politique supérieur. Comme elle l'écrit dans *Et maintenant?* en 1910:

Les classes ouvrières de tous les pays n'apprennent à se battre qu'à travers leurs luttes. [...] La social-démocratie [...] n'est que l'avant-garde du prolétariat, une petite partie des masses ouvrières; le sang de leur sang et la chair de leur chair. La social-démocratie ne cherche et ne trouve les moyens et les slogans particuliers de la lutte ouvrière qu'au fil de l'évolution de cette lutte et en tire les orientations relatives à la voie à suivre uniquement par elle.

La brochure de 1906 de Luxemburg intitulée *Grève de masse, parti et syndicats* s'inspire elle-même d'une série de manifestations spontanées qui ont débuté à Bakou en 1902, et qui ont ensuite gagné Kiev, Odessa et Saint-Petersbourg, avant de finalement consumer la totalité de l'Empire russe en 1905. La grève de masse s'est d'abord exprimée localement dans les villes par l'action des travailleurs, puis s'est étendue à la campagne. Dans ce processus, les objectifs politiques libéraux-démocratiques ont réuni la classe ouvrière et les éléments les plus progressistes de la classe capitaliste, ce qui a finalement donné lieu au premier parlement de l'histoire de la Russie, la Douma.

Au contraire de l'aile droite de la social-démocratie allemande, Luxemburg ne croit pas que la grève de masse doive se limiter à être une mesure purement défensive, ni être considérée comme un incident isolé. Selon Lea Haro, la grève de masse est pour Luxemburg «le symbole» de la lutte de classe apparue en Russie après des années de travail clandestin de syndicalistes et de militants politiques. Luxemburg ne prétend pas que la grève de masse conduit à la révolution, mais plutôt qu'une période révolutionnaire crée les conditions économiques et politiques qui rendent possibles les grèves de masse. Une telle «action spontanée» de la part des masses ne peut être ni maîtrisée ni planifiée par un parti politique.

LA SOCIAL-DÉMOCRATIE, LE SPD ALLEMAND ET LA GRÈVE DE MASSE

Luxemburg n'en souhaite pas moins que le Parti social-démocrate (SPD) joue un rôle important dans la direction des grèves de masse en Allemagne. Elle ne croit pas que ses dirigeants puissent décider du moment où la grève de masse aura lieu; les masses laborieuses choisiront elles-mêmes le moment décisif. Elle pense toutefois que les positions politiques du SPD joueront un rôle déterminant dans le caractère et le déroulement des grèves pendant la période révolutionnaire:

Il est hors du pouvoir de la social-démocratie de déterminer à l'avance les circonstances et le moment du déclenchement des grèves de masse en Allemagne parce qu'il est hors de son pouvoir de faire émerger des situations historiques par de simples résolutions de congrès. Mais elle peut et doit préciser l'orientation politique de ces luttes lorsqu'elles surviennent et les traduire en une tactique résolue et conséquente. On ne dirige pas à son gré les événements historiques en leur imposant des règles, mais on peut prévoir leurs suites probables et régler sa propre conduite en conséquence¹.

Les conditions d'une action «spontanée» en Russie ne sont pas apparues dans le vide, pas plus que les travailleurs n'ont décidé par hasard de lancer une grève de masse. Les conditions économiques et politiques nécessaires étaient déjà remplies. En Allemagne, il était non seulement nécessaire que le SPD joue un rôle de premier plan

1 Rosa Luxemburg, *Grève de masse, parti et syndicats*, 1906, http://classiques.uqac.ca/classiques/luxemburg_rosa/oeuvres_1/oeuvres_1.html.

dans la scolarisation et la préparation du prolétariat à son rôle historique dans le renversement de l'ordre capitaliste, mais l'existence du parti lui-même constituait une condition préalable à la réussite de la révolution.

Il faut toutefois rappeler le contexte historique dans lequel la brochure de Rosa a été publiée. Comme l'a souligné Mike Macnair dans le *Weekly Worker* (Royaume-Uni), le SPD a survécu à l'illégalité dans les années 1880 et s'est construit pendant des années alors qu'il prétendait être un parti révolutionnaire mais sans chercher à prendre immédiatement le pouvoir. Il soutenait que le capitalisme lui-même se dirigeait vers un effondrement général (*Zusammenbruch* ou *Kladderadatsch*); jusqu'à ce que cela se produise, la tâche du parti consiste à faire du mouvement ouvrier organisé une force sociale aussi vaste et aussi forte que possible. Lorsque surviendra cet effondrement, le SPD et l'ensemble du mouvement ouvrier associé pourront alors prendre le pouvoir politique sur les ruines de la société capitaliste. Étant donné le rôle actif de Luxemburg au sein du SPD, on pourrait raisonnablement affirmer qu'elle tient le parti pour acquis, de même que son existence en tant que mouvement de masse et son orientation stratégique fondamentale.

Mais il ne faut pas exagérer. Luxemburg croit que l'action de masse spontanée jouera un rôle essentiel lors de la période révolutionnaire à venir. Mais elle maintient que, si les conditions préalables ne sont pas réunies, même la grève de masse la plus minutieusement préparée et disciplinée ne se distinguera pas d'une lutte ordinaire pour obtenir de meilleurs salaires et pourra potentiellement se solder par une tragédie. Pour qu'une grève de masse soit une arme de révolution efficace, il faut que l'aspiration à une action de masse et la motivation nécessaire émanent des travailleurs guidés et influencés par un parti marxiste. Luxemburg n'explique pas simplement aux socialistes allemands les « leçons de la Russie » sur ce qu'il se passera lors d'une crise véritablement révolutionnaire, mais insiste plutôt sur le fait que l'effondrement général du capitalisme – dont elle traitera des caractéristiques en détail dans *L'Accumulation du capital* – approche et que le SPD doit se tenir prêt.

ETHAN EARLE

LA VAGUE DE PROTESTATION MONDIALE DE 2011-2012

Nous avons rapidement étudié l'histoire de Rosa Luxemburg, ainsi que ses théories sur la grève de masse et la spontanéité révolutionnaire. Je vais maintenant revenir à notre époque pour discuter de la spontanéité dans le contexte de la vague de manifestations qui a balayé une grande partie du monde en 2011 et 2012, en particulier le mouvement Occupy Wall Street.

Comme l'a expliqué Stephen Eric Bronner, spécialiste de Rosa Luxemburg, à propos du Printemps arabe – ce qui pourrait également s'appliquer à cette vaste vague de manifestations en Iran, dans une grande partie du Moyen-Orient, ainsi que le Mouvement des places en Grèce, le 15M en Espagne, les manifestations étudiantes au Québec et au Chili, Occupy Wall Street aux États-Unis –, les réflexions de Rosa Luxemburg sur la spontanéité et la conscience démocratique offrent un excellent cadre analytique qui nous aide à comprendre ce moment particulier de notre histoire.

Lors de Occupy Wall Street, nous avons assisté à une massification et à une radicalisation soudaines et totalement inattendues de l'action collective en très peu de temps sur différents aspects et en divers endroits des États-Unis. En quelques semaines à peine, il y a eu des centaines d'occupations et des centaines de milliers de personnes se sont engagées de différentes manières, à un moment ou à un autre.

OCCUPY WALL STREET ET LA GRÈVE DE MASSE

Hormis le contexte historique particulier, on peut voir de nombreuses similitudes entre cette description et celle de Luxemburg de la spontanéité révolutionnaire dans *Grève de masse, parti et syndicats*. Je soulignerai quatre aspects étonnamment semblables : 1) les années de travail discret d'organisation en grande partie invisible qui ont porté leurs fruits de manière très inattendue dans l'arène publique ; 2) la manière dont la vague d'occupations (ou de grèves, dans le cas

analysé par Luxemburg) s'est vite dotée d'une vie et d'une logique qui lui était propre; 3) la façon dont cette poussée de spontanéité a servi de plateforme radicalement démocratique pour l'éducation politique (souvent de l'autoformation) de milliers de personnes jusque-là politiquement peu mobilisées; 4) l'inefficacité totale des soi-disant organisations d'encadrement incapables d'influer sur le cours des événements une fois ceux-ci lancés. Ici, je vais brièvement commenter le cas de l'Europe, en particulier le cas de la Grèce. Dans ce pays, la plus grande décision de Syriza a consisté à participer à la protestation sans tenter d'en prendre le contrôle, pendant que le Parti communiste grec commettait une grave erreur en essayant tour à tour de rabaisser et de diriger la protestation, à errer dans le Mouvement des places et à clamer qu'il abordait ces enjeux depuis des années.

Je pense que la théorie de Luxemburg sur la spontanéité joue un rôle utile dans la compréhension de cette récente vague de manifestations. La question de la relation entre spontanéité et organisation est controversée et intéressante, de même que celle du rôle de cette dynamique dans la compréhension de ce qui se passe ces dernières années.

Pour beaucoup de personnes engagées dans les actions directes et horizontales d'Occupy, les occupations – le moment de la spontanéité – constituaient la révolution, la fin en soi. Ce point de vue tend à opposer la spontanéité et l'organisation comme deux dynamiques distinctes et non pas complémentaires. Je n'approuve pas cette position qui me semble réductionniste et relève d'une fétichisation des masses comme si celles-ci constituaient un puits sans fond d'énergie révolutionnaire. Or, les gens ont des emplois, ils se choisissent des amoureuses ou des amoureux, ils se fatiguent et ils rentrent chez eux. Mais le travail de Luxemburg a été repris pour défendre des variantes de cette position, et il faut admettre que, dans *Grève de masse* en particulier, elle tend à assimiler les grèves à la Révolution avec un R majuscule. Je pense néanmoins qu'il s'agit d'une interprétation erronée de son travail qui, placé dans le cadre d'un courant intellectuel plus vaste, propose un meilleur équilibre entre spontanéité et organisation, non pas en les opposant, mais en les décrivant comme des compléments dialectiques de la lutte révolutionnaire.

La compréhension de l'importance de l'organisation dans le mouvement Occupy nous fait découvrir des positions très variées. Mentionnons le célèbre intellectuel et militant anarchiste David Graeber qui a beaucoup écrit sur le mouvement antimondialisation et l'a mis en relation avec les débuts d'Occupy, et Jennifer Roesch, de l'Organisation socialiste internationale trotskyste, qui présente dans un article des personnes qui ont défini les grandes orientations d'Occupy, sans qu'elles reconnaissent avoir joué un rôle de leaders.

SPONTANÉITÉ ET ORGANISATION COMME COMPLÉMENTS NÉCESSAIRES

Je pense que dans leur tentative de préciser cette dialectique, ces deux positions sous-estiment la primauté de la spontanéité au plus fort d'Occupy. On peut certainement constater ce que Luxemburg appelait une sorte de « cristallisation d'un militantisme souterrain non reconnu », mais l'insistance sur des activités d'organisation spécifiques et leurs relations de cause à effet ne permet de décrire que des instants précis d'Occupy, dans certains campements seulement, et n'explique pas la spontanéité créatrice qui a animé le phénomène dans son ensemble. En d'autres termes, la dynamique de la période d'occupation était sans commune mesure avec les effets présumés d'une organisation préexistante et d'une direction sous-estimée.

Je n'en pense pas moins qu'il nous faut effectuer l'exploration de cette dialectique à titre de penseurs critiques et d'acteurs politiques, et qu'il nous incombe de consacrer des efforts sérieux à l'examen de la spontanéité et de l'organisation comme compléments nécessaires. Il est crucial d'examiner la question de l'organisation dans la période



qui a suivi le déclin de la spontanéité, ainsi que la manière de capter au mieux les énergies et de les canaliser pour créer des regroupements durables, capables de remettre en cause les structures de pouvoir en place et de nous faire avancer vers le prochain élan de spontanéité. Dans la période qui a immédiatement suivi l'occupation, nous avons assisté à la mobilisation de ces énergies dans des projets aussi variés que Occupy Sandy, Strike Debt et Occupy Our Homes, dans des volets d'action directe que sont les luttes réformistes progressistes, les coopératives de travail, les projets d'économie de partage de gauche, etc. Nous ne savons pas si ces énergies vont se reconstituer sous une forme reconnaissable au niveau des masses, mais nous avons clairement assisté à une injection importante de pensée, d'imagination et d'action radicale dans la société civile américaine.

Bien entendu, chaque fois qu'il est question des possibilités d'organisation, l'éléphant dans la pièce demeure le pouvoir de l'État dans le contexte étatsunien. Nous avons été témoins de défis intéressants pour la gauche dans ce domaine. Bien que nous ne puissions pas établir de lien de causalité entre ces défis et Occupy, nous pouvons certainement constater une corrélation – et je ratisse large, allant de l'élection de la conseillère municipale de la ville de Seattle, Kshama Sawant et de l'ancien maire de Jackson, Mississippi, Chokwe Lumumba, en passant par le maire Ras Baraka de Newark, mais aussi par l'arrivée de démocrates progressistes comme Bill de Blasio de New York. Néanmoins, nous sommes encore loin d'une situation où l'on pourrait imaginer une véritable tentative de prise de contrôle du Parti démocrate dans un proche avenir.

Il convient de mentionner ici le phénomène récent qu'a été la campagne présidentielle du sénateur du Vermont, Bernie Sanders. Je soutiens pour le moment que cette campagne inattendue, qui a suscité un énorme enthousiasme partout au pays, constitue en réalité une période de spontanéité – pas tant la campagne elle-même que la réaction du peuple américain. Les militantes et les militants de gauche expérimentés devraient demeurer attentifs à ce phénomène, s'y engager et chercher à comprendre comment mieux structurer le discret travail d'organisation qui suivra inévitablement son déclin. L'attention accordée à celui qui se décrit lui-même comme un socialiste démocratique, dont les idées se situent bien en dehors du discours politique dominant «traditionnel», crée des ouvertures. Nous devons également être attentifs à la manière dont nous pouvons en tirer parti pour mieux développer la gauche dans ce pays.

À peu près simultanément – et j'avance aussi cela de manière provisoire car les événements se déroulent en temps réel et je ne suis pas

du genre à avoir un jugement trop rapide-nous avons vu une dialectique plus resserrée de spontanéité et d'organisation accompagner l'expansion du mouvement Black Lives Matter. Cette expérience mise sur une politique dynamique s'articulant autour d'un programme clair et d'un ensemble de revendications qui visent à créer une véritable intentionnalité stratégique sur la manière d'affronter concrètement les structures de pouvoir existantes. Pour cette raison, il est beaucoup plus approprié d'utiliser le mot «mouvement» pour désigner Black Lives Matter plutôt qu'Occupy. Je pense qu'avec une certaine distance critique, nous pourrions un jour décrire Black Lives Matter comme le prolongement des énergies libérées pendant Occupy et comme une maturation de la sphère des mouvements sociaux de gauche aux États-Unis.

CONCLUSION

La théorie de Rosa Luxemburg sur la spontanéité est très pertinente pour analyser les phénomènes politiques de masse actuels. Cependant, elle est incomplète. Luxemburg était consciente qu'il fallait une analyse plus approfondie de la dialectique entre spontanéité et organisation. La spontanéité crée des *moments* de masse et de nouvelles ouvertures dans l'imaginaire populaire, mais l'énergie qu'elle libère est toujours non durable. L'organisation, lorsqu'elle fonctionne à son meilleur, nous aide à maintenir cet esprit d'opposition politique d'une manière plus ciblée et plus soutenue, mais les organisations évoluent lentement et deviennent inévitablement stagnantes, prennent du retard et exigent une nouvelle période de spontanéité pour les secouer, soit en y insufflant de l'air frais, soit, dans certains cas, en les éliminant tout simplement.

Je pense qu'il y a une réelle immédiateté dans le moment politique mondial actuel. Si nous ne pouvons pas planifier la spontanéité, nous pouvons l'analyser et mieux la reconnaître. Ce faisant, nous pouvons également mieux comprendre quelles formes d'organisation distillent le mieux le «zeitgeist¹», tel qu'il s'exprime dans ce moment de spontanéité, de même que les distillats de nos énergies collectives qui présentent le plus grand potentiel de subversion et de transformation des structures politiques et économiques existantes.

1 *Zeitgeist* est une expression allemande qui veut dire «esprit du temps», en faisant allusion à l'expérience du climat culturel dominant. Wikipedia (NdR)

3

ROSA LUXEMBURG ET LE FÉMINISME

NANCY HOLMSTROM

ROSA LUXEMBURG: QUEL HÉRITAGE POUR LES FÉMINISTES?

Rosa Luxemburg est certainement un modèle pour les féministes de tous les temps en raison de son engagement passionné et de son travail, à la fois pour comprendre la nature de notre système oppressif et, plus important encore, pour le changer. Elle est également un modèle pour les féministes parce qu'elle a mené sa vie politique et personnelle sans se préoccuper de ce que les femmes étaient censées faire et ne pas faire.

Mais Luxemburg laisse-t-elle un héritage théorique et politique aux féministes? Nous donne-t-elle des indications théoriques qui permettent de comprendre l'oppression des femmes? Dans l'affirmative, lesquelles? Qu'aurait-elle à dire sur les débats théoriques qui animent aujourd'hui les féministes socialistes? Était-elle même une féministe selon notre acceptation de ce terme? Sa position sur l'oppression des femmes était-elle similaire à celle qu'elle tenait sur l'oppression nationale? Et le travail de Luxemburg nous donne-t-il des indications sur les enjeux politiques pratiques auxquels se heurtent les féministes de nos jours?

Luxemburg n'a pratiquement rien écrit sur les femmes et ne s'est pas engagée dans le mouvement des femmes. Certains en ont déduit qu'elle n'était pas féministe ou, du moins, qu'elle ne s'intéressait pas à la question des femmes. De toute évidence, cette question ne constituait pas son principal champ d'intérêt, mais pourquoi aurait-elle dû l'être? Il y a peut-être là une division du travail.

ROSA LUXEMBURG, UNE FÉMINISTE SOCIALISTE

Clara Zetkin, camarade et amie proche de Luxemburg, est bien connue pour son travail auprès des femmes de la classe ouvrière, notamment pour la formation de groupes semblables aux groupes de sensibilisation des années 1970, ce qui semblait inquiéter Lénine. Rien ne permet de penser que Luxemburg aurait été en désaccord avec Zetkin. Au contraire, dans certaines de ses dernières lettres de novembre 1918,

elle réclame à Zetkin un article sur les femmes – «qui sont si importantes maintenant, sans qu’aucun d’entre nous ici n’y comprenne rien». Elle l’invite ensuite à diriger une section sur les femmes dans les *Lettres de Spartakus*, en déclarant: «C’est un enjeu urgent! C’est un péché de perdre une journée».

Sur la base de cette correspondance et de ses courts écrits sur la question des femmes, il devrait être parfaitement clair que Luxemburg était une féministe marxiste ou une féministe socialiste, au sens actuel de ces termes. Je vais d’abord énoncer très brièvement la manière dont je caractérise une féministe socialiste, étant donné que certaines féministes socialistes sont marxistes et d’autres non, et je tenterai ensuite de déterminer où se situerait Luxemburg dans les débats qui nous animent.

Toutes les féministes socialistes considèrent la classe sociale comme un élément central de la vie des femmes, mais aucune d’elles ne réduirait l’oppression en raison du sexe ou de la race à l’exploitation économique. Pour nous, ces aspects de notre vie sont liés de manière inséparable et systématique. En d’autres termes, la classe est toujours genrée et racisée. Le terme «intersectionnalité» désigne maintenant cette position. Luxemburg défendait certainement ce point de vue quand elle reconnaissait que certains types d’oppression étaient communs à toutes les femmes et que d’autres variaient selon la classe et la nationalité.

Si les besoins spécifiques des travailleuses étaient prioritaires pour elle, Luxemburg a également soutenu des positions que certains pourraient considérer comme de simples revendications bourgeoises, par exemple, l’abolition de toutes les lois discriminatoires à l’égard des femmes et le suffrage des femmes, qu’elle préconisait par principe et pour des raisons politiques pragmatiques. Pour Luxemburg, faire entrer les femmes en politique devait aider à lutter contre ce qu’elle appelait «l’ambiance étouffante de la famille philistine», phénomène qui touchait même les hommes socialistes. Cela devait également faire gonfler les rangs des forces sociales-démocrates. Ces positions étaient en réalité en avance sur celles des organisations féminines bourgeoises de l’époque. Un jour, elle a critiqué les sociaux-démocrates prêts à faire un compromis sur le suffrage des femmes afin de former une alliance électorale avec les libéraux. Les socialistes les plus radicaux étaient souvent aussi les meilleures féministes.

DÉFENSE DE LA THÉORIE DU SYSTÈME UNIQUE

Une définition large de l'intersectionnalité comporte différentes manières de comprendre les types d'oppression et leurs relations. Certaines féministes socialistes considèrent le capitalisme et le sexisme, généralement appelé « patriarcat », comme deux systèmes distincts, bien que liés l'un à l'autre, d'une valeur explicative équivalente. D'autres systèmes rendent compte de l'oppression raciale ou ethnique, mais je n'en tiendrai pas compte ici. Tout comme le capitalisme est constitué de rapports d'oppression et d'exploitation entre capitalistes et travailleurs, le patriarcat est un système dans lequel les hommes oppriment les femmes. On dit aussi que les hommes exploitent les femmes, ce qu'on explique de différentes manières. Il s'agit ici d'un système dual. D'autre part, certaines féministes marxistes/socialistes pensent qu'il n'existe actuellement qu'un seul type d'oppression et d'exploitation, un seul système capable de tout expliquer, le capitalisme. Cependant, d'autres types d'oppression distincts, tel le sexisme, jouent des rôles plus ou moins importants dans le cadre de ce système, à des moments et dans des lieux différents.

Adopter un ou deux systèmes explicatifs, voire plus, constitue une question extrêmement abstraite. Mais cela est souvent liée à une question politique pratique : quel type d'organisation politique devrait être prioritaire ? Devrait-il toujours s'agir de problèmes de classe, de conflits de travail ou d'autres problèmes économiques non différenciés selon le sexe ? Est-il légitime, d'un point de vue socialiste, d'accorder une importance égale aux problèmes propres aux femmes ? Les théoriciens de deux systèmes accorderont invariablement une importance politique égale aux enjeux de classe ou de sexe (ou de race). Pourquoi ne le feraient-ils pas ?

Mais quelles implications politiques doit-on tirer de la position théorique d'un système unique, que j'accepte pour ma part ? À mon avis – et je tiens à le souligner – il ne s'ensuit pas que les luttes contre l'oppression sexuelle (ou raciale) doivent nécessairement être moins prioritaires d'un point de vue politique. Les féministes socialistes tentent d'intégrer les deux, quel que soit leur point de vue sur la question abstraite du système unique ou dual. Par exemple, les féministes socialistes contemporaines soutiennent le droit légal à l'avortement, à l'instar des féministes libérales, mais l'associent au droit à la régulation des naissances, aux soins médicaux, aux garderies, à un salaire égal et plus élevé (certainement supérieur à 15 dollars de l'heure) – tout ce qu'il faut pour donner aux femmes de la classe ouvrière un véritable choix en matière de reproduction.

Je suis pratiquement certaine que Luxemburg avait adopté la position du système unique puisqu'elle accordait la primauté théorique au capitalisme en tant que cadre sur lequel se greffent d'autres formes d'oppression. Je ne peux pas me prononcer avec certitude sur la question politique pratique, mais j'ose croire que Luxemburg adopterait une position flexible en matière de priorités politiques (peut-être parce que tel est mon point de vue).

SUFFRAGE DES FEMMES ET LUTTE DE CLASSES

Dans *Le suffrage des femmes et la lutte de classes*, publié en 1912, Luxemburg propose un argument théorique important et pertinent dans le cadre des débats actuels. Elle écrit :

Seul est productif le travail offrant une plus-value et produisant un profit capitaliste – pourvu que le règne du capital et le système salarial soient toujours en vigueur. De ce point de vue, la danseuse de cabaret qui réalise un profit pour son employeur avec ses jambes est une travailleuse productive, tandis que tout le travail des femmes et des mères du prolétariat entre les quatre murs de leur foyer est considéré comme un travail improductif. Cela semble brutal et absurde, mais reflète exactement la brutalité et l'absurdité de notre économie capitaliste actuelle¹.

J'ai utilisé cette citation plus d'une fois pour clarifier la définition du travail (non) productif selon le capitalisme et pour distinguer l'oppression de l'exploitation capitaliste. Certaines féministes sont très insultées par la position marxiste selon laquelle le travail ménager est un travail improductif et certaines revendiquent un salaire pour le travail ménager. Mais comme l'indique la citation de Luxemburg, qualifier le travail ménager d'improductif n'est ni insultant ni sexiste. Un charpentier qui travaille pour le gouvernement est tout aussi improductif que la femme qui effectue le travail ménager, au sens capitaliste du terme, bien que tous deux, charpentier et ménagère – et de manière très marquée – soient productifs en termes généraux. Il est crucial de comprendre ce que « productif » signifie en termes capitalistes, à savoir la production de plus-value, parce que c'est ce qui fait fonctionner le système capitaliste. Il y en aurait davantage à dire à propos du débat sur le travail domestique, mais il reste que, déjà en 1912, Luxemburg écrivait que « des millions de femmes prolétaires [...] pro-

1 <https://www.marxists.org/francais/luxembur/works/1912/05/suffrage.htm>.

duisent des profits capitalistes au même titre que les hommes – dans les usines, les ateliers, l'agriculture, les travaux publics, les bureaux et les magasins. Elles sont donc productives au sens économique le plus strict que lui donne aujourd'hui la société». C'est un des arguments que Luxemburg a utilisés en faveur du suffrage; elle a ainsi montré que la conception patriarcale du rôle spécifique des femmes était simplement devenue ridicule.

Je suis d'accord avec Luxemburg sur cette position théorique et sur son importance. Je pense toutefois qu'il ne faut pas en exagérer la valeur politique. Même si les travaux ménagers produisaient une plus-value, il ne s'ensuivrait pas pour autant que l'organisation des femmes à la maison constituerait une priorité pour les socialistes. Les gardiens des prisons privées produisent une plus-value. Bien qu'exploités par le capital, ils ne représenteraient certainement pas, pour les socialistes, des candidats intéressants à organiser. D'autre part, bien que les travailleuses et les travailleurs du secteur public ne soient pas productifs en ce sens, ils constituent aujourd'hui un secteur clé pour la syndicalisation et doivent le demeurer compte tenu des attaques contre le secteur public. L'endroit où les socialistes devraient mettre l'essentiel de leurs énergies dépend de nombreux facteurs et nous devons être attentifs à l'évolution de la situation.

L'accent mis par Luxemburg sur le sens à donner au travail «productif» dans ce système capitaliste démentiel permet également d'expliquer pourquoi le capitalisme mène à la destruction de notre planète et pourquoi nous devons construire une société où la production vise non pas le profit mais la satisfaction des besoins humains. Il faut mettre aujourd'hui au centre des préoccupations de chacune et de chacun le travail d'organisation autour de cet enjeu.

Luxemburg a plaidé en faveur d'une organisation indépendante des femmes travailleuses, distincte du mouvement bourgeois des femmes, afin que les travailleuses puissent mieux lutter pour leurs besoins spécifiques et défendre en même temps les intérêts universels des femmes. De manière plus controversée, elle a également soutenu le principe de l'auto-organisation indépendante au sein de la classe ouvrière et des socialistes, et incité Zetkin à fonder une section féminine de la Ligue spartakiste. Cette position, je tiens à le souligner, est en avance sur celle de beaucoup de marxistes actuels.

En conclusion, la vie et l'œuvre de Luxemburg ont beaucoup à offrir aux féministes socialistes contemporaines. Nous ne pouvons faire appel à elle pour obtenir toutes les réponses à nos questions. Nous pourrions trouver quelques points de désaccord avec elle, mais rien qui ne dépasse ceux que nous pourrions avoir entre nous qui avons contribué à ce livre.

AMBER A'LEE FROST

LES DRAGUEURS¹, LE SITE WEB ASHLEY MADISON ET LE FÉMINISME COMME STYLE DE VIE

« Le privé est politique » s'est imposé comme l'un des slogans féministes les plus populaires qui soient depuis qu'il a été lancé à la fin des années 1960 par les féministes de la deuxième vague. Ces dernières années, cependant, le slogan semble s'être un peu égaré. La psychologie populaire et le consumérisme ont fini par remplacer l'analyse de l'économie politique, tandis qu'on présume que le « privé » est synonyme de « d'individuel » et que les questions de « libération » semblent désormais dépendre de choix personnels, généralement esthétiques, linguistiques ou de règles de politesse favorables aux femmes. Consultez Internet, notez les plus grands succès d'écrivains féministes populaires, et vous observerez un océan d'individualisme, allant de témoignages interpersonnels (« Comment faire un mariage féministe!² ») à des interprétations de la culture populaire (« Pourquoi le dernier geste "féministe" de Beyoncé était-il si problématique?³ »). Oui, la valorisation du style de vie est devenue le féminisme de notre époque et on en prend souvent la défense en citant le vieil adage selon lequel « le privé est politique ».

Une clarification s'impose ici : « le personnel est politique », popularisé par la féministe radicale Carol Hanisch dans l'essai du même nom⁴, était essentiellement une diatribe *contre* un féminisme complaisant envers le monde tel qu'il était et constituait une variante du slogan « le privé est politique ». Hanisch et d'autres en appelaient en

- 1 Le texte anglais utilise le terme *pick-up artists*, littéralement « artistes de la drague », qui, selon Wikipedia, désigne un homme habile à rencontrer, attirer et séduire les femmes. (NdR)
- 2 <https://www.theguardian.com/lifeandstyle/2014/jun/28/can-a-feminist-be-a-bride-laura-bates>.
- 3 https://www.huffingtonpost.ca/entry/why-beyonces-latest-feminist-moves-was-so-problematic_n_55eee575e4b093be51bc05aa.
- 4 Carol Hanisch, « The personnel is political », *Notes from the Second Year: Women's Liberation*, 1970, <http://www.carolhanisch.org/CHwritings/PIP.html>.

fait à des solutions politiques aux problèmes d'ordre privé, et non, comme on l'a supposé depuis, à la réduction des enjeux politiques à des problèmes d'ordre psychologique et à la réduction subséquente du féminisme à une sorte de «thérapie par le dialogue».

J'imagine que Rosa Luxemburg serait elle-même d'accord avec les propos de Hanisch: «Le mot même de "thérapie" est évidemment inapproprié si l'on en tire les conséquences. La thérapie suppose qu'une personne est malade et qu'on peut lui proposer un remède, c'est-à-dire une solution d'ordre privé. L'idée que moi-même, ou qu'une autre femme, avons d'abord besoin d'une thérapie m'insulte. Les femmes ne sont pas déséquilibrées, même si elles sont poussées vers le déséquilibre ! Nous devons modifier les conditions objectives et non nous y adapter. La thérapie consiste à s'adapter à une situation personnelle difficile».

Certains critiques de Luxemburg l'ont accusée de passer sous silence la question des femmes, soutenant qu'elle réduisait l'oppression des femmes à une vision «économiste», un jugement quelque peu ironique à l'encontre d'une économiste, alors que les économistes masculins sont rarement attaqués de cette manière. S'il est vrai qu'elle n'était pas une réformatrice sociale, même si elle a apporté un appui prodigieux au travail de Clara Zetkin auprès des femmes, je dirais que Luxemburg a non seulement fourni un apport très important à la lutte féministe, mais qu'à travers un économisme très incisif, elle s'est aussi intéressée à la vie personnelle ou privée des femmes vivant sous le joug du capitalisme.

LE DÉSIR MASCULIN ET LA LIBÉRATION DES FEMMES

En guise d'étude de cas, je suggère que nous revenions sur les récents événements liés au piratage du site Web Ashley Madison, car j'estime qu'il offre un exemple parfait de la manière dont Luxemburg nous guide en matière d'amour et de vie sentimentale.

Au cas où vous auriez eu la chance de rester à l'abri de ce spectacle médiatique, Ashley Madison est un site Web conçu à l'intention de personnes mariées cherchant à avoir des aventures à l'insu de leur conjointe ou conjoint, contre paiement bien entendu. Sa base de données a récemment été piratée et le nom de chaque utilisateur a été rendu public. Des républicains de droite se sont ainsi révélés être des hypocrites. La sécurité d'homosexuels dans des pays homophobes a soudainement été menacée et Internet y est allé d'un million de réactions à chaud.

Il est frappant de constater qu'en 2015 encore, l'infidélité est toujours, à juste titre, perçue comme un phénomène très genré. Le site

était presque uniquement fréquenté par des hommes et, ce qu'a rapidement révélé une enquête de *Gawker*⁵, la plupart des profils «féminins» étaient en réalité des robots – des images destinées à arnaquer les clients masculins malchanceux. Malgré le fait que Ashley Madison ne fournissait pas de services sexuels, *The Observer* a publié un article sur la fuite d'une photo d'archives censée représenter l'archétype de l'adultère extraconjugale: des mini-figurines Lego y représentent un homme arborant une courte barbe (la version Lego de la virilité, si l'on veut), accompagné d'une blonde à queue de cheval et, bien sûr, poursuivi par une épouse hargneuse et colérique, une poêle à frire à la main.

Cette image est certes sexiste, mais elle puise dans les idées patriarcales profondément reconnaissables du désir masculin, de la dévalorisation des femmes plus âgées et de la réduction des femmes à l'univers domestique – à preuve, l'épouse tient une poêle à frire!

Alors, que peut nous apprendre Rosa Luxemburg sur une guerre des sexes aussi moderne, aussi sordide et aussi intime? En bref, Luxemburg lie l'émancipation de la femme à celle de la famille bourgeoise et de l'amour bourgeois, qui sont des conditions sociales directement issues du capitalisme lui-même. Une citation tirée du texte *Luxemburg's Contribution to the Movement of Women's Emancipation*⁶ de Zhou Shangwen et Zhang Zhiya, nous livre ses propos les plus marquants sur le sujet:

Aux yeux des hommes ordinaires comme du droit civil bourgeois, qui-conque met du pain sur la table dirige la maisonnée. [...] L'histoire de la structure familiale est en effet l'histoire de l'esclavage des femmes.

Eh bien, voici la poêle à frire: il s'agit d'une division sexuée du travail où les femmes ne dirigent même pas la sphère domestique, mais ne font que l'habiter. Mais comment cela est-il lié à la trahison émotive au cœur de l'infidélité ainsi qu'à la nature interpersonnelle des relations?

5 *Gawker* est un blogue américain qui s'est présenté comme « la source des nouvelles et des ragots quotidiens des médias de Manhattan », <https://en.wikipedia.org/wiki/Gawker>. (NdR)

6 Zhou Shangwen et Zhang Zhiya, *Luxemburg's Contribution to the Movement of Women's Emancipation*, 2007, https://www.google.com/search?q=Luxemburg%E2%80%99s+Contribution+to+the+Movement+of+Women%E2%80%99s+Emancipation%2C+de+Zhou+Shangwen+et+Zhang+Zhiya&rlz=1C1SQJL_frCA781CA781&oeq=Luxemburg%E2%80%99s+Contribution+to+the+Movement+of+Women%E2%80%99s+Emancipation%2C+de+Zhou+Shangwen+et+Zhang+Zhiya&aqs=chrome..69i57.3126j0j7&sourceid=chrome&ie=UTF-8.

Les idées de Luxemburg sur la liberté et l'indépendance dans le cadre d'une relation amoureuse sont assez bien documentées. Clara Zetkin, sa meilleure amie et camarade, a longtemps refusé de rompre un mariage malheureux, ce qui a profondément affecté leur amitié jusqu'à ce que Zetkin obtienne enfin le divorce. Luxemburg croyait que le mariage devait être une institution non seulement d'égalité, mais aussi de bien-être; elle croyait qu'une fois l'amour évanoui, la relation était irrécupérable et qu'il incombait aux deux parties de s'en retirer.

Luxemburg a conduit son propre mariage selon ces normes. Dans son cas, le mariage bourgeois a essentiellement été le moyen d'acquérir une citoyenneté. Cependant, elle n'était pas du tout opposée à l'amour, puisqu'elle écrit : « Si je sens intuitivement qu'il ne m'aime plus, je m'envolerai immédiatement, comme un oiseau meurtri ». *Meurtri* exprime certainement la douleur et le deuil, mais que dire de l'envol? Luxemburg savait que seule l'indépendance économique lui permettait cette possibilité.

Les réformatrices féministes, aux États-Unis en particulier, ont réussi à contourner la nature économique de l'intimité. Le cas le plus célèbre est celui de l'amendement relatif à l'égalité des droits qui a été bloqué par les forces réactionnaires jusqu'à ce qu'il meure au feuillement. On mentionne cependant moins souvent le programme universel de garderies auquel s'est opposé Nixon. À l'époque, les services de garde publics étaient vus comme un moyen de lutter contre la maltraitance envers les enfants – en grande partie parce que les données sociologiques désignaient l'appartenance de classe comme le principal facteur de maltraitance. En réalité, le potentiel émancipateur d'une telle politique aurait de toute évidence profité aux femmes qui se seraient soudainement retrouvées en meilleure posture financière pour aller travailler et peut-être quitter leur époux (quelle horreur!), même si elles devaient s'occuper de jeunes enfants. De manière prévisible, Nixon a invoqué la « communisation » du pays et la dégradation de la famille traditionnelle pour y opposer son veto, de sorte que les initiatives gouvernementales visant à lutter contre la maltraitance des enfants ont été réorientées vers des solutions thérapeutiques et « culturelles » plutôt qu'économiques.

Après ces grandes défaites, les féministes ont adopté d'elles-mêmes une position de réforme sociale. Le discours n'est plus centré sur la libération ou l'indépendance; il consiste maintenant à apprendre aux femmes comment vivre leur vie et à apprendre aux hommes comment ne pas maltraiter les femmes. En matière d'amour, le seul apport des versions récentes du féminisme individualiste se résume à un moralisme facile : « Les hommes doivent faire mieux ». Mais pourquoi chan-

geraient-ils? Les femmes qui désirent des hommes sont-elles vraiment censées n'espérer que la victoire d'une culture plus féministe?

SOIS GENTIL, SANS QUOI JE PARTIRAI

Heureusement, les idées de Rosa Luxemburg n'ont pas complètement disparu. L'originalité du féminisme matérialiste est toujours manifeste dans le domaine de l'intimité. Prenez par exemple l'article «Réduit à l'abstinence par l'État social: un dragueur au Danemark⁷». Dans ce texte du magazine *Dissent*, Katie J.M. Baker fait une recension du livre *Pas de baise au Danemark*⁸, le récit d'un dragueur (un «pick-up artist» fier d'attirer des femmes par la manipulation). L'auteur, Roosh, est surtout célèbre pour une série de livres de voyage qui constituent essentiellement des guides de tourisme sexuel. Il y explique comment draguer les femmes dans tel ou tel pays, mais il n'aime décidément pas l'aide sociale! Baker écrit:

Les admirateurs de l'auteur de guides de voyage seront déçus d'apprendre que «la chatte tombe littéralement en hibernation» dans cet «État-nounou essentiellement pacifiste» dont les programmes sociaux se classent parmi les meilleurs au monde. L'admiration initiale de Roosh pour ces ressources est presque charmante, si on peut oublier un moment qu'il s'agit d'un homme qui considère la défloration des adolescentes comme un sport.

«Un Danois n'a aucune idée de ce que cela représente de ne pas avoir accès gratuitement à des soins médicaux ou à l'université», rapporte Roosh, émerveillé. «[Les Danois] n'ont pas peur de devenir des sans-abri ou des chômeurs à vie. La main apaisante du gouvernement rattrapera chacun dans sa chute. Pour un Américain comme moi, soumis à un lavage de cerveau pour me faire croire qu'il faut travailler d'arrache-pied pour mériter des services comme des soins de santé ou une formation de base, c'est tout un choc».

Le choc se transforme en incrédulité, puis en colère, lorsque Roosh est rejeté par des hordes de «femmes les moins féminines, les plus

7 Katie JM Baker, «Cockblocked by Redistribution: A Pick-up Artist in Denmark», *Dissent*, vol.60, n°4, 2013.

8 Roosh V, *Don't Bang Denmark: How to Sleep With Danish Women in Denmark (If you Must)*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2011.

androgynes et robotiques» qu'il n'ait jamais rencontrées. «Pas une goutte de sang féminin ne coule dans leurs veines», se lamente Roosh. Il en conclut que la jolie femme nordique type n'a pas besoin d'un homme «parce que le gouvernement s'occupera d'elle et de ses chats, qu'elle réussisse ou non à fréquenter quelqu'un».

Il n'a pas (totalement) tort! Le Danemark est doté de programmes de protection sociale parmi les plus généreux au monde, le type précis de programmes qui permettraient à une femme d'ignorer les hommes lubriques ou d'abandonner les hommes infidèles. La sécurité sociale ne débat pas sur le sexisme; elle ne plaide ni ne négocie. La sécurité sociale apporte aux femmes la possibilité d'émettre un ultimatum: «Sois gentil, sans quoi je partirai».

La seule véritable théorie marxiste de l'amour est celle qui prouve que le privé est politique, comme le voulait le slogan à l'origine. La seule «réponse» possible aux transgressions intimes que sont l'infidélité, la luxure ou la condescendance masculine est l'émancipation totale des femmes en tant que classe, ce qui relève des droits économiques: système de garde complète pour les enfants, soins de santé, logement, retraite, éducation, etc. Alors, et seulement à ce moment-là, un comportement comme l'infidélité ne sera plus qu'une faiblesse humaine plutôt qu'un acte socialement et politiquement soutenu par le patriarcat. En outre, hors du contexte patriarcal, nous pourrions mieux pardonner ces faiblesses, si nous le souhaitons.

Le soi-disant économisme de Rosa Luxemburg est le fondement même de nos vies intimes. C'est ce qui permet aux femmes de prendre le large, qu'elles soient blessées ou simplement dégoûtées.

Abolir l'aristocratie. Confisquer toutes les fortunes privées au-delà d'un certain seuil pour financer la nourriture, le logement, la santé et l'éducation. L'économie? Annuler la dette publique et les emprunts de guerre. Il nous faut repartir sur de bonnes bases. Nationaliser les banques, les mines et l'industrie lourde. Prendre le contrôle des transports en commun. Occuper les grandes propriétés terriennes et assurer leur exploitation collective. La journée de six heures.



Comment y parvenir? Les gens élisent les conseils des travailleurs et des soldats. Le conseil central de ces organisations se réunit tous les trois mois et dirige le travail du comité exécutif. Quoi d'autre? Ah, oui, totale égalité juridique et sociale des sexes.



ALHELI DE MARIA ALVARADO-DIAZ

L'HÉROÏNE DE LA RÉVOLUTION

À la question de savoir si Rosa Luxemburg était une révolutionnaire radicale, nous ne pouvons répondre que par l'affirmative. Luxemburg n'était pas seulement une révolutionnaire, mais aussi une visionnaire et une agente provocatrice de la politique radicale du début du XX^e siècle. Son approche du socialisme témoignait d'un sens raffiné de la pensée critique et de sa fidélité aux enseignements de la théorie et de l'éthique révolutionnaires. Claude Lefort et Cornelius Castoriadis ont célébré sa mémoire en baptisant leur groupe *Socialisme ou barbarie* lors de sa fondation à la fin des années 1940. Hannah Arendt, dans l'article « Une héroïne de la révolution¹ », la décrit comme « la figure la plus controversée et la plus incomprise du mouvement de la gauche allemande ». La fondatrice de l'humanisme marxiste aux États-Unis, Raya Dunayevskaya, la décrit comme une intellectuelle autonome, audacieuse dans ses désaccords explicites avec des figures révolutionnaires classiques comme Karl Marx et Vladimir Lénine. Les controverses soulevées par Luxemburg, au cours de sa vie et après, constituent un test pour les définitions en constante évolution de la révolution et de la justice, ainsi que sur la question récurrente de la traduction de la théorie politique en pratique sociale. Critique du compromis, de la politique institutionnelle, des notions bien établies et des doubles standards, Rosa Luxemburg a mené une bataille acharnée contre l'autoritarisme interne d'une direction politique à prédominance masculine et contre l'attitude générale d'une gauche obsolète, déconnectée des problèmes des masses. Ses théories sur le pouvoir de la grève de masse, ainsi que sur le problème de l'impérialisme et des liens entre l'empire et les guerres internationales, lui ont coûté sa légitimité politique au sein des institutions révolutionnaires, et ce, bien après sa mort. L'autonomie de Luxemburg et son indifférence envers l'opinion de ses critiques constituent un héritage révolutionnaire à la fois théorique et pratique. Le courage de penser par elle-même et son indépendance intellectuelle ont fait de Rosa Luxemburg non seulement une pragmatique et une iconoclaste politique, mais

1 Hannah Arendt, « A heroine of revolution », *New York Review of Books*, 6 octobre 1966, <https://www.nybooks.com/articles/1966/10/06/a-heroine-of-revolution/>.

également une femme indépendante. En ce sens, Luxemburg était une féministe singulière, surtout en ce qui concerne son attitude envers le travail intellectuel et l'écriture politique, ainsi que sa façon d'agir dans un monde monopolisé par l'arrogance du dogmatisme idéologique et par la peur de devoir adapter la théorie révolutionnaire à la réalité des nouvelles générations et de la moderniser.

L'HÉRITAGE RÉVOLUTIONNAIRE DE ROSA LUXEMBURG

Dans «Une héroïne de la révolution», Hannah Arendt fait référence à l'éthique de Luxemburg, à son intérêt pour l'émergence de véritables révolutions et à sa conviction du pouvoir des masses face aux intellectuels et aux partis politiques. Selon Arendt, les révolutions de la classe ouvrière ont enseigné à Luxemburg comment la solidarité et l'unité des travailleurs et des travailleuses ont précédé l'organisation révolutionnaire officielle. Rosa Luxemburg a reconnu que «l'organisation de l'action révolutionnaire peut et doit être apprise par le truchement de la révolution elle-même, car on ne peut apprendre à nager que dans l'eau», que les révolutions ne sont pas «faites» par quiconque, mais plutôt qu'elles se produisent «spontanément» et que «les pressions en faveur de l'action» viennent toujours «d'en bas». Arendt souligne ici la stature morale de Luxemburg, qu'elle décrit comme une intellectuelle réaliste, critique et peut-être même populiste, car elle a «foi en la capacité des masses». Rosa Luxemburg reconnaît en la désobéissance civile un pouvoir capable de renverser l'État et de boycotter des dirigeants politiques corrompus, ce qui la place à l'avant-plan d'un nouveau type de direction révolutionnaire qui assoit son programme politique sur la mobilisation des masses. Mao Zedong et Ernesto «Che» Guevara ont fondé leur stratégie de guérilla sur ce principe. Une direction révolutionnaire est nécessaire, mais les masses sont en réalité les véritables protagonistes de l'histoire.

La théorie révolutionnaire de Luxemburg transcende les attentes initiales de Marx envers la classe ouvrière en tant que force historique du changement social. Dans un texte de novembre 1918 intitulé *Le commencement*, Luxemburg en appelle à une refonte des structures de pouvoir de la société, à une décentralisation du débat politique loin des institutions de l'État et à une «destruction complète du pouvoir de la classe capitaliste». Elle énumère méthodiquement les étapes nécessaires pour donner naissance à une république révolutionnaire radicale, une société nouvelle qui ne ferait aucun compromis avec les anciens modes de vie, l'ancien régime d'exploitation et les inégalités.

Elle écrit avec passion et conviction qu'il n'y a pas d'autre moyen de faire une révolution que d'accueillir la force irrésistible de la colère des masses, leurs demandes impatientes et leur désir d'exercer le pouvoir. Les militants professionnels, les dirigeants et les intellectuels doivent tous céder leur place aux anciens esclaves de l'exploitation du capital, désormais libérés par la révolution. Comme Luxemburg l'écrit dans *Le commencement*:

Chaque pas, chaque geste du gouvernement doit, comme une boussole, s'orienter vers les directions suivantes: [...] réunions régulières de ces représentants des masses et transfert du véritable pouvoir politique du comité restreint du Conseil exécutif à la base élargie des conseils d'O. et de S. (ouvriers et soldats) [...] convocation immédiate du conseil national des ouvriers et des soldats afin de constituer le prolétariat de toute l'Allemagne en tant que classe, en tant que puissance politique compacte, et d'en faire le rempart et le moteur de la révolution [...] suppression des anciens organes de l'administration, de la justice et de l'armée de l'État policier militariste absolutiste.

Luxemburg utilise un vocabulaire catégorique et, par l'utilisation de l'adjectif «immédiat», elle exprime l'imminence du moment propice. Ce choix linguistique n'est pas gratuit, mais plutôt conforme à sa vision négative de la représentation politique et du retard à retirer le pouvoir aux dirigeants précédents. Luxemburg construit dans une grande mesure une éthique de l'impatience en insistant sur les risques et l'irréversibilité de l'attente soit du «moment opportun», soit de la «transformation des masses en politiciens professionnels». Rosa Luxemburg dénonce la lâcheté de ses camarades qui contribuent à «laisser les organes administratifs de l'État intacts de haut en bas, aux mains des piliers de l'absolutisme d'hier et des instruments de la contre-révolution de demain [...] ne faisant rien pour démolir le pouvoir continu de la classe capitaliste [...] en faisant tout pour apaiser la bourgeoisie, proclamer la sacralité de la propriété privée et sauvegarder l'inviolabilité de la distribution du capital».

UN ESPRIT DE RUPTURE ET D'AUTOCRITIQUE

Dans son texte «Rosa Luxemburg, Women's Liberation and Marx's Philosophy of Revolution²», Raya Dunayevskaya situe l'esprit de rupture et d'autocritique de Rosa Luxemburg dans la tradition révolutionnaire. Face aux reproches adressés à Luxemburg de ne pas s'afficher comme militante féministe, Dunayevskaya souligne les valeurs qui font d'elle une révolutionnaire face à la condescendance de ses homologues masculins. Dans son essai *The Break with Kautsky, 1910-1911*³ (1982), elle décrit ainsi la résistance de Luxemburg :

En d'autres termes, Luxemburg s'opposait aux dirigeants syndicaux non seulement parce qu'ils étaient conservateurs, mais aussi parce qu'ils ne s'intéressaient qu'aux travailleurs organisés, alors que les travailleurs non organisés, comme elle l'avait montré, étaient tout aussi révolutionnaires et importants. [...] Elle avait toujours eu pour principe d'ignorer tout signe de chauvinisme masculin, ne laissant même pas le mot franchir ses lèvres. Ce n'est pas qu'elle ignorât son existence, mais elle soutenait que, puisqu'il découlait du capitalisme, il ne pourrait être éliminé que par l'abolition de ce dernier. Tout comme elle avait appris à s'accommoder de l'antisémitisme sous-jacent du parti, elle a également appris à vivre avec ce que notre époque conteste aujourd'hui : le chauvinisme masculin. Elle ne l'a pas contesté même s'il était évident que la polémique à son sujet alors qu'elle était ouvertement en désaccord avec le noyau de la direction orthodoxe, présentait une virulence qu'aucun adversaire masculin n'avait jamais subie.

L'argument de Dunayevskaya sur la détermination de Luxemburg à remettre en question le point de vue de ses camarades idéologiques réaffirme sa condition de militante favorisant une pensée critique cohérente avec la véritable action révolutionnaire et opposée à toute forme d'opportunisme. Elle dénonce clairement la tiédeur de ses camarades militants, s'inquiète des attitudes conciliatrices du socialisme allemand et incite son auditoire à une action radicale et à un examen honnête du projet socialiste à l'état brut, non institutionnel. Dans son essai de 1900, *Réforme ou révolution?*, Rosa énonce clairement :

2 Raya Dunayevskaya, «Rosa Luxemburg, Women's Liberation and Marx's Philosophy of Revolution», *Studies in East European Thought*, vol. 48, n°2, 1982.

3 <https://www.marxists.org/archive/dunayevskaya/archives/6426.pdf>.

Puisque l'objectif final du socialisme constitue le seul facteur décisif qui distingue le mouvement social-démocrate de la démocratie bourgeoise et du radicalisme bourgeois, le seul facteur qui permette d'épargner l'ensemble du mouvement ouvrier d'un effort inutile de réparation du régime capitaliste et de le transformer en un mouvement de lutte de classe contre ce régime-la question: « Réforme ou révolution? » [...] équivaut pour la social-démocratie à la question: « Être ou ne pas être? » [...] tous les membres du Parti doivent clairement comprendre qu'il ne s'agit pas de telle ou telle méthode de lutte, ni de telle ou telle tactique, mais de l'existence même du mouvement social-démocrate⁴.

Pour Rosa Luxemburg, révolution et social-démocratie signifient la création d'un nouvel ordre dans lequel les masses ne seraient pas seulement investies du pouvoir par l'intermédiaire d'une délégation de révolutionnaires professionnels et de politiciens, mais bien intégrées aux débats théoriques du mouvement; elles cesseraient d'exister à titre de simples instruments et de marionnettes du mouvement et deviendraient les protagonistes de l'histoire. Luxemburg conclut *Réforme ou révolution?* par la revendication suivante:

Il est donc dans l'intérêt de la masse prolétarienne du Parti de se familiariser, activement et en détail, avec les connaissances théoriques actuelles qui restent le privilège d'une poignée « d'académiciens » du Parti, ce dernier menacé du danger de s'égarer. Ce n'est que lorsque la vaste masse des travailleurs s'emparera des armes vives et sûres du socialisme scientifique que toutes les inclinations petites-bourgeoises, que tous les courants opportunistes échoueront.

Les choix à faire sont au cœur de la vision de la révolution politique et de l'éthique universelle de Luxemburg. La mesure de son féminisme et la défense de l'autonomisation des femmes font débat dans l'histoire de sa trajectoire. Pour évaluer équitablement le legs de Luxemburg sur ces enjeux, il peut être utile de réfléchir à deux problèmes récurrents: la définition du féminisme et la nature de nos attentes en tant que penseurs et critiques de nos prédécesseurs politiques et philosophiques. Rosa Luxemburg n'était nullement

4 http://classiques.uqac.ca/classiques/luxemburg_rosa/oeuvres_1/oeuvres_1.html.

indifférente à la situation des femmes de son époque. Il ne s'agissait peut-être pas du thème principal de son programme militant, mais sa préoccupation pour les normes de genre a été clairement présente tout au long de sa vie. En cohérence avec sa campagne contre l'opportunisme, Luxemburg a refusé de se présenter comme une victime de l'inégalité des sexes, ce qui lui confère une stature plus grande parce qu'elle a décidé de ne pas consacrer de temps à des discussions inutiles avec des hommes qu'elle savait incapables de transformer leur point de vue sur la question. Rosa Luxemburg a choisi de faire de sa carrière politique un exemple à suivre pour les femmes et de montrer qu'il était possible d'être une femme, une révolutionnaire et une intellectuelle, quels que soient les préjugés sociaux de l'époque.

LA NATURE DU FÉMINISME DE ROSA LUXEMBURG

Dans son essai de 1912, *Suffrage des femmes et lutte de classes*, elle aborde la question des femmes et déclare :

L'objectif est le suffrage des femmes. Mais le mouvement de masse pour y parvenir n'est pas un travail réservé aux femmes, c'est un enjeu de classe commun aux femmes et aux hommes du prolétariat. L'absence actuelle de droits des femmes en Allemagne n'est qu'un des maillons de la chaîne de la réaction qui entrave la vie de la population. Et il est étroitement lié à l'autre pilier de la réaction : la monarchie. Dans l'Allemagne capitaliste avancée et hautement industrialisée du XX^e siècle, à l'ère de l'électricité et des avions, l'absence de droits politiques pour les femmes est tout autant le vestige réactionnaire d'un passé moribond que la monarchie de droit divin⁵.

Et elle ajoute :

Il y a cent ans, le Français Charles Fourier, l'un des premiers grands prophètes des idéaux socialistes, a écrit ces mots mémorables : « Dans toute société, le degré d'émancipation des femmes est la mesure naturelle de l'émancipation générale ». Cela est tout à fait vrai pour notre société. La lutte de masse actuelle pour les

5 <https://www.marxists.org/francais/luxembur/works/1912/05/suffrage.htm>.

droits politiques des femmes n'est qu'une expression et une composante de la lutte générale du prolétariat pour sa libération. C'est là que résident sa force et son avenir.

Il peut être injuste d'utiliser des attentes et des définitions contemporaines du féminisme pour juger les qualités de militante féministe de Rosa Luxemburg. La nature du féminisme de Luxemburg était différente et particulière au contexte et à la réalité de sa propre trajectoire en tant que militante, membre d'une minorité et intellectuelle autonome. Au lieu de nous plaindre et de mesurer le militantisme de Luxemburg à l'aune de nos propres normes, nous devrions apprécier la finesse et l'audace d'une femme qui fut une écrivaine redoutable, un esprit libre et la fondatrice d'un important groupe radical, la Ligue spartakiste. Comme beaucoup de ses camarades et comme la plupart d'entre nous, elle a commis des erreurs – certains aspects de ses stratégies militantes présentaient des faiblesses et, comme souvent, il aurait été possible d'en faire davantage. Mais dans le cadre plus vaste de l'histoire, l'héritage de Luxemburg survit aux aspects contradictoires de son œuvre. On pourrait même soutenir que ses contradictions, son processus constant et ouvert de réflexion sur elle-même, sa souplesse et son antidogmatisme étaient avant tout des atouts et des vertus modèles proposés aux femmes et aux révolutionnaires sans distinction de sexe. Rosa Luxemburg a existé au-delà de la nationalité et du sexe, ce qui est la preuve la plus tangible de son universalisme et la raison pour laquelle on l'étudie et on la réinterprète de nos jours, presque un siècle après sa mort. Révolutionnaire radicale et combattante de la libération sous toutes ses formes, Rosa Luxemburg avait une attitude et une intelligence qui peuvent inspirer une nouvelle génération de militantes et de militants à sauvegarder les idéaux pour lesquels elle-même s'est battue : justice, égalité des droits et autonomie individuelle sans compromis. Bien sûr, il nous appartient de relever le défi et, comme Rosa Luxemburg, de faire les meilleurs choix pour nous éloigner d'un dogmatisme obsolète et de vaines impasses idéologiques. Il nous appartient de sortir des eaux peu profondes de la réforme et de sauter résolument dans la révolution radicale de la pensée critique.

4

ROSA LA ROUGE:

**UNE BIOGRAPHIE
GRAPHIQUE DE ROSA
LUXEMBURG**

KATE EVANS

ÉCRIRE ET DESSINER ROSA LUXEMBURG

Octobre 2012: un courriel tombe dans ma boîte de réception. «Seriez-vous intéressée à dessiner, et aussi à scénariser si vous le souhaitez, une biographie graphique de Rosa Luxemburg?»

Rosa Luxemburg? Je réfléchis, son nom me semble familier. Elle figure parmi ces personnes, comme Emma Goldman ou Mikhaïl Bakounine, sur lesquelles je devrais vraiment en savoir plus. Je me lance avec enthousiasme: «J'aime faire des choses historiques, anarchistes, biographiques. Je serai heureuse d'écrire et de dessiner tout ce que vous déciderez de me commander. Je pourrais dégager du temps pour réaliser ce projet et rendre le travail artistique dans un court délai. Merci! Oui!»

Ce n'est qu'ensuite que je consulte Google à propos de Rosa Luxemburg. Et que je commence à me faire une idée du mandat fantastique que je viens tout juste de recevoir.

Trois années et plusieurs échéances manquées plus tard, le livre est lancé: *Red Rosa: a Graphic Biography of Rosa Luxemburg*¹, de Kate Evans, sous la direction de Paul Buhle, publié par Verso et soutenu par le bureau de New York de la Fondation Rosa Luxemburg, 2015. Ce qui suit est mon compte-rendu du processus de rédaction de *Red Rosa*.

CONDENSER LE FRUIT D'UNE VIE BIEN REMPLIE

La commande initiale portait sur 120 pages d'illustrations. J'ai réussi à condenser l'histoire de Rosa Luxemburg en 179 pages. C'est une femme qui a écrit plusieurs volumes de théorie économique, d'agitation révolutionnaire et de correspondance personnelle. Comment s'y prendre? En un sens, mon travail s'est trouvé facilité par le fait que j'ai travaillé à partir de ses œuvres traduites, et qu'en tant que femme, Rosa a vu ses travaux théoriques sous-estimés de sorte que seul un nombre limité d'entre eux était disponible en anglais. J'ai lu tout ce

1 La version française porte le nom de *Rosa la rouge* et fut publiée en 2017 à Paris par les Éditions Amsterdam.

que j'ai pu de ses œuvres, mais cela m'a aidé de ne pas pouvoir tout lire.

Au cœur de la représentation de Rosa Luxemburg que j'ai élaborée se trouve la source la plus précieuse, *The Letters of Rosa Luxemburg*² (Les lettres de Rosa Luxemburg), que j'ai lues en premier. Je n'ai découvert qu'à la fin que le livre comportait un glossaire des noms des personnes à qui elle écrivait, ce qui m'aurait beaucoup aidée. Mes notes fébriles dans les marges du livre témoignent des moments où j'ai compris que Rosa Luxemburg était une véritable poétesse, dont les mots allaient être un plaisir à illustrer. «Magnifique, magnifique», ai-je inscrit au crayon au bas de la page 425. En prison, Rosa écrit : «Les hirondelles, aux effectifs aussi nombreux que ceux d'une compagnie, avaient amorcé leur vol vespéral et, de leurs ailes pointues et effilées, découpaient en petits fragments la soie bleutée de l'air, se mouvant dans tous les sens, s'entrecoupant avec des cris stridents et disparaissant à des hauteurs vertigineuses». Le hasard a voulu que j'aie récemment habité dans une cour de ferme où les hirondelles effectuaient exactement ce manège. Je savais précisément comment le dessiner.



2 *The Letters of Rosa Luxemburg*, sous la direction de Georg Adler, Peter Hudis et Annelies Laschitzka, New York, Verso, 2011, 500 p.

Les lettres de Luxemburg constituent une mine de détails personnels; sa personnalité dynamique déborde littéralement de la page. Par exemple, elle écrit à son amant: «Je vais te serrer si fort dans mes griffes que je te ferai crier, tu verras». Ou encore une de ses citations célèbres: «Je veux faire l'effet d'un coup de tonnerre, enflammer les esprits par le souffle de ma vision, la force de mes convictions et l'énergie de mon expression». Comment raconter une telle femme? Surtout avec des restrictions d'espace aussi strictes: six cadres par page et seulement quelques phrases de texte.

La maison d'édition Verso m'a envoyé le fichier PDF de ses lettres, ce qui m'a permis de disposer d'un document que je pouvais consulter et dont je pouvais copier et coller des parties. J'ai ensuite instinctivement commencé à choisir des citations et à les organiser par thème. Je possédais soudainement une foule de documents Word sur des sujets comme la *parentalité*—exemple de citation: «Soudain, quelque chose m'a saisie. J'ai eu envie de prendre cet enfant, de courir rapidement à la maison et de le garder comme le mien» —; ou comme la *grève de masse*— «La grève de masse n'est pas une recette mécanique d'action politique défensive, mais une forme élémentaire de lutte révolutionnaire» —; ou comme les *serviteurs*, la *surveillance*, la *guerre*. J'ai rangé les lettres romantiques adressées à Leo Jogiches dans un dossier, celles à Kostya Zetkin dans un autre et celles à Hans Diefenbach dans un troisième. Ma section préférée était celle des «détails physiques». Rosa donne «une poignée de main chaleureuse à tous» et, plus loin, dit à son amant: «Je t'embrasse avec fougue, directement sur la bouche». Une petite vignette à la page 409: «Je faisais dans l'antichambre des tentatives douteuses et vaines pour récupérer ma veste du portemanteau, maudissant ma stature lilliputienne». Écrivant une fois de plus de la prison: «Toute seule, assise dans ma petite “tanière” aux environs de minuit, j'ai éclaté de rire de la façon que vous connaissez». Alors que je les compilais, je ne savais pas si ces documents s'avèreraient utiles, mais je les ai consultés à plusieurs reprises; ils semblaient constituer des blocs de construction modulaires autour desquels se greffait le récit.

COMME UN COUP DE TONNERRE

Bien entendu, le plus important à propos de Rosa Luxemburg n'est pas son incapacité à décrocher des manteaux, mais ses théories sur la spontanéité révolutionnaire, les crises capitalistes et l'accumulation primitive. J'avais déjà eu l'idée d'écrire un livre sur le capitalisme. Mon livre précédent, *Funny Weather: Everything You Didn't Want to Know About Climate Change but Probably Should Find Out* (Drôle de

temps: tout ce que vous ne vouliez pas savoir sur les changements climatiques mais que vous devriez probablement découvrir), décrivait les fondements scientifiques de la principale crise écologique et sociale de notre époque en un récit accessible et « amusant ». Je voulais faire quelque chose du même genre sur le capitalisme, qui mettrait en relief les contradictions du système. Je voulais toucher les gens comme un coup de tonnerre. Je voulais prendre *Le Capital* de Marx et provoquer chez la lectrice et le lecteur de bandes dessinées ce qu'il a provoqué chez moi lorsque je l'ai lu pour la première fois il y a vingt ans. *Red Rosa* m'a fourni l'occasion d'écrire un tel livre.

Pour être honnête, la lecture des socialistes révolutionnaires du XIX^e siècle se révèle une entreprise difficile. C'est comme s'ils étaient payés au mot ou quelque chose du genre. J'ai commencé en relisant *Das Kapital* (l'édition pour étudiants, je ne suis pas masochiste), puis je suis passée à travers les textes de Luxemburg: *Réforme sociale ou révolution*, *La grève de masse*, *Introduction à l'économie politique* (qui est étonnamment accessible) et *L'Accumulation du capital* (qui est vraiment ardu). J'ai abandonné *L'Accumulation du capital* pour passer à son *Anti-critique de l'Accumulation du capital*, qui est formidable: elle se montre pleine d'esprit et cinglante envers ses critiques et donne également un aperçu des arguments avancés dans *L'Accumulation*. J'y suis revenue et j'ai réussi à le lire cette fois-là. J'avais développé une technique, quand mon regard se détachait de la page, qui consistait à me lever et à lire le passage difficile à voix haute. J'avais découvert qu'on trouvait plus facilement la signification en procédant de cette façon. Comme j'ai deux enfants, je me suis beaucoup fait distraire. Mais il valait la peine de lire les passages brillants et visionnaires de la brochure de *Junius* ou de la *Martinique*. Il y a notamment un passage de *Réforme ou révolution* qui m'a littéralement donné la chair de poule. Je l'ai cité dans le livre et je le reproduis ici:

Lorsque la tendance de la production capitaliste à croître à l'infini rencontre les limites du capital privé, le crédit intervient pour surmonter ces limites [...]. Le crédit aggrave la crise inévitable [...]. Il accélère les échanges de produits [...] il provoque une surproduction [...] après quoi, au premier symptôme de stagnation, le crédit s'évapore. Il abandonne le processus d'échange précisément lorsqu'il est encore indispensable.

Le crédit stimule l'utilisation téméraire et sans scrupule de la propriété d'autrui [...], il conduit à une spéculation irréfléchie [...]. Cela contribue à déclencher et à prolonger la crise en transformant tous

les échanges en un mécanisme extrêmement complexe et artificiel qui, se fondant sur un minimum de monnaie métallique réelle, est facilement perturbé à la moindre occasion.

Elle décrit «l'effondrement du crédit» de 2008, 108 ans avant qu'il ne survienne. J'ai tiré en partie satisfaction de l'étude de cette matière dense parce que je savais que j'aurais ensuite l'occasion de la présenter dans un format beaucoup plus accessible. Nous vivons dans une culture du clip. Il n'est pas facile d'extraire 140 caractères des écrits de Luxemburg, mais le boulot de la romancière graphique consiste à épurer, couper et condenser à plusieurs reprises, jusqu'à obtenir le strict minimum de texte pour le maximum de sens. On rehausse ensuite le résultat par le recours à la comédie, à la narration scénarisée et aux métaphores visuelles, avec lesquelles je me suis amusée dans le livre.

J'ai saupoudré de pissenlits *L'introduction à l'économie politique* de Luxemburg.



J'ai créé une séquence de sept pages où la jeune Rosa explique les concepts de base de *Das Kapital* à ses frères lors d'un dîner.



Et j'ai fait intervenir Mimi, la chatte de Luxemburg, pour *L'Accumulation du capital*.



METTRE LE FEU AU MONDE, ET À LA PAGE

Au terme du processus, ma citation préférée de Luxemburg demeure : «Le capitalisme [...] est prêt à mettre le feu au monde». Je dois admettre, par souci d'exactitude, que j'ai extrait et abrégé cette belle phrase du fouillis suivant : «Le capitalisme allemand exporte avidement des machines, du fer, des locomotives et des textiles vers la Turquie et ne s'effondre pas. Au contraire, il est prêt à mettre le feu au monde pour monopoliser davantage ce commerce».

Il semble que je me spécialise dans les bandes dessinées sur des sujets peu amusants et que tout ce que j'avais écrit jusque là était un pur exposé factuel sous forme de bande dessinée. *Red Rosa* m'a donné l'occasion d'explorer pour la première fois de multiples trames narratives à l'aide de personnages complexes et vrais. En fait, le scénario d'un film se forgeait dans ma tête et je devais le fixer sur le papier en m'efforçant de toujours respecter le cadre serré dicté par les six images par page. J'ai apprécié le processus et adoré créer une structure et une trame narrative qui entraînent la lectrice ou le lecteur et comportent des rebondissements inattendus.

Le déclenchement de la Grande Guerre constitue le point culminant du livre. On observe une belle synchronicité entre la vie et l'œuvre de Luxemburg. Ses écrits économiques décrivent les liens inextricables entre le capitalisme, la mondialisation et le complexe militaro-industriel (cinquante ans avant que ces termes ne soient inventés). Et alors survient la guerre, une boucherie impérialiste inutile à laquelle

Luxemburg et Karl Liebknecht furent pratiquement les seuls à s'opposer. J'ai structuré l'histoire dans un lent crescendo de tension et de morosité graduelles culminant en une illustration sur double page.

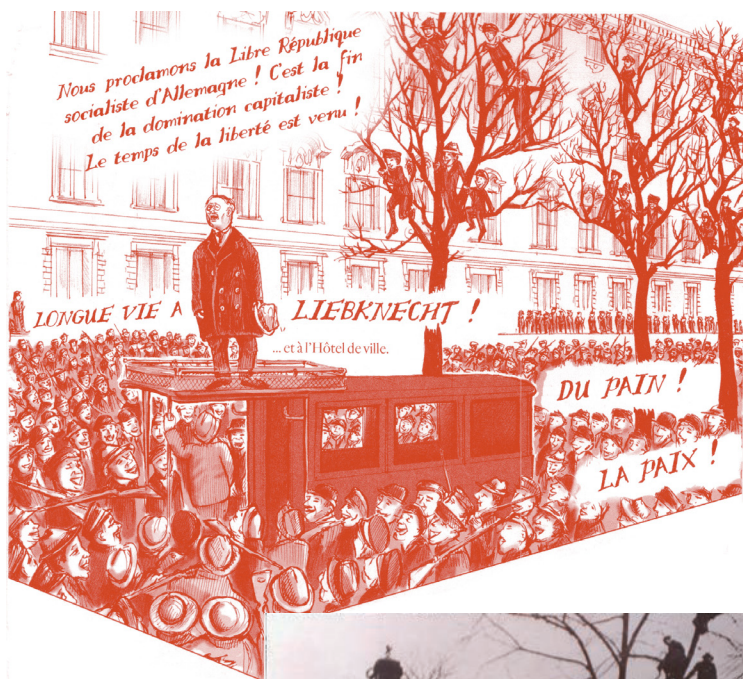


L'autre synchronicité importante entre la vie et le travail de Luxemburg se retrouve dans le fait que cette théoricienne de la révolution fut assassinée après avoir participé à une action révolutionnaire. Le livre se termine donc sur une finale digne d'un film d'action, mais dont les événements se sont réellement produits.

Décrire la révolution allemande m'a permis de m'engager dans des recherches historiques et picturales quelque peu pointilleuses qui m'ont apporté une véritable satisfaction. L'invention, en 1912, de l'appareil photo Kodak Pocket Vest a permis pour la première fois de prendre en direct des photos documentaires d'événements, sans que les participants n'aient à prendre la pose. Le gouvernement allemand, étant super organisé, a consigné ces photographies historiques pertinentes dans des sites d'archives. La quantité de recherches visuelles nécessaires à la création d'un roman graphique comme *Red Rosa* n'est pas évidente pour la lectrice ou le lecteur. C'est pourquoi je reproduis ici une partie du matériel source et des images finales.

Rosa Luxemburg elle-même demeure bien entendu le véritable fil conducteur du livre. Ce fut un plaisir de pouvoir la représenter sous toutes ses facettes : indomptable, spirituelle, intrépide, sans compromis.

Rosa la révolutionnaire, Rosa la rebelle, Rosa l'âme sensible, Rosa l'étudiante, l'enseignante, la théoricienne, la journaliste et la fauteuse de troubles. Rosa l'amoureuse, Rosa la poète. J'espère simplement que je lui ai rendu justice.





PAUL BUHLE

ROSA LA ROUGE: LA RÉALISATION D'UN ROMAN GRAPHIQUE

Un grand merci au bureau de New York de la Fondation Rosa Luxemburg de nous offrir ce merveilleux espace qui permet de nous étendre sur un sujet de discussion essentiel – la discussion étant encore plus essentielle – sur ce que nous devons plus que jamais comprendre et transmettre aux générations suivantes. Heureusement, notre travail collectif sur Rosa Luxemburg s'avère plus reconnu que jamais, car partout dans le monde, on est justement dans une période d'épuisement bureaucratique, de pillage sans précédent et de mouvements populaires qui cherchent à émerger.

Je vais être très bref, mais je veux établir que la coïncidence entre la re-émergence de Rosa Luxemburg et l'émergence de la bande dessinée en tant que forme d'art reconnue – un outil ou une arme pédagogique au même titre que l'imprimé, chéri du siècle dernier – n'a en réalité rien d'une coïncidence.

L'ESSOR DE LA BANDE DESSINÉE

Rosa Luxemburg a vécu ses dernières décennies au moment où la bande dessinée envahissait la culture populaire partout dans le monde occidental; elle occupait la partie la plus populaire du quotidien ou du journal du dimanche, celle que les gens ordinaires, y compris la classe ouvrière, lisaient pour le plaisir et, dans une certaine mesure au moins, pour comprendre la société. Environ vingt ans après le martyre de Rosa, les bandes dessinées se vendaient plus que toutes les autres formes réunies de périodiques, aux États-Unis du moins. On retrouve dans les bandes dessinées de l'âge d'or supposé des années 1940 un contenu politique plus subtil et plus varié que ce que la plupart des intellectuels en ont compris, mais ce sujet sera pour une autre fois.

La rupture déterminante dans l'art de la bande dessinée est venue avec la publication de bédés d'un grand réalisme sur la guerre et de critiques sociales à l'humour mordant, le tout diffusé par l'éditeur

Entertaining Comics et piloté par le créateur du magazine *Mad*, la grande figure de la satire moderne et l'inspirateur des Monty Python, de Saturday Night Live, des Simpsons et de bien d'autres encore. Je parle ici de Harvey Kurtzman, un juif du Bronx issu d'un milieu de cols bleus à qui sa mère lisait le *Daily Worker* à voix haute. La rupture suivante est liée avec ce qu'on a appelé l'*underground* de la bédé, qui était anti-guerre, écologiste et résolument toujours sans censure, même si ce fut parfois pénible. La rupture la plus récente se produisit lorsque la bande dessinée fut reconnue comme une forme d'art, d'abord dans certaines régions d'Europe et plus tard, aux États-Unis.

Notez que cette évolution survient plus ou moins simultanément avec l'émergence de nouvelles formes de lecture et de visionnement ainsi qu'avec de nouveaux types de mouvements populaires.

Nous quittons rapidement le XX^e siècle que nous, personnes de gauche, considérons souvent comme une ère exceptionnellement sombre. Comme j'ai consacré une grande partie de ma vie à étudier l'histoire des mouvements marxistes, j'aurais tendance à raffermir ma morosité. Mais actuellement je ne le ressens pas ainsi.

RIEN N'EST INÉLUCTABLE, TOUT EST POSSIBLE

Il est vrai que les noms ou les symboles qui ont poussé nos prédécesseurs à la rage, aux pleurs, à la dénonciation des déserteurs et à la canonisation de saints et de martyrs radicaux ne sont plus aussi porteurs de sens qu'avant, à quelques exceptions près. Mais, depuis les dix dernières années, Marx constitue une référence dans le monde entier, car qui d'autre peut expliquer le capitalisme mondial et ses rouages ?

Nous manquons de moyens pour expliquer l'évolution actuelle et les réactions réelles et potentielles des mouvements populaires. Nous manquons aussi de moyens pour les expliquer à un grand nombre de personnes, non pas d'une manière unique et supérieure aux autres, mais d'une foule de façons afin de rejoindre une grande variété de personnes, en particulier les travailleurs salariés, les chômeurs et tous les individus de bonne volonté.

Je vais jusqu'à avancer, sans fausse modestie – comme je ne suis pas artiste, il m'est facile de ne pas être modeste – que la bande dessinée *Rosa* est un genre original, une manière de réfléchir au-delà de la personne de Rosa Luxemburg et des qualités et défauts du socialisme allemand. L'enthousiasme des jeunes pour la campagne du sénateur Bernie Sanders apporte une preuve de plus, s'il en est besoin, que le «socialisme», quelle que soit sa définition, n'est pas l'idée dépassée d'une époque révolue.

Toute l'histoire moderne, et pas seulement celle de l'Occident, peut se résumer à l'échec des socialistes à empêcher la Première Guerre mondiale, un échec enraciné dans des siècles de colonialisme, comme Rosa Luxemburg l'avait semble-t-il anticipé dans son interprétation économique de la survie du capitalisme. Je pense que la plupart d'entre nous avons depuis longtemps conclu que les mouvements socialiste et ouvrier des années 1910, obnubilés par les appels à la guerre, étaient également, à l'insu de leurs membres, entraînés par cette force souterraine de la race et de la barbarie écologique.

Rosa Luxemburg a cherché à surmonter ce désavantage par la force de mobilisation de la détermination prolétarienne et de l'histoire récente de cette époque. La montée des mouvements socialistes semblait présenter un caractère inéluctable, sauf qu'elle savait que rien n'est inéluctable. De même, le déclin inéluctable du capitalisme, hypothèse largement répandue, était tout sauf inéluctable.

Des bandes dessinées, du moins mon genre de bédés, racontent l'évolution du capitalisme au cours du siècle dernier. Depuis une dizaine d'années, j'essaie de soutenir la diffusion de ces histoires sous forme de bandes dessinées. *Wobblies*, *Che: A Graphic Biography* et d'autres titres indiquent une tendance vers le modèle Rosa et ce n'est pas un accident. *Red Rosa* représente pour moi le plus haut niveau de ce que peut offrir la bande dessinée, tant sur le plan historique que comme forme d'art. J'espère que vous aimerez cette œuvre autant que moi.

5

SOCIALISME OU BARBARIE

BHASKAR SUNKARA

UN PLAN PEU ORIGINAL POUR SAUVER LA PLANÈTE

J'ai découvert Rosa Luxemburg-tout comme Léon Trotski-à un très jeune âge. À l'école secondaire, en fait, au moment où j'aurais dû faire des choses d'une utilité plus immédiate, comme étudier une langue étrangère ou apprendre à jongler.

Je pense que je me suis intéressé à ces marxistes plus qu'aux autres parce qu'ils semblaient exempts des crimes du stalinisme et offraient des points de vue radicaux sans compromis.

Ce qui distinguait Luxemburg dans mon esprit, c'est à quel point elle était une marxiste représentative de la Troisième Internationale. Il ne s'agit pas ici de minimiser son apport intellectuel original, mais de souligner que la trame narrative entourant Luxemburg a peut-être été exagérément orientée par sa critique de *Que faire?*¹ et par sa perception d'une centralisation excessive du Parti bolchevique de même que celle, plus tard, du premier gouvernement soviétique.

C'est Luxemburg qui a rappelé à ses pairs que « les erreurs commises par un mouvement ouvrier véritablement révolutionnaire sont, d'un point de vue historique, infiniment plus fécondes et plus valables que l'infailibilité du meilleur comité central qui soit ». Et c'est Luxemburg qui a défendu les libertés « bourgeoises »-liberté de parole, de réunion et d'expression-qui auraient été si utiles à la vie en Union soviétique.

Pourtant, ce point de vue a également été utilisé pour masquer le fait que Luxemburg était, à bien des égards, semblable aux autres socialistes révolutionnaires de la trempe des Trotski, Lénine et Gramsci. Bien qu'elle ait laissé derrière elle un trésor d'écrits personnels et de lettres qui la rendent plus humaine et plus accessible que Lénine, bien qu'elle soit demeurée libre du fardeau du pouvoir étatique dont Lénine a dû se charger, elle était beaucoup plus proche de lui que de tous ceux qu'elle a combattus au sein du Parti social-démocrate allemand.

1 Traité politique de Vladimir Illitch Lénine publié en 1902. (NdR)

PRODUCTION CAPITALISTE DE LA CRISE CLIMATIQUE

L'invitation à discuter spécifiquement de ce que Luxemburg nous propose sur les changements climatiques – le défi le plus urgent de notre génération – peut vraiment être reformulée de façon à nous interroger sur les leçons que nous pouvons tirer de Lénine, de Trotski, de Gramsci ou de n'importe quel autre socialiste révolutionnaire de cette génération.

Pour débiter, nous devons parler du capitalisme. Les socialistes ont raison de considérer que la crise aiguë des changements climatiques et la crise environnementale en général se fondent en grande partie sur la nature de la production capitaliste et sur l'utilisation abusive des ressources pour assurer des gains à court terme à une poignée d'individus.

Réforme sociale ou révolution? (1898) de Luxemburg répondait à Eduard Bernstein et à d'autres membres du Parti social-démocrate qui avaient déclaré que tout se résumait au programme minimal – l'ensemble des réformes immédiates que les socialistes proposaient à la population. Les révolutionnaires insistaient pour que l'objectif consiste également à dépasser le capitalisme, à construire le socialisme et à présenter une vision morale et éthique de la forme qu'il pourrait prendre, sans présumer qu'il surviendrait de manière inévitable ou accidentelle.

Agir dans cet esprit de nos jours – sans s'engager dans une simple reconstitution historique – reviendrait à discuter de la façon dont les ressources pourraient être exploitées rationnellement, sans soutenir ni le *statu quo* responsable des changements climatiques ni une sorte d'austérité écologique affectant les travailleuses et les travailleurs.

Il importe également de rappeler que, contrairement à l'extrême gauche que Luxemburg a combattue à son époque, les socialistes tiennent profondément à entreprendre des réformes ici et maintenant. La crise des changements climatiques est aiguë. Nous pouvons blâmer le capitalisme, mais nous ne pourrions pas construire de mouvements suffisamment forts pour affronter le système entier assez rapidement pour sauver la planète. Pour le moment, nous devons lutter contre les changements climatiques dans le cadre du capitalisme.

Il est inacceptable de dire aux gens d'attendre la révolution sans broncher. Nous pouvons nous mobiliser ouvertement en tant que socialistes aux côtés de nos alliés et obtenir l'aide immédiate dont les populations, en particulier celles plus vulnérables du Sud et les communautés pauvres du Nord, ont besoin pour s'attaquer aux causes et aux effets des changements climatiques. Nous pouvons le faire

pour bâtir le mouvement de manière à lutter contre les changements climatiques et contre la crise environnementale dans son ensemble, mais aussi contre l'irrationalité du système de production capitaliste à l'origine de ces problèmes.

PRINCIPAUX ENSEIGNEMENTS

Les socialistes dans la lignée de Luxemburg ne pensent pas que nous ne pouvons espérer que de petites réformes, même si nous les apprécions dans la mesure où elles aident les travailleuses et les travailleurs. Nous savons également que ce n'est qu'en luttant et qu'en remportant de petites batailles autour d'enjeux clés comme la diminution des émissions de gaz à effet de serre ou l'instauration d'une taxe sur le carbone, que les mouvements peuvent acquérir l'expérience et la confiance nécessaires pour affronter le capitalisme dans son ensemble.

Cependant, il y a un autre enseignement à tirer de la tradition socialiste révolutionnaire; il consiste à déterminer ce qui devrait faire converger notre mouvement pour la justice climatique et avec qui nous allier pour construire ce mouvement. Lénine et Luxemburg nous rappellent qu'il doit s'agir de mouvements dirigés par les travailleurs, en alliance avec un vaste éventail de groupes, mais qui reflètent fondamentalement les intérêts des travailleurs.

Nous pouvons imaginer que bon nombre des demandes que nous formulons – la transition vers les énergies renouvelables, l'adoption de normes d'émission plus strictes, la fermeture des centrales au charbon – auront pour effet à court terme d'aider le capitalisme vert. Nous pouvons même suggérer, comme le fait Christian Parenti, que le gouvernement fédéral – celui-là même à qui nous devons beaucoup de décisions désastreuses – utilise son pouvoir d'achat pour rendre viables les nouvelles technologies vertes et pour lancer de nouveaux secteurs d'activité. Mais ces demandes continuent de s'inscrire dans le cadre du capitalisme. Il y a une grande différence entre reconnaître que ces revendications peuvent avoir pour effet d'aider le capitalisme vert et affirmer que le capital vert doit être en avant plan ou même partie prenante de nos mouvements.

Pour utiliser un langage un peu déphasé en 2016: nous pouvons faire référence à Luxemburg et refuser la « collaboration de classe ».

Nous pouvons également à partir des mêmes exemples nous méfier des caractéristiques de classe de nombreuses ONG du mouvement pour la justice climatique et réfléchir à la forme que pourraient prendre d'importantes solutions de rechange enracinées dans les luttes des travailleurs et des travailleuses. Ainsi, pourrions-nous également

voir comment les formes de mobilisation et d'éducation populaire peuvent différer.

Réfléchir politiquement aux changements climatiques, affirmer clairement où nous nous situons (dans le capitalisme, un système d'exploitation qui nous pousse vers un désastre environnemental), ce que nous devons faire (créer de vastes mouvements et, ultimement, un parti enraciné dans les intérêts de la classe ouvrière) et où nous devons nous rendre (vers un soutien majoritaire à une société différente, une société socialiste construite pour répondre aux besoins du plus grand nombre), tout cela revient à penser comme l'aurait fait Luxemburg ou l'un de ses camarades.

ALYSSA BATTISTONI

SOCIALISME OU DÉCROISSANCE: ROSA LUXEMBURG ET LA CRISE CLIMATIQUE

Le monde dans lequel Rosa Luxemburg vivait, travaillait et écrivait il y a un siècle était très différent du nôtre – même si la concentration de molécules carbonées dans l'atmosphère et les températures moyennes mondiales étaient déjà à la hausse. Pour les socialistes du début du XXI^e siècle, les perspectives pour les cent prochaines années paraissent bien sombres. Les changements climatiques menacent d'inonder les villes côtières, de favoriser de grandes sécheresses et de redoutables tempêtes, de chasser des millions de personnes de leur foyer et de rayer d'innombrables espèces de la surface de notre planète. La barbarie, ainsi exprimée, n'est pas difficile à concevoir.

Les crises qu'imaginait Luxemburg, à l'époque où elle a déclaré que nous avons le choix entre le socialisme et la barbarie, étaient d'une tout autre nature. Néanmoins, ses idées sur le capitalisme peuvent nous aider à comprendre la situation inextricable qui est la nôtre et à proposer une autre société.

Dans *L'Accumulation du capital*, Luxemburg a souligné, ce qui constitue l'une de ses contributions majeures, que le capitalisme est tributaire d'un « extérieur », c'est-à-dire de la possibilité de disposer de sociétés et de formes non capitalistes où il peut puiser pour assurer la suite de son développement. L'économie capitaliste a besoin d'un lieu extérieur à lui où se procurer des ressources, trouver de la main-d'œuvre bon marché, vendre ses excédents de production, etc. Le capitalisme, écrit-elle, « a besoin de couches sociales non capitalistes comme marché où réaliser sa plus-value, comme source d'approvisionnement pour ses moyens de production et comme réserve de main-d'œuvre pour son système de salariat ». Il s'agit pourtant d'un processus qui va à l'encontre du but recherché : dès lors que le capitalisme devient la seule forme de production, il ne peut plus fonctionner, car il n'a plus d'extérieur sur lequel s'appuyer. Pour Luxemburg, il s'agit là de sa principale contradiction. Selon elle, le capitalisme est

«le premier mode d'économie incapable d'exister par lui-même, qui a besoin d'autres systèmes économiques comme soutien et comme substrat. Bien qu'il aspire à l'universalité, il est appelé à se briser contre cette tendance, parce qu'il est incapable de s'imposer comme forme universelle de production».

L'approche de Luxemburg sur l'extérieur du capitalisme s'articule autour de la notion d'impérialisme. Le capitalisme est nécessairement impérialiste et s'étend constamment à de nouvelles sociétés non marchandes pour obtenir des ressources et créer de nouveaux marchés capables d'absorber ses excédents de production. L'accumulation primitive est donc un processus continu; elle ne se limite pas aux débuts du capitalisme. Toutefois, au moment où Luxemburg écrit ces lignes, il lui semble que ce processus d'expansion est sur le point de s'achever et que le capitalisme lui-même est rendu à un stade avancé. Il paraît être sur le point de s'étendre à la planète; son effondrement sera alors imminent.

L'ACCUMULATION DE DÉCHETS ET DE CO₂

Certes, le capitalisme peut s'étendre, d'une manière que Luxemburg ne pouvait pas encore imaginer. Luxemburg s'est rendu compte que l'accumulation primitive était un phénomène continu. Mais l'expansion capitaliste se produit non seulement dans les sociétés «précapitalistes» lorsqu'elles sont forcées d'accepter une économie marchande, elle se poursuit également dans les sociétés déjà capitalistes, lorsque des espaces et des formes d'activités qui demeuraient jusque-là hors de son orbite sont absorbés par l'économie marchande. Comme le note David Harvey, le dynamisme même du capitalisme finit par créer des espaces développés différemment au sein des sociétés déjà capitalistes; des sources d'accumulation potentielle existent même dans un monde en grande partie capitaliste. Un siècle après que Luxemburg ait cessé d'écrire, il subsiste un «extérieur» au capitalisme et, par conséquent, des formes de richesse qu'il peut s'approprier.

Quels sont ces espaces? La maison, ou le foyer, est reconnue depuis longtemps comme un espace non capitaliste au sein du capitalisme. Les féministes marxistes soulignent depuis longtemps la manière dont le capitalisme s'appuie sur le travail non rémunéré de la famille pour assurer la reproduction sociale. Cependant, le capitalisme a fait des incursions explicites dans cet espace par le biais de la marchandisation croissante du travail ménager et de soins (le *care*) ainsi que par la privatisation d'établissements et de services sociaux autrefois publics.

Un phénomène semblable se produit dans la nature – le terme *écologie*, tout comme celui d'*économie*, est dérivé du mot grec *oikos*, maison. La nature ou la vie elle-même est l'un des domaines où le capitalisme est en pleine expansion.

Nous avons tendance à décrire le rapport du capital à la nature surtout en termes d'extraction de ressources. Selon Luxemburg, la volonté d'expansion du capitalisme est en partie motivée par la nécessité de recourir à de nouveaux types de ressources naturelles comme intrants dans la production de produits de base: le capitalisme doit «obtenir un accès immédiat à des sources importantes de forces productives comme la terre, le gibier des forêts primitives, les minéraux, les pierres précieuses et les minerais, les produits végétaux exotiques comme le caoutchouc, etc.» En effet, le capital est de plus en plus à la recherche de ressources, non seulement dans les espaces que Luxemburg décrit elle-même comme des sites d'expansion impériale, comme lors de la récente vague d'accaparement de terres, mais aussi dans l'extérieur ultime, l'espace interplanétaire.

Aujourd'hui, la découverte de nouvelles ressources est peut-être moins urgente que celle de «puits» pour l'absorption, non pas de produits excédentaires du capitalisme, mais plutôt de ses déchets, en particulier le dioxyde de carbone. Le capitalisme doit maintenant préserver les écosystèmes, ces «systèmes de maintien de la vie» sur la Terre, plutôt que de les détruire lors du processus d'extraction des ressources. Marx et d'autres économistes politiques classiques ont qualifié ces ressources de «dons gratuits de la nature», mais en réalité, ces ressources le sont de moins en moins. Une nouvelle série de programmes de gestion de l'environnement cherche à évaluer la valeur marchande de ce que les écosystèmes fournissent à l'économie. Ils peuvent par exemple, chiffrer la valeur de la filtration de l'eau effectuée par une rivière, de l'atténuation des effets des orages par un milieu humide ou de la pollinisation des cultures par les abeilles. Plusieurs militantes et militants de gauche ont vivement critiqué ces mécanismes de marché comme un moyen de marchandiser la biosphère elle-même et de faciliter la dépossession décrite par Luxemburg. Même si certains des scénarios les plus cauchemardesques ne se sont pas encore matérialisés, nous assistons à l'émergence accélérée de ce que Sara Nelson appelle une «économie de services biosphériques».

Cependant, ces éléments suggèrent la possibilité d'une mise à jour de l'analyse de la division mondiale du travail effectuée par Luxemburg. Par exemple, des projets de développement axés sur les «moyens de subsistance» visent à créer des sources de revenus pour des personnes qui, pour gagner leur vie, devraient exercer des activi-

tés écologiques destructrices. En effet, la mise en place des économies capitalistes s'effectue maintenant d'une manière moins ouvertement violente que celle décrite par Luxemburg : la promotion du marché passe aujourd'hui par le microcrédit, les agences de développement et le philanthrocapitalisme. Ces personnes ne sont pas des bénéficiaires d'œuvres charitables, mais des travailleuses et des travailleurs qui effectuent une sorte de « travail de soins » axé sur les écosystèmes. Il faut ici élargir la notion de reproduction sociale et reconnaître les processus écologiques nécessaires au maintien de la vie. Nous pourrions alors envisager une réponse politique à l'expansion capitaliste, une réponse qui chercherait à créer de nouveaux rapports de solidarité au sein d'une classe ouvrière définie au sens large. Luxemburg a clairement indiqué que tout mouvement vers le socialisme doit être dirigé par les travailleuses et les travailleurs ; il en va de même pour l'écossocialisme. Mais nous devons définir avec plus de précision qui est considéré comme un travailleur – ou une travailleuse – et réfléchir aux catégories de travailleurs qui aideront à ouvrir la voie.

LA POLITIQUE POSTCOLONIALE ET LA CRISE CLIMATIQUE

Curieusement, malgré son analyse de la dynamique impérialiste du capitalisme, elle parle peu de la politique des pays colonisés eux-mêmes, sinon pour dire qu'elle est assez hostile à l'idée d'autodétermination, qu'elle considère comme une autre manifestation de nationalisme bourgeois. Aujourd'hui, les politiques postcoloniales sont particulièrement critiques envers les politiques écologiques contemporaines : les pays autrefois colonisés du Sud qui ont servi de cadre à l'élaboration et à la mise en œuvre des programmes de gestion de l'environnement fondés sur le marché risquent de subir les effets les plus dévastateurs des changements climatiques.

Luxemburg pensait que la barbarie surviendrait lorsque la violence exercée sur les sociétés non capitalistes de la périphérie viendrait hanter le noyau capitaliste. La Première Guerre mondiale, bien entendu, était une catastrophe et occupait toute la place dans son esprit. Luxemburg craignait, à juste titre, qu'elle ne décime toute une génération d'hommes de la classe ouvrière. Mais tout comme le capitalisme a pu survivre et s'étendre au-delà des limites imaginées par Luxemburg, il a également pu survivre à cette violence dévastatrice. Aujourd'hui, à la lumière de la menace posée par les changements climatiques, le choix entre socialisme et barbarie semble d'une clarté aveuglante. Les changements climatiques exacerberont les tempêtes, les sécheresses

et d'autres phénomènes météorologiques extrêmes, avec pour résultat des pénuries alimentaires, une instabilité politique et un nombre croissant de réfugiés climatiques, tandis que les riches se retireront dans des lieux sûrs sur le plan écologique. Il est important de faire ces liens. Mais la gauche doit également veiller à ne pas affirmer que les changements climatiques mèneront à une nouvelle ère de barbarie, ce qui renforcerait l'idée selon laquelle l'instabilité conduit nécessairement à la violence. Nous ne devrions pas non plus nous attendre à ce que le capitalisme s'effondre de lui-même à cause de l'évolution des changements climatiques. Nous devons être très clairs sur le fait qu'il y a une solution et que nous devons lutter pour la mettre en place.

Luxemburg a mis l'accent sur la lutte politique en tant qu'espace de sensibilisation. Écosocialisme ou barbarie, voilà l'alternative qui se présente à la gauche, mais il est peut-être plus compliqué que jamais d'expliquer pourquoi. Le capitalisme et les changements climatiques sont des processus massifs et lents dont les effets sont visibles dans la vie quotidienne, mais dont les causes sont souvent invisibles; comprendre les deux processus de concert est encore plus complexe. Malgré cela, Luxemburg croyait que les personnes ordinaires peuvent comprendre les systèmes complexes qui façonnent leur vie quotidienne. Son engagement en faveur de l'action démocratique et de l'éducation populaire est particulièrement crucial pour juger les affirmations selon lesquelles les changements climatiques imposent des limites à la démocratie.

La solution que nous envisageons doit être différente de celle qui animait le socialisme du XX^e siècle et qui était déterminée à ne pas perdre de vue la production capitaliste de biens matériels. Les militantes et les militants de gauche doivent s'opposer à l'idée d'une consommation en croissance constante, dont dépend le capitalisme, et présenter un récit différent de la qualité de vie. Alors que nous nous dirigeons vers une vision du socialisme qui met l'accent sur le développement des capacités humaines, des loisirs et d'autres activités exigeant moins de ressources, la proposition de Luxemburg pour un socialisme créatif et humaniste constitue une référence précieuse.

Rosa Luxemburg devrait également être considérée comme un modèle pour ce que nous pourrions appeler un socialisme allant au-delà de l'humanisme – un socialisme qui reconnaît les besoins de nombreux types d'êtres. Dans ses lettres, Luxemburg décrit sa joie de vivre de manière radieuse, soigne des papillons malades, décrit en détail des plantes en tant que botaniste amateur et pleure en solidarité avec un buffle qui reçoit des coups alors qu'il peine sous une lourde charge. Ces qualités sont parfois qualifiées de détails biographiques

romantiques ou sentimentaux. En fait, son souci des nombreuses créatures vivantes avec lesquelles les humains partagent le monde doit servir de guide à tout écosocialisme digne de ce nom.



SANDRA REIN

C'EST LA FIN DU MONDE TEL QUE NOUS LE CONNAISSONS: LE MILITARISME D'HIER À AUJOURD'HUI

Cet article a d'abord été préparé comme une intervention pour une table ronde intitulée *Socialisme ou barbarie? Guerre, changements climatiques et avenir de la planète* dans le cadre du séminaire *Rosa Remix*. Lorsqu'on a suggéré ce titre, j'ai cru avec désespoir qu'il s'agissait d'un panel sur la «fin du monde», pour emprunter une formule au groupe musical REM¹. On m'a toutefois rappelé que les paroles «C'est la fin du monde tel que nous le connaissons (et je me sens bien)» peuvent être interprétées de manière positive. Nous savons certainement que Luxembourg elle-même ne se complaisait pas longtemps dans le désespoir. Au moment où nous tournons notre regard critique vers la guerre, la violence, l'impérialisme, les bouleversements sociaux et les changements climatiques, je pense que nous avons tout intérêt à le faire dans l'esprit de Luxembourg: critique, inébranlable, révolutionnaire.

Dans cet esprit, ma contribution à la «fin du monde» consistera à mettre l'accent sur le dernier chapitre de *L'Accumulation de capital*, «Le militarisme, champ d'action du capital». Dans les circonstances actuelles, je suis persuadée que la contribution la plus importante de Luxembourg à une économie politique radicale ou critique et à une large discussion sur l'aboutissement de la liberté humaine découle, du moins en partie, de sa compréhension et de sa critique du militarisme. Toutefois, je ne dis pas que la situation actuelle est analogue à celle du début du XX^e siècle, sur laquelle écrivait Luxembourg. Cependant, tout comme la période qui a précédé la Première Guerre mondiale a été marquée par les prises de position des États, la course aux ar-

1 Le groupe REM est un groupe rock américain à qui l'on doit la chanson «It's the end of the world as we know it (and I feel fine)» sortie en 1987. (NdR)

mements et l'affirmation décomplexée des intérêts impérialistes, le début du XXI^e siècle est marqué par la «réorganisation» de la répartition du pouvoir entre diverses forces régionales, sans parler de la réaffirmation de l'hégémonie mondiale des États-Unis face à des adversaires sérieux, de la violence armée et de ce que Mary Kaldor a qualifié de «nouvelles guerres». De plus, je pense que la plupart des spécialistes des relations internationales, bourgeois comme critiques, reconnaissent que le soi-disant «dividende de la paix», prévu après la «fin» de la guerre froide, ne s'est pas matérialisé.

UNE THÉORIE ÉCONOMIQUE DE L'IMPÉRIALISME

Il convient de souligner que Luxemburg, en écrivant *L'Accumulation de capital* – une entreprise qu'elle décrit dans une lettre à Hans Diefenbach comme l'une des plus heureuses de sa vie et qu'elle a menée presque sans interruption –, voulait fournir un apport significatif à la théorie économique de l'impérialisme. Luxemburg souhaitait que son travail serve deux objectifs: (1) comprendre et analyser les racines et les pratiques économiques de la politique impérialiste de son époque, et (2) en déterminer les répercussions sur la lutte contre l'impérialisme. Si nous ne prenons pas au sérieux les implications de l'analyse et si nous ne leur conférons pas d'importance relativement à l'exercice de la liberté humaine qui permet de proposer une solution de rechange au capitalisme, alors des œuvres comme *L'Accumulation de capital* ne sont que des exercices théoriques. Il nous faut donc d'abord examiner plus en détail les fondements de son argumentaire sur l'impérialisme et le militarisme.

Cet important travail théorique se conclut par un dernier chapitre sur le militarisme – un mot que nous utilisons rarement aujourd'hui, même s'il serait nécessaire de le faire. Il est significatif qu'il s'agisse du dernier chapitre, car c'est celui qui souligne clairement le rôle crucial de l'État dans l'accumulation du capital et le maintien du capitalisme en tant que système international global. Dans ce chapitre, Luxemburg expose de manière convaincante le rôle essentiel du militarisme, qu'elle définit comme un trait persistant de l'impérialisme (même si la pratique du colonialisme direct était alors en train de s'estomper) et met en évidence le rôle clé de l'État dans l'accumulation capitaliste. Luxemburg démontre que le militarisme remplit une fonction précise dans l'histoire du capital et qu'il accompagne nécessairement le processus d'accumulation lors de chaque phase historique. Elle soutient que:

- 1) dans la période dite «de l'accumulation originelle» – j'aime la nouvelle traduction de *L'Accumulation du capital* qui utilise le terme «originelle» plutôt que «primitive» –, le militarisme joue un rôle déterminant dans la conquête du Nouveau Monde et de l'Asie et, plus tard, il occupe une place essentielle dans l'assujettissement des colonies modernes, notamment dans l'appropriation de leurs moyens de production;
- 2) le militarisme est nécessaire à la création et à l'extension des sphères d'intérêt du capital européen dans les régions non européennes et, en particulier, à l'obtention de concessions ferroviaires; en définitive, le militarisme soutient les revendications du capital européen en tant que créancier international;
- 3) le militarisme fournit les moyens physiques et matériels pour lancer la compétition armée entre et parmi les pays capitalistes dans des zones de «civilisation» non capitaliste. Il est frappant de constater que Luxemburg utilise le terme «civilisations» pour désigner des territoires non capitalistes, alors que l'opinion courante à l'époque est qu'ils sont «non civilisés», en plus d'être non capitalistes.

Nous sommes probablement tous d'accord pour dire que l'impérialisme a contribué à ces trois pratiques et qu'il continue de le faire. Ces pratiques ont été historiquement menées par des États impériaux agressifs. Luxemburg ne limite toutefois pas son analyse du militarisme à ces éléments «évidents», mais affirme que le militarisme les «complète» d'un point de vue purement économique, «en tant que moyen privilégié d'obtenir une plus-value, c'est-à-dire, en tant que sphère d'accumulation». En d'autres termes, le militarisme est lui-même l'un des fondements du projet capitaliste. C'est l'une des manières dont le capital s'accumule, se développe ou se reproduit.

L'argumentaire de Luxemburg sur le rôle crucial du militarisme nous oblige à nous demander comment il fonctionne en tant que sphère d'accumulation. Au risque de ne pas rendre justice à l'analyse complexe et raffinée de Luxemburg, on peut simplement rappeler que l'État lui-même maintient l'appareil militaire (et d'autres appareils d'État) par les impôts qu'il prélève sur les salaires des travailleuses et des travailleurs. Cette mesure, parce qu'elle s'applique après la pro-

duction, n'affecte pas la plus-value totale, mais elle n'en a pas moins pour effet de libérer une plus grande partie de la plus-value pour la capitalisation. Le facteur de différenciation, c'est que l'État, selon Luxemburg, devient un nouveau marché pour les armements et les services de type militaire, lorsqu'il effectue des achats pour mener des guerres ou pour entretenir une armée permanente. Luxemburg écrit :

En pratique, le militarisme remplit deux fonctions en s'appuyant sur un système d'impôts indirects : il assure l'entretien de l'armée permanente – l'organe de domination du capital – et établit une sphère d'accumulation sans précédent ; il remplit ces deux fonctions au détriment des conditions de vie normales de la classe ouvrière².

LE MILITARISME D'ÉTAT, LE CAPITALISME ET LES ORGANES QUI LES ALIMENTENT

Luxemburg considérait le militarisme d'État comme un fondement du capitalisme et estimait qu'il s'exprimait non seulement sous une forme concrète, mais aussi de manière théorique. Nous pouvons observer cette alliance d'éléments conceptuels et matériels de nos jours. Aux États-Unis et au Canada, on a assisté ces dernières années à des campagnes de type « Appuyons nos soldats ». Conformément à l'analyse de Luxemburg, la classe ouvrière paie non seulement les impôts indirects qui soutiennent les forces armées, mais elle fournit également les recrues. Nous connaissons les pratiques socioéconomiques de recrutement de l'armée américaine, mais on en retrouve l'équivalent dans d'autres régions du monde. Malheureusement, nous examinons rarement de manière critique le message de l'État sur les anciens combattants, le recrutement ou l'appui aux soldats ; par notre silence ou notre acquiescement, nous ne parvenons ni à soutenir de manière efficace les personnes qui font leur service militaire ni à rendre visible le lien de dépendance entre le capital et l'État par l'intermédiaire de l'armée. Comme je le soulignerai plus loin, les travaux de Luxemburg démontrent que le militarisme exige de façonner l'opinion publique. Cet exemple actuel sert à mettre en évidence la continuité des pratiques de l'État – la fiscalité, le recrutement et la propagande sont tous des éléments nécessaires pour perpétuer l'État et l'accumulation.

2 Rosa Luxemburg, *Œuvres IV, L'Accumulation du capital II*, ch.32, 1913, <http://classiques.uqac.ca/classiques/luxemburg_rosa/oeuvres_4/oeuvres_4.html>.

Je pourrais en dire beaucoup plus sur les recrues issues de la classe ouvrière ou racisées qui sont mobilisées pour servir l'État et le capital; je souhaite toutefois, dans ce texte, revenir à la discussion sur la relation entre la fiscalité indirecte, le militarisme et les processus d'accumulation du capital. Comme on l'a déjà souligné, l'augmentation de la plus-value des travailleuses et des travailleurs est assez simple. Cependant, Luxemburg attire notre attention sur la manière dont cette augmentation agit en tant que mécanisme d'appropriation auprès d'autres sources internes. Elle note que l'État peut avoir recours à la fiscalité indirecte pour tirer des revenus de ce qu'elle appelle des «consommateurs non prolétaires», ce qui profite en définitive aux objectifs de l'accumulation. Il est important de noter que Luxemburg fait référence à des groupes non capitalistes, comme les paysans, les artisans et les petits producteurs, c'est-à-dire ceux qui sont engagés dans la production de produits de base. En conséquence, le terme «non capitaliste» ne désigne pas simplement les territoires assujettis aux intérêts impérialistes par la violence, mais aussi les petits producteurs de l'État capitaliste, ce qui démontre que cette méthode d'appropriation est fondamentale et essentielle au capitalisme lui-même.

Fait révélateur, une fois que l'État s'est lancé dans la poursuite de ses objectifs militaristes, il est peu probable qu'il revienne en arrière. Luxemburg affirme que ce mécanisme est «automatique et rythmé» et que «le capital lui-même dépend en dernier ressort de l'appareil exécutif et législatif de l'État, ainsi que de la presse, dont la fonction consiste à produire la soi-disant opinion publique». Ainsi, nous voyons le militarisme comme l'intérêt mutuel de l'État et du capital, et reconnaissons le rôle crucial de la presse pour inciter l'opinion publique à continuer de soutenir fermement les forces armées de l'État. En somme, «Appuyons nos soldats».

L'OMBRE CONSIDÉRABLE DU MILITARISME

Lorsque Luxemburg conclut *L'Accumulation du capital*, les choses deviennent vraiment intéressantes. Mais, je pense que nous devons d'abord nous demander si l'analyse du militarisme menée par Luxemburg aide à comprendre la phase actuelle du capitalisme. Examinons brièvement deux éléments de l'État et du capitalisme contemporain: les ventes et achats d'armes et les dépenses militaires. On peut soutenir que les deux États capitalistes les plus «performants» au monde, les États-Unis et la Chine, se trouvent également à être les deux États les plus importants quant aux dépenses militaires. Les États-Unis conservent cependant une bonne avance sur la Chine. Fait intéressant, les dix plus grandes sociétés de production d'armes et de

services militaires se trouvent aux États-Unis et en Europe occidentale. L'Arabie saoudite a récemment, en période de baisse de revenus pétroliers et d'instabilité régionale accrue, augmenté ses dépenses militaires de 17 %, ce qui appuie la thèse économique de Luxemburg sur le militarisme. En somme, l'État saoudien augmente ses dépenses militaires et adopte un comportement régional plus belliqueux alors qu'il s'achemine possiblement vers une crise d'accumulation.

Bien sûr, je pourrais continuer à discuter de militarisme, d'impérialisme moderne et de crise financière. Mais nous n'avons même pas commencé à évoquer le rôle de la soi-disant opinion publique, entretenue par la presse et les pratiques de recrutement, soulevée de manière provocante par Rosa Luxemburg. Disons simplement qu'il existe un lien fondamental entre la nécessité pour le capital d'accumuler et de se reproduire d'une part, et les menées militaristes de l'État d'autre part. Cette relation exige que l'État conserve activement l'appui du public, dans la mesure où il dépend des impôts pour l'appropriation ultérieure de la plus-value et des autres producteurs « non capitalistes ». En temps de crise, comme nous l'avons vu récemment, nous devons revenir à l'importance que Luxemburg accorde au militarisme, ne pas le confiner au « dernier chapitre » et évaluer ce qu'il signifie pour nos pratiques et théories. Le militarisme ne peut être dissocié de l'économie, des bouleversements sociaux, de la solidarité internationale ou de la dégradation de l'environnement. Il s'agit d'une clé indispensable à la compréhension de l'un des rôles fondamentaux de l'État dans le capitalisme.

Tenir compte de la perception de Luxemburg et l'appliquer à notre époque nous oblige à revoir le rôle de l'État dans l'accumulation capitaliste afin de réfléchir à des alternatives au capitalisme et au plein exercice de la liberté humaine. Nous parlons facilement des entreprises et du marché comme s'ils géraient d'une manière ou d'une autre la totalité du système. Beaucoup de personnes font valoir que la période néolibérale a conduit à un affaiblissement de l'État, voire à sa disparition. Cependant, j'affirme que nous avons vu l'État jouer son rôle fondamental dans le capitalisme, en particulier depuis 2008. Et il l'a très bien fait. Nous ne devons pas perdre de vue qu'une partie de ce succès est lié au militarisme.

6

***L'ACCUMULATION
DU CAPITAL, CENT
ANS PLUS TARD***

RAPHAËLLE CHAPPE

NOUVELLES PERSPECTIVES SUR LA FINANCE NÉOLIBÉRALE

Dans *L'Accumulation du capital*, Luxemburg identifie une dynamique générale qui constitue le cœur du processus d'accumulation du capital, à savoir la tendance chronique aux crises de suraccumulation. Le capitalisme doit continuellement ouvrir de nouveaux territoires pour l'investissement afin de résoudre ce problème. Quel est le rôle joué par la finance internationale dans ce processus? Bien que la finance soit quelque peu accessoire dans l'argument principal du livre, ou tout au plus un complément, l'analyse que fait Luxemburg du système de prêts internationaux avant la Première Guerre mondiale reconnaît que la finance internationale est un élément fondamental de la dynamique du capitalisme mondial.

Luxemburg explique que les fonds prêtés reviennent en bout de course à acheter du capital productif dans le pays d'origine, pour y réaliser ainsi une plus-value et faciliter l'accumulation du capital. Ces dernières années, nous avons constaté que le capital avait besoin de nouveaux débouchés d'investissements internationaux, d'une expansion du secteur financier par rapport à la taille de l'économie productive et de la socialisation des risques financiers, dus à la crise financière de 2007-2008. Bien que ces développements soient globalement conformes au point de vue de Luxemburg sur la finance, la nature changeante du marché de capitaux depuis *L'Accumulation du capital* exige un réexamen des mécanismes originaux qu'elle a décrits.

L'objectif de ce court essai est de tenter de faire cet examen, en exposant l'analyse originale de Luxemburg sur les prêts internationaux et en essayant de montrer que ce cadre d'analyse s'avère toujours pertinent pour comprendre les marchés financiers modernes. Ce cadre permet, par exemple, une meilleure compréhension de la crise de la dette souveraine en Grèce. Luxemburg peut nous aider à conceptualiser la croissance de la finance, à la fois comme expression de la nécessité de dépasser le capitalisme en tant que système parfaitement fermé et comme expression de l'impérialisme.

L'ANALYSE DE LUXEMBURG DE LA FINANCE INTERNATIONALE

Ce que le chapitre 30 de *L'Accumulation de capital* présente se résume à ceci: les bénéfices (la plus-value) sont extraits de la main-d'œuvre d'un pays riche doté d'industries à forte intensité de capital et redéployés à l'étranger par le biais de prêts, plutôt que dans la prochaine phase de production au pays. Les prêts sont accordés aux pays les plus pauvres qui utilisent ces fonds pour importer des biens d'équipement fournis par le pays d'origine du capital, réalisant ainsi une plus-value et favorisant l'accumulation du capital dans ce pays. C'est ce qui se passe avec la hausse des exportations de produits britanniques vers l'Amérique latine en 1824 et 1825, lesquelles sont financées par des prêts britanniques. Ces prêts devaient éventuellement être remboursés à partir d'actifs provenant d'une production non capitaliste préexistante. Les prêts internationaux remplissent donc diverses fonctions: 1) transformer la richesse des groupes non capitalistes en capital productif; 2) faciliter le transfert international de capitaux des pays capitalistes bien établis vers des pays qui le sont moins (on dirait aujourd'hui des pays développés vers les pays en voie de développement ou des pays riches vers les pays pauvres); et 3) permettre la réalisation de la plus-value chez soi lorsque les prêts sont remboursés, les flux de remboursement étant généralement générés par des actifs situés hors des relations capitalistiques.

Quels sont les mécanismes spécifiques d'extraction de la richesse conçus pour garantir que le remboursement des prêts aura lieu ainsi? Pour répondre à cette question, Luxemburg examine le cas de l'Égypte et de la Turquie. En Égypte, la production de la canne à sucre était financée par des emprunts étrangers; (l'entreprise s'est finalement effondrée, l'Égypte étant aux prises avec une crise de surendettement). La source du remboursement était «l'économie paysanne des fellahs¹ égyptiens», à savoir la terre, dont une partie était mise en gage pour garantir la dette publique, la force de travail et le travail forcé aussi bien qu'une taxe sur les exploitations paysannes. En Turquie, la société financée par du capital européen a obtenu des concessions pour construire des chemins de fer. Les prêts étaient adossés à une dîme perçue par des prélèvements fiscaux ou en nature (des céréales) par le gouvernement turc. Par ces exemples, Luxemburg montre qu'il semble y avoir au moins deux mécanismes par lesquels le revenu national issu de groupes non capitalistes peut être utilisé pour rembourser la dette et réaliser la plus-value du pays

1 Fellah: petit propriétaire agricole dans les pays arabes. (NdR)

d'où vient le capital: la mise en gage de garanties dans le cas de prêts au gouvernement et la socialisation de la dette par l'entremise du système fiscal.

Bien que les investissements dans des pays étrangers et la demande de ces pays pour des capitaux importés puissent à première vue être considérés comme des facteurs positifs dans la mesure où ils leur procurent des moyens de poursuivre leur développement, l'analyse de Luxembourg montre que ce système cache des visées plus sinistres, à savoir l'extraction de valeur par le système capitaliste, de même que l'intégration à la dynamique du pouvoir impérialiste. Les prêts constituent «les liens les plus sûrs par lesquels des États capitalistes bien établis maintiennent leur influence, s'assurent d'un contrôle financier et exercent des pressions sur les politiques douanière, étrangère et commerciale des nouveaux États capitalistes». Luxembourg nous enseigne qu'on peut voir ultimement dans la finance un outil de contrôle pour forcer les États à adopter des arrangements institutionnels favorisant les intérêts du capital.

LE CAS DE LA GRÈCE

J'ai choisi d'utiliser les recherches de Luxembourg comme prisme d'analyse pour souligner certains aspects intéressants de la crise actuelle de la dette souveraine grecque. La complexité croissante des marchés financiers est l'un des changements importants depuis que Luxembourg a écrit *L'Accumulation du capital*. Aujourd'hui, plusieurs couches intermédiaires existent entre l'extraction domestique du profit et son redéploiement dans des marchés financiers internationaux. Pour cette raison, il est peut-être moins facile de retracer l'origine des prêts internationaux de la manière dont le faisait Luxembourg. Il est toutefois intéressant de noter que, même si la propriété de la dette grecque a beaucoup changé au fil des divers plans de sauvetage, la majeure partie de cette dette demeure toujours détenue par des intérêts étrangers. À l'heure actuelle, près des deux tiers de la dette grecque, soit environ 200 milliards d'euros², sont dus au fonds de secours de la zone euro ou à d'autres pays de la zone euro. Il y a une différence essentielle entre la Grèce et, par exemple, le Japon : la dette grecque est principalement détenue par des intérêts étrangers, contrairement à celle du Japon (le rapport dette/PIB de la Grèce est resté inférieur à celui du Japon pendant toute la crise).

2 Un euro vaut environ 1,5 dollar canadien. (NdR)

Quel est vraiment l'objet de la crise grecque? Le rapport entre la finance et le commerce international est un aspect de l'analyse de Luxemburg qui m'intéresse. Un certain nombre d'économistes (notamment Paul Krugman, dans son blogue du *New York Times*) avancent l'idée que le déficit des comptes courants (plutôt que les dépenses excessives de l'État-providence ou le déficit budgétaire) est à l'origine de la crise grecque. En gros, conformément à l'analyse de Luxemburg, hormis les pays producteurs de pétrole et la Chine, le déficit de la balance courante grecque est lié aux pays de la zone euro qui détiennent la dette grecque (Allemagne, France et Italie). Cette balance commerciale peut-elle résoudre un problème de réalisation pour ces pays de la zone euro? La réponse à cette question n'est pas simple, mais dans le cas de l'Allemagne, on peut présumer que ses excédents commerciaux sont financés par les déficits grecs.

La Grèce n'a pas été autorisée à déclarer faillite. Le principal objectif des plans de sauvetage consistait à éviter un défaut de paiement de la Grèce et à protéger le reste de la zone euro, les fonds étant destinés à rembourser la dette plutôt qu'à reconstruire l'économie grecque. Les fonds de sauvetage n'ont donc jamais été investis dans cette économie. Cela est conforme à la thèse de Luxemburg selon laquelle l'accumulation du capital devrait éventuellement cesser à cause d'une crise de surendettement, ce qui veut dire que le défaut de paiement doit être évité à tout prix. Cela correspond à l'idée selon laquelle la dette est également utilisée comme une forme d'impérialisme et d'extraction, de manière à acquérir et à privatiser des actifs comme base de l'accumulation du capital. Les plans de sauvetage étaient assortis de conditions. Les créanciers ont imposé de sévères mesures d'austérité: d'importantes coupes budgétaires, une réduction des dépenses sociales et une forte augmentation des taxes et des impôts.

Pouvons-nous analyser ces demandes comme une forme d'extraction puisant à même des secteurs non capitalistes? Pouvons-nous considérer la finance comme un mécanisme d'extraction de la richesse non capitaliste préexistante, comme Luxemburg nous y invite? La présence d'un secteur non capitaliste clairement défini (comme l'économie égyptienne du fellah paysan) n'est pas aussi nette qu'elle l'était à l'époque où écrivait Luxemburg. Plus généralement, le secteur non capitaliste s'est sans doute réduit dans la foulée de l'expansion mondiale du mode de production capitaliste. Néanmoins, la question qui se posait dans le cas de l'Égypte et de la Turquie est toujours pertinente: à qui incombe en fin de compte le fardeau financier du remboursement des prêts? En Grèce, la réponse réside dans la socialisation de la dette par l'intermédiaire du système fiscal. Soumis à des pressions pour équilibrer le budget dans un contexte d'évasion

fiscale massive, les gouvernements grecs antérieurs ont imposé de nouveaux impôts à la majorité des citoyens qui eux payaient leurs impôts, plutôt qu'aux entreprises ou aux riches en mesure de camoufler leurs revenus. De plus, les marchés n'auraient pas hésité, en dernier recours, à exiger de la Grèce qu'elle participe à un vaste programme de privatisation et de vente de biens publics, y compris les îles grecques, comme le suggère un journal allemand. Ici, nous pouvons voir à l'œuvre une logique identique à celle que décrivait Luxemburg.



Les instruments financiers complexes conçus pour structurer des niveaux de dette insoutenables ont-ils finalement profité à la société grecque en général ? Dans le cas des exemples égyptien et turc de Luxemburg, les prêts avaient été utilisés pour financer des projets d'infrastructure. En Grèce, ce qui est intéressant, une partie du produit des prêts a servi à financer les principales dépenses d'infrastructure publique destinées aux Jeux olympiques de 2004. Les conditions de prêt ont-elles en définitive servi les intérêts des créanciers (le capital) ou ceux du peuple grec ? C'est la question plus générale à laquelle Luxemburg nous invite à réfléchir, question qui reste d'actualité cent ans après la publication de *L'Accumulation du capital*.

PATRICK BOND

L'ACCUMULATION DU CAPITAL REVUE DANS LE CONTEXTE CONTEMPORAIN DE L'AFRIQUE AUSTRALE

Revervoir *L'Accumulation du capital* de Luxemburg avec notre tradition politico-économique postapartheid en Afrique du Sud permet de dégager un certain nombre d'idées importantes. Tout d'abord, *L'Accumulation* propose au lecteur et à la lectrice plusieurs exemples historiques essentiels de la manière dont le « communisme primitif », la reproduction simple marchande et les relations entre capitalistes et non-capitalistes ont vu le jour : chez les anciens Germains, au sein des communautés marks ; chez les Incas d'Amérique latine ; en Inde ; en Russie ; en Algérie française ; en Chine lors des guerres de l'opium ; aux États-Unis lors de la mécanisation de l'agriculture contre les intérêts des fermiers ; en Égypte dans le cas de la dette de l'Empire ottoman ; en Afrique du Sud, en Namibie, au Zimbabwe, en Zambie et en République démocratique du Congo (c'est-à-dire le cœur des impérialismes britannique, allemand et belge), en ce qui concerne les conditions de l'extraction des ressources et de l'organisation sociopolitique du début du XX^e siècle.

Cette analyse prépare les chercheurs et les chercheuses à réfléchir, un siècle plus tard, à l'émergence d'une nouvelle forme d'impérialisme en Afrique australe : le « sous-impérialisme ». On a proposé deux idées importantes à ce propos. Tout d'abord, Harold Wolpe (1926-1996) a adopté la notion luxemburgienne de « l'articulation des modes de production » au début des années 1970, pour aider à revitaliser et à relancer le débat sur la race et la classe au sein du Parti communiste sud-africain dont il était membre. Ensuite, Guy Mhone (1943-2005) a développé la vision périphérique de son Malawi natal jusqu'à une théorie originale de « l'enclavité économique », soulignant à nouveau les liens qui unissent le capital et le non-capital.

C'est ainsi que la mise en commun des acquis de trois théoriciens des conditions historiques ayant produit un monde impérialiste, l'une oeuvrant à l'échelle mondiale (Luxemburg), le deuxième (Wolpe) à l'échelle sud-africaine et le troisième (Mhone) à l'échelle de l'Afrique australe, a permis d'élaborer des programmes de recherche qui se sont avérés fructueux en économie politique des frictions entre les rapports sociaux capitalistes et non capitalistes.

LES CRISES CAPITALISTES ENGENDRENT L'IMPÉRIALISME

Pour Luxemburg, la question centrale consiste à comprendre comment l'impérialisme se tourne vers l'extraction extra-économique des surplus, dans un contexte de désespoir :

L'accumulation du capital explose périodiquement lors de crises et incite le capital à une expansion continue du marché. Le capital ne peut ni s'accumuler sans l'aide de rapports non capitalistes ni [...] tolérer leur existence continue à ses côtés. Seule la désintégration continue et progressive des rapports non capitalistes permet l'accumulation du capital. Les rapports non capitalistes offrent un terreau fertile au capitalisme; pour être plus précis, le capital se nourrit de la ruine de ces rapports et bien qu'un milieu non capitaliste soit indispensable à l'accumulation, celle-ci ne s'en produit pas moins aux dépens de ce substrat, en le dévorant. Sous un angle historique, l'accumulation du capital est une sorte de métabolisme qui allie les modes de production capitaliste et précapitaliste, sans lequel il ne peut croître et qu'il corrode et assimile de ce point de vue¹.

Luxemburg connaissait suffisamment le capitalisme pour souligner qu'il ne s'agit pas simplement d'un processus consistant à injecter des capitaux dans une région et à établir des rapports de classe en conséquence. L'orientation (finalement erronée) qu'elle confère aux schémas de reproduction est un indice de la manière dont les flux et reflux du capital et la montée de tendances à la crise provoquent et accélèrent conjointement un développement inégal.

1 Rosa Luxemburg, *Œuvres IV, L'Accumulation du capital II*, ch.29, 1913, http://classiques.uqac.ca/classiques/luxemburg_rosa/oeuvres_4/oeuvres_4.html.

On comprend bien, dans le monde actuel marqué par les crises, comment la surproduction perpétuelle provoque une longue stagnation depuis les années 1970, caractérisée par « des fluctuations périodiques et cycliques de la reproduction entre surproduction et crise ». Le recours du capital à des épisodes toujours plus intenses « d'accumulation par dépossession » – comme David Harvey le note en revisitant les idées de Luxemburg – signifie que les observations qu'elle a faites en 1913 sont d'un intérêt immédiat pour quiconque s'intéresse aujourd'hui à l'exploitation capitaliste de la sphère non capitaliste :

Le capitalisme est le premier mode d'économie incapable d'exister par lui-même, qui a besoin d'autres systèmes économiques comme support et comme substrat [...]. Son histoire récente est par elle-même une contradiction et son mouvement d'accumulation apporte à la fois une solution et une intensification de ce conflit.

La « solution » n'en est pas vraiment une, comme le démontre Luxemburg : c'est un simple « déplacement ». Et pour déterminer le terrain géographique sur lequel le déplacement de la crise capitaliste s'est déroulé il y a un siècle – et où il se poursuit aujourd'hui – Luxemburg a dû critiquer la géopolitique d'un colonialisme qui correspondait aussi bien à sa théorie de l'impérialisme.

LE CAPITALISME SE PARTAGE L'AFRIQUE

Ce terrain géopolitique a été dessiné dans sa ville d'adoption, Berlin, dans un hôtel particulier sis au 77 de la Wilhelmstraße, où a eu lieu le « partage de l'Afrique » en 1884-1885. Pas un seul Africain n'a participé à la négociation, mais ce site – aujourd'hui occupé par un pub et un immeuble anonyme à la suite de sa démolition après la guerre – est au cœur des raisons pour lesquelles l'Afrique est divisée en 54 pays, des unités dysfonctionnelles qui séparent les communautés les unes des autres et imposent toujours les langues de l'ère coloniale.

La codification du pouvoir colonial issue de la conférence de Berlin – principalement au bénéfice de la Grande-Bretagne, de la France, du Portugal, de la Belgique et de l'Allemagne – a assuré la pénétration de systèmes juridiques capitalistes de propriété privée, l'attribution du monopole de la violence aux colons et la mise en place de mécanismes financiers. Par l'implantation de ces mesures capitalistes, les puissances coloniales ont créé de pseudo-États en Afrique afin de piller plus efficacement le continent. Mais la grande originalité de Luxemburg

consiste à démontrer comment l'accumulation impériale coloniale utilisait «d'autres systèmes économiques comme support et comme substrat».

Dans le cas de l'Afrique du Sud, cela signifie que la conférence de Berlin n'a pu avoir lieu seulement après que les puissances mondiales aient compris à quel point la conquête coloniale pouvait être profitable :

Mais le capital anglais ne dévoila ouvertement et énergiquement ses intentions véritables qu'à l'occasion de deux événements importants : la découverte des mines de diamants de Kimberley de 1867 à 1870 et la découverte des mines d'or du Transvaal de 1882 à 1885, ouvrirent une ère nouvelle dans l'histoire de l'Afrique du Sud. La Compagnie anglo-sud-africaine, c'est-à-dire Cecil Rhodes, entra en action. L'opinion publique anglaise se retourna brusquement, et l'envie de s'approprier les trésors du Sud poussa le gouvernement anglais à prendre des mesures énergiques. La modeste économie paysanne passa à l'arrière-plan, l'industrie extractive prit la première place et avec elle le capital minier.

La politique du gouvernement britannique changea alors de cours. Aux environs de 1850, l'Angleterre avait reconnu les républiques boers par les traités de Sand River et de Bloemfontein. A présent, les Anglais entreprirent l'encercllement politique des États boers en occupant tous les territoires à l'entour, pour empêcher toute expansion de leur part².

La période de consolidation du pouvoir colonial impérial à la fin des années 1800 a également été marquée par une crise capitaliste mondiale persistante durant laquelle la Cité³ de Londres, les marchés financiers parisiens et d'autres financiers ont mobilisé le capital suraccumulé et ont réorienté ses flux vers les investissements à risque associés aux affaires de Cecil Rhodes⁴, du roi Léopold de Belgique et d'autres géants de l'accumulation par dépossession.

2 Rosa Luxemburg, *Œuvres IV, L'Accumulation du capital II*, ch.29, 1913, http://classiques.uqac.ca/classiques/luxemburg_rosa/oeuvres_4/oeuvres_4.html.

3 La Cité est le cœur financier de Londres. (NdR)

4 Homme d'affaires britannique, magnat des mines. Il fut aussi premier ministre de la colonie du Cap en Afrique du Sud de 1890 à 1896. (NdR)

LA MONTÉE DES PUISSANCES SOUS-IMPÉRIALES

La relecture des rapports Nord-Sud de Harvey, un siècle plus tard dans *Le nouvel impérialisme*⁵, confirme la pertinence des idées de Luxemburg relativement à cette force motrice: «L'accumulation du capital explose périodiquement lors de crises et incite le capital à une expansion continue du marché. Le capital ne peut s'accumuler sans l'aide de rapports non capitalistes». Comme le dit Harvey:

L'ouverture des marchés mondiaux aux produits de base et aux capitaux a offert la possibilité aux autres États de s'intégrer à l'économie mondiale, d'abord en tant que débouchés pour les capitaux, puis en tant que producteurs de capitaux excédentaires. Ils se sont ensuite mués en concurrents sur la scène mondiale. Des «sous-impérialismes» sont apparus [...] chaque centre où se développe l'accumulation de capital a recherché des solutions spatio-temporelles systématiques à son propre capital excédentaire en définissant des sphères d'influence territoriales.

Cette dynamique nous oblige à réfléchir à la façon dont les BRICS – le réseau coordonné des chefs d'État et d'entreprises du Brésil, de la Russie, de l'Inde, de la Chine et de l'Afrique du Sud – ont émergé en tant qu'alliés sous-impériaux de l'expansionnisme du capital mondial pour «définir des sphères d'influence territoriales», notamment après la crise de 2008. Leurs nouveaux espaces physiques reposent sur des accaparements néocoloniaux de terres en Afrique par des investisseurs voraces venus de l'Inde, de la Chine, de l'Afrique du Sud et du Brésil. Les exemples sont nombreux, mais se concentrent généralement sur les ressources alimentaires, les biocarburants, les minéraux et le pétrole. Pour développer ce processus, on trouve des seigneurs de guerre, des membres corrompus de familles liées à des hommes politiques véreux et d'autres intérêts du capital national.

En outre, l'expansion est souvent explicitement sous-impériale en ceci qu'elle lubrifie les rapports capitalistes dans les territoires géographiques peu ou pas capitalistes, en raison de la pénétration exceptionnellement réussie du capital commercial sud-africain dans les supermarchés et centres commerciaux naissants en Afrique. L'une des principales entreprises concernées, Makro, vient d'être achetée

5 David Harvey, *Le nouvel impérialisme*, Paris, Les prairies ordinaires, 2010. La version anglaise, *The New Imperialism* fut publié en 2003 par Oxford University Press.

par Walmart et constitue un indicateur fiable de la concentration sans précédent du capital dans le domaine de la vente en gros et de la concentration des chaînes de montage à faible coût d'exploitation, ce qui implique la surexploitation des travailleurs chinois, des femmes en milieu rural, de l'environnement et l'externalisation des émissions de gaz à effet de serre.

Pour ces raisons, la gauche sud-africaine a eu des doutes sur la manière dont «notre présence parmi les BRICS nous obligerait à faire pression pour que l'Afrique intègre le commerce mondial», comme l'a déclaré le vice-ministre des Affaires étrangères de l'époque, Marius Fransman. Une déclaration de Michelle Ruiters de la Banque de développement de l'Afrique australe a accentué ce sentiment de doute: «Notre principal objectif est [...] le financement de grands projets d'infrastructure transfrontaliers, notamment parce que nous constatons que la plupart des blocages liés à la fourniture d'infrastructures sont sur la liste transfrontalière».

À vrai dire, les États du BRICS ont l'intention d'aider leurs industries extractives à dépouiller davantage le continent. En plus de l'Afrique du Sud (de loin le plus grand détenteur de minerais du continent, dont la valeur est souvent estimée à des milliards de dollars), les autres grands pays africains où il se fait de l'exploitation minière à grande échelle au plus fort du cycle actuel des matières premières sont le Botswana, la Zambie, le Ghana, la Namibie, l'Angola, le Mali, la Guinée, la Mauritanie, la Tanzanie et le Zimbabwe. Les producteurs africains de pétrole et de gaz sont, par ordre d'importance de leurs réserves, le Nigéria, l'Angola, le Ghana, le Gabon, la République démocratique du Congo, la Guinée équatoriale, le Tchad et l'Ouganda.

Pour extraire davantage de matières premières de l'Afrique, ces États ont amorcé la planification d'un nouveau programme massif de développement des infrastructures d'une valeur de 93 milliards de dollars par année et lancé la nouvelle Banque de développement des BRICS en 2015, dans le but de financer de tels mégaprojets d'infrastructure.

CONTRADICTIONS CAPITALISTES ET AMBITIONS SOUS-IMPÉRIALES

Tout cela s'est produit au moment même où les prix mondiaux des produits de base commençaient à chuter. De 2011 à 2015, le ralentissement de la croissance chinoise et les tendances à la surproduction ont entraîné une baisse de plus de 50 % des prix des principaux minéraux.

Dans le cas de l'Afrique du Sud, l'effondrement des prix du charbon et du platine (plus de 50 %) a été dévastateur pour la valeur des actions des grandes entreprises actives dans le pays, dont la valeur nette s'est rapidement effondrée, souvent de plus de 85 %.

C'est dans ce contexte de crise et de relations de surexploitation entre sphères capitaliste et non capitaliste qu'un siècle plus tard, la théorie luxemburgienne de l'impérialisme trouve sa confirmation en Afrique. En 2013, WikiLeaks a publié des courriels piratés par Jeremy Hammond dans les dossiers de Stratfor (une sorte de CIA⁶ destinée au secteur privé). Les analystes de l'entreprise ont correctement résumé ainsi la situation de la région :

L'histoire de l'Afrique du Sud repose sur l'interaction de la concurrence et de la cohabitation entre intérêts nationaux et étrangers exploitant les ressources minérales du pays. En dépit d'un gouvernement élu démocratiquement, les impératifs fondamentaux de l'Afrique du Sud restent le maintien d'un régime libéral permettant la libre circulation de la main-d'œuvre et des capitaux en direction et en provenance de l'Afrique australe, ainsi que le maintien d'une capacité de sécurité supérieure capable de se déployer dans le sud de l'Afrique centrale.

Le gouvernement démocratiquement élu du Congrès national africain (ANC) se qualifie explicitement « d'anti-impérialiste ». Pourtant, en 2013, un siècle après que Luxemburg ait expliqué la nécessité intrinsèque pour l'impérialisme de recourir à la violence dans sa recherche de richesses extra-économiques (pillage capitaliste contre non capitaliste), la République centrafricaine (RCA) en a offert un exemple mineur, mais révélateur. Dans ce pays, le conseiller spécial du président François Bozizé, Didier Pereira, s'est associé à « l'homme fort de l'ANC », Joshua Nxumalo, et à la branche financière de l'ANC, la Chancellor House, pour établir un monopole sur l'exportation de diamants. Selon les journalistes d'enquête du journal *Mail & Guardian*, « Pereira est actuellement le partenaire du chef de la sécurité et de la collecte de fonds de l'ANC, Paul Langa, et de l'ancien chef de l'espionnage, Billy Masetlha ».

En conséquence, les deux présidents sud-africains, Thabo Mbeki et Jacob Zuma, ont déployé des troupes, d'abord pour permettre le maintien de Bozizé et ensuite, après sa fuite, pour protéger les activités

6 CIA: Central Intelligence Agency.

des entreprises de Johannesburg dans la capitale centrafricaine, Bangui. Finalement, cette ville a été envahie par des rebelles peu avant le sommet des BRICS à Durban et, tragiquement, 15 des 220 soldats des Forces de défense nationale sud-africaines ont perdu la vie et ont été ramenés au pays dans des cercueils, au moment même où les dirigeants des BRICS arrivaient en avion. L'incident a très bien montré les limites de la « capacité militaire supérieure de l'Afrique du Sud à se déployer dans le centre-sud de l'Afrique ».

Mais l'armée sud-africaine n'est pas la seule à servir les intérêts les plus odieux du capital. Sept mois auparavant, à la mi-août 2012, le Service de police sud-africain (South African Police Service, SAPS) a acquis une mauvaise réputation internationale en massacrant 34 mineurs de la mine de platine Lonmin qui participaient à une grève spontanée à Marikana. La police est intervenue en réponse à des courriels de Cyril Ramaphosa, propriétaire à 9% de Lonmin et représentant des investisseurs noirs. Cet ancien chef des mineurs à la fin des années 1980, lorsque les mineurs avaient ébranlé l'apartheid par leurs grèves, est devenu un capitaliste noir milliardaire, resté proche des élites de l'ANC – vice-président du parti au pouvoir à la fin de 2012, vice-président du pays en 2014, puis président depuis 2018. Dans son courriel envoyé au ministre de la Police le 15 août 2012, il disait souhaiter une « réponse musclée » contre les grévistes, qualifiés de « criminels ignobles ». La police a commis le massacre de Marikana dans les 24 heures qui ont suivi.

LA NÉCESSITÉ DE LA RÉSISTANCE

À ce moment-là, la classe ouvrière sud-africaine en avait assez de subir les conséquences de la crise capitaliste : des salaires plus bas comparativement à la hausse des profits du capital (de plus de 5% par rapport à 1994), des inégalités croissantes (un coefficient de Gini des inégalités de revenus exceptionnellement élevé de 0,77 sur une échelle de 0 à 1, selon la Banque mondiale), une pauvreté extrême (en augmentation de 63% par rapport à 2011 selon les chercheurs de l'Université du Cap) et une montée en flèche de ses obligations financières. Ce dernier facteur est important, dans la mesure où les prêteurs usuriers « mashonisa » déréglementés se sont massivement déplacés vers les mines de platine de Marikana pour trouver des emprunteurs. Le revenu des mineurs a été tellement grevé par le remboursement des prêts qu'en 2012, les mineurs se trouvaient dans une situation absolument désespérée. Même après le massacre, les travailleurs sont demeurés en grève pendant un mois pour obtenir un salaire de 1 000 dollars par mois. En 2015, plus de 70 000 travailleurs ont débrayé

pendant cinq mois dans les autres exploitations de platine avant de voir leurs demandes salariales satisfaites au prix d'énormément de misère et de colère.

Cela rappelle la description que faisait Luxemburg de la même problématique, il y a un siècle :

Plus le capital entreprend impitoyablement de détruire les couches non capitalistes chez lui et dans le reste du monde, plus il abaisse le niveau de vie des travailleurs et plus le changement est important dans l'histoire quotidienne du capital. Cela se transforme en une série de catastrophes et de convulsions politiques et sociales et, dans ces conditions ponctuées de désastres ou de crises économiques périodiques, l'accumulation ne peut pas se poursuivre. Mais même avant que cette impasse économique naturelle découlant du capital lui-même ne soit tout à fait atteinte, il devient nécessaire que la classe ouvrière internationale se révolte contre le pouvoir du capital⁷.

La classe ouvrière africaine a compris cette nécessité plus qu'ailleurs au monde, selon le Forum économique mondial dont l'indice de compétitivité mondiale mesure chaque année la « coopération entre employeur et force de travail ». Depuis 2012, le prolétariat sud-africain se distingue comme la classe ouvrière la moins coopérative du monde (en 2011, il ne se classait qu'au septième rang, ce qui reflète l'intensification des luttes comme celle de Marikana). Le nombre de manifestations « violentes » est passé de moins de 600 par année en 2002-2004 à près du quadruple en 2014.

Le Forum économique mondial s'inquiète également du potentiel des autres classes ouvrières africaines. Sur les 148 pays étudiés, les Africains occupent un classement impressionnant sur une échelle de 10 à 1 (du plus conciliant au plus militant) : des 38 classes ouvrières les plus militantes répertoriées en 2013 (classement de 4 ou moins), 18 étaient africaines. Le résultat de 2,6 de l'Afrique du Sud a révélé la colère exceptionnelle de la classe ouvrière, mais d'autres ont également fait preuve d'une force admirable pour résister au capital local et aux élites étatiques qui imposent la gouvernance capitaliste.

7 Rosa Luxemburg, *Œuvres IV, L'Accumulation du capital II*, ch.32, 1913, http://classiques.uqac.ca/classiques/luxemburg_rosa/oeuvres_4/oeuvres_4.html.



En effet, le rythme de la révolte semble augmenter, en particulier depuis la chute des prix des ressources naturelles en 2011. La Banque africaine de développement commande à Reuters et à l'Agence France-Presse des analyses pour mesurer les troubles sociaux. Selon les sources de presse, les grandes protestations publiques sont passées d'un indice de 100 en 2000 à près de 450 en 2011. Au lieu de reculer après le Printemps arabe, en particulier, après le renversement des régimes en Tunisie, en Égypte et au Maroc, l'indice des protestations a augmenté jusqu'à 520 en 2012, étant donné que l'Algérie, l'Angola, le Burkina Faso, le Tchad, le Gabon, le Maroc, le Nigéria, l'Afrique du Sud et l'Ouganda ont maintenu l'élan de 2011. En 2013, l'indice a encore augmenté jusqu'à 550. En 2014, il a légèrement reculé. Comme les années précédentes, les principales causes de protestation demeurent les injustices socioéconomiques.

Au Nigéria, au Mali et dans les autres pays du Sahel, en passant par l'Afrique centrale et le Soudan, la Somalie et le Kenya, les griefs se combinent rapidement aux pressions venant des changements climatiques, changements provoqués par les capitalistes. Cela déracine des couches non capitalistes de paysans et de nomades, comme au Darfour, ce qui pousse des populations locales au désespoir. Ce n'est pas un hasard si, depuis la fondation du Commandement des États-Unis pour l'Afrique par George W. Bush en 2008, des milliers de soldats étatsuniens ont établi des dizaines de bases sur le continent afin de former les armées africaines à réprimer ces rébellions, ce qui est documenté par Nick Turse. Comme l'a confirmé Jacob Zuma à la suite de la rencontre entre Barack Obama et les dirigeants du continent en 2014, «les relations étaient déjà bonnes entre l'Afrique et les États-Unis, mais ce sommet les a remodelées et poussées à un autre niveau [...]». Nous avons assuré la participation des États-Unis aux initiatives de paix et de sécurité en Afrique [...] Comme l'a dit le président Obama, les bottes doivent être africaines».

SOLIDARITÉ ET IDÉOLOGIE

Luxemburg l'avait prédit :

Le capital use toujours plus énergiquement du militarisme pour s'assimiler, par le moyen du colonialisme et de la politique mondiale, les moyens de production et les forces de travail des pays ou des couches non capitalistes. En même temps, dans les pays capitalistes, ce même militarisme travaille à priver toujours davantage les couches non capitalistes, c'est-à-dire les représentants de la production marchande simple ainsi que la classe ouvrière, d'une partie de leur pouvoir d'achat; il dépouille progressivement les premiers de leur force productive et restreint le niveau de vie des seconds, pour accélérer puissamment l'accumulation aux dépens de ces deux couches sociales. Cependant, à un certain degré de développement, les conditions de l'accumulation se transforment en conditions du déclin du capitalisme⁸.

La chute des prix du pétrole et des minéraux à partir de 2011 confirme que le super cycle des ressources naturelles et l'ère de la

8 Rosa Luxemburg, *Œuvres IV, L'Accumulation du capital II*, ch.32, 1913, http://classiques.uqac.ca/classiques/luxemburg_rosa/oeuvres_4/oeuvres_4.html.

rhétorique ridicule d'une « Afrique ascendante » sont maintenant définitivement révolus. La période à venir sera peut-être connue comme celle du « soulèvement africain ». En examinant ce continent il y a un siècle, Luxemburg a relevé des cas de résistance non capitaliste et anticapitaliste au moment même où le gouvernement allemand entreprenait le génocide du peuple Herero en Namibie. De l'Afrique du Nord à l'Afrique du Sud, le colonialisme a rencontré des obstacles :

La dissolution de la propriété commune visait principalement à briser le pouvoir social des associations de familles arabes et à réprimer leur résistance obstinée contre le joug français, dans le cadre duquel d'innombrables soulèvements ont eu lieu, de sorte que le pays était en perpétuel état de guerre en dépit de la supériorité militaire de la France [...]. Le but final du gouvernement britannique en Afrique du Sud était clair : il se préparait depuis longtemps à accaparer les terres sur une grande échelle, en instrumentalisant les chefs indigènes. Il s'est d'abord contenté de « pacifier » les noirs par de grandes opérations militaires. Jusqu'en 1879, les neuf guerres cafres meurtrières ont été menées pour briser la résistance des Bantous⁹.

Les mêmes guerres meurtrières ont réprimé les soulèvements africains. Ce qui, il y a un siècle, manquait et manque encore aujourd'hui, c'est une stratégie coordonnée qui permettrait à une résistance plus forte et plus solide – plus authentiquement anticapitaliste – de confronter le système capitaliste qui vise à subjuguer les sociétés non capitalistes et la nature en Afrique. La politique anticoloniale, mais résolument nationaliste qu'appliquent les dirigeants petits-bourgeois et contre laquelle Frantz Fanon nous met en garde dans ses écrits sur les « pièges de la conscience nationale » dans *Les damnés de la terre*¹⁰, sévit toujours et un véritable anticapitalisme radical panafricain cherche toujours à mieux s'exprimer.

Luxemburg indique la voie à suivre en matière d'idéologie, s'inspirant directement de la diversité des expériences de soulèvements prolétariens et préprolétariens qu'elle a soigneusement observés à distance en Afrique australe et organisés en Europe :

9 Rosa Luxemburg, *Œuvres IV, L'Accumulation du capital II*, ch. 29, 1913, <http://classiques.uqac.ca/classiques/luxemburg_rosa/oeuvres_4/oeuvres_4.html>.

10 Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte, 2002 [1961].

À un certain stade de développement, il n'y aura pas d'autre issue que l'application des principes socialistes. Le socialisme n'a pas pour objectif l'accumulation, mais la satisfaction des besoins de l'humanité laborieuse, à travers le développement des forces productives du monde entier. Nous constatons donc que le socialisme est par sa nature même un système économique harmonieux et universel¹¹.

11 Rosa Luxemburg, *Œuvres IV, L'Accumulation du capital II*, Critiques des critiques, 2-III, 1913, http://classiques.uqac.ca/classiques/luxemburg_rosa/oeuvres_4/oeuvres_4.html.

RICHARD D. WOLFF

LA DÉLOCALISATION MONDIALE DU CAPITALISME, CENT ANS PLUS TARD

On doit reconnaître les mérites exceptionnels de l'excellent travail de Rosa Luxemburg. Premièrement, elle a expliqué les dimensions clés du capitalisme de son époque en appliquant de façon exemplaire l'économie marxienne. Deuxièmement, elle a mieux intégré le commerce extérieur et l'impérialisme à la théorie économique et fait preuve de plus de perspicacité que la plupart des économistes, Marx compris. Troisièmement, elle a montré la puissance des intuitions de Marx en utilisant ses concepts fondamentaux de valeur et de prix : ce qui constitue un témoignage remarquable de l'utilité de la théorie de la valeur-travail. Enfin, elle a lié son travail théorique aux préoccupations et aux débats stratégiques des mouvements ouvriers de son époque. Elle a pris parti avec une honnêteté et une ouverture rares chez les théoriciens de l'économie qui ont tendance à se prétendre des « scientifiques au-dessus de la politique ».

Il faut poursuivre l'analyse de *L'Accumulation de capital* pour mieux en reconnaître les qualités. Cela est particulièrement pertinent, car le virage actuel, historique et mondial du capitalisme est sérieusement sous-estimé. Le capitalisme a d'abord été le système économique dominant de l'Angleterre du XVIII^e siècle, puis s'est étendu à l'Europe occidentale, à l'Amérique du Nord, au Japon et, de là, au reste du monde. Jusque dans les années 1970, le capitalisme a concentré ses usines, ses bureaux, ses entrepôts et ses magasins dans ses centres initiaux : en Europe occidentale, en Amérique du Nord et au Japon.

L'EXPANSION DE L'ARRIÈRE-PAYS

Autour des centres se trouvaient des zones appelées arrière-pays. Au début, il s'agissait de zones rurales situées à proximité immédiate des villes et des cités où le capitalisme concentrait ses entreprises.

L'arrière-pays fournissait des matières premières, de la nourriture, des migrants qui s'installaient dans les villes pour trouver un emploi ainsi que des marchés pour les produits de base du capitalisme. Avec l'urbanisation croissante, couplée à l'industrialisation, l'arrière-pays s'est développé. Le colonialisme et l'impérialisme ont mondialisé l'arrière-pays.

Dans les années 1970, le monde a été divisé en un centre – ce que nous appelons en fait les anciens centres, plus quelques avant-postes de peuplement coloniaux – et une périphérie. D'extrêmes différences en matière de développement économique, de niveau de vie, etc., les séparaient. Le développement du capitalisme dans les anciens centres avait créé une classe ouvrière capable de lutter et ainsi d'obtenir de meilleurs salaires qui ont permis de relever son niveau de vie. Cela n'a pas été possible dans la périphérie beaucoup plus vaste, plus dispersée et culturellement diversifiée. Dès les années 1970, le capitalisme a donc engendré une économie mondiale très inégalement développée – l'équivalent mondial du développement inégal à l'intérieur des pays, des régions et des villes, ce qu'illustre avec brio Mike Davis dans *Le pire des mondes possibles*¹.

Les capitalistes du centre ont vécu une série de moments magiques dans les années 1960 et 1970. Les plus compétitifs d'entre eux ont reconnu les possibilités qu'offrait le développement inégal du capitalisme. De nouveaux avions ont rendu possible l'accès à tout point de la planète en quelques heures. Les télécommunications modernes ont permis aux dirigeants d'entreprise de surveiller et de contrôler les employé-e-s des usines, des bureaux et des magasins à des milliers de kilomètres aussi facilement qu'à l'époque où ils contrôlaient le personnel des étages inférieurs des bâtiments commerciaux à partir des étages supérieurs. De même, dans les années 1970, les citoyens et les gouvernements des pays de la périphérie recherchaient désespérément des emplois, du financement, des infrastructures et des entreprises pour s'extraire de leur « sous-développement » séculaire.

On a donc vu s'appliquer un nouvel accord économique dans les années 1970. Les capitalistes des anciens centres voulaient une main-d'œuvre moins chère et moins de contraintes réglementaires. Ils ont obtenu ce qu'ils voulaient en délocalisant des usines, des bureaux et éventuellement des magasins dans l'ancien arrière-pays, l'ancienne périphérie – les économies désespérément avides de développement, la Chine, l'Inde, le Brésil, etc. Ces pays ont fourni une main-d'œuvre bon marché et une réglementation peu restrictive. Les capitalistes de

1 Mike Davis, *Le pire des mondes possibles*, Paris, La Découverte, 2007. En anglais: Mike Davis, *Planet of Slums*, New York, Verso, 2006.

l'ancien centre qui ont risqué leur capital dans ce but ont récolté des profits tels que plusieurs ont suivi leurs traces avec ferveur.

DÉLOCALISATION MONDIALE ET TRANSFORMATION DU CAPITALISME

Hier comme aujourd'hui, la délocalisation mondiale du capitalisme s'est d'abord concentrée sur la fabrication. Maintenant, elle englobe également les services. Les grands capitalistes ont abandonné leurs anciens centres pour créer de nouveaux centres plus rentables en mettant en place des partenariats avec les capitalistes locaux et leurs gouvernements. Les transformations sociales qui ont pris des siècles à se faire ailleurs se sont produites en quelques décennies seulement dans ces nouveaux centres : ces derniers sont sortis de l'extrême pauvreté, ont troqué le rural pour l'urbain, l'agriculture pour l'industrie. On commence à peine à comprendre les conséquences de ces transformations sur les anciens et les nouveaux centres du capitalisme.

La délocalisation mondiale du capitalisme est à la fois le résultat d'une augmentation soudaine de l'offre de la force de travail et son exacerbation. Des centaines de millions de travailleurs, autrefois exclus du marché du travail capitaliste moderne par la pauvreté, le sous-développement, l'isolement politique du pays, etc., y ont soudainement pris part. Voulant un emploi à tout prix et habitués depuis longtemps à un faible niveau de vie, ils ont accepté des salaires bien inférieurs à ceux que les capitalistes payaient dans les anciens centres. Selon la formulation de Marx, le prix de la force de travail est tombé bien en deçà de sa valeur. Les capitalistes ont afflué des vieux centres pour profiter de l'occasion créée par le soudain déséquilibre entre l'offre et la demande de main-d'œuvre. À l'échelle mondiale, les capitaux sont mobiles, contrairement à la main-d'œuvre, comme en témoigne l'immigration limitée, quoiqu'importante, vers les anciens centres.

L'offre excédentaire en force de travail profite aux acheteurs plutôt qu'aux vendeurs. Les salaires baissent, les profits augmentent et les inégalités économiques se creusent. Les théories économiques de Marx posent alors un problème inconnu de l'économie traditionnelle : le bas prix de la force de travail remontera-t-il jusqu'à sa valeur réelle, ou la valeur de la force de travail s'ajustera-t-elle à son prix réduit ? Le travail cherche à faire remonter le prix au niveau de la valeur de la force de travail, tandis que le capital cherche à faire baisser cette valeur vers le prix déprécié. Le résultat, pour Marx, dépend de l'organisation politique, de la persuasion culturelle et de la force que le travail et le capital investissent, chacun à leur manière, dans cette lutte.

De plus, la lutte se déploie désormais à l'échelle de la planète en raison de la mondialisation croissante du marché de la force de travail. Les salaires réels ont stagné ou diminué depuis les années 1970 dans les anciens centres du capitalisme, tandis qu'ils ont augmenté dans les nouveaux. Cela donne à penser que le prix de la force de travail augmente dans les nouveaux centres pour rejoindre la valeur de la force de travail alors que c'est exactement l'inverse dans les anciens centres. Leur éventuel rapprochement vers un point d'équilibre intermédiaire ne durera qu'un moment, jusqu'à d'inévitables nouvelles perturbations de cet équilibre.

En tout état de cause, ce point intermédiaire signifie qu'un déclin généralisé de la contribution de la main-d'œuvre à la production totale favorisera la délocalisation mondiale du capitalisme. Cela aggrave déjà les inégalités de revenu et de richesse dans les économies capitalistes des anciens et des nouveaux centres (mais pas entre eux). On en connaît de nombreuses preuves empiriques. L'ouvrage de Thomas Piketty, *Le capital au XXI^e siècle*², constitue la meilleure source de statistiques disponibles, bien que ses explications du phénomène et de ce qu'il faudrait faire ne soient pas les miennes et qu'elles ne concordent pas avec les travaux de Rosa Luxemburg ou de Marx.

LA QUESTION POLITIQUE PAR EXCELLENCE

Dans les anciens centres du capitalisme, ce transfert historique a créé un sentiment général d'abandon. Le système qui a exigé et obtenu la loyauté des masses s'effrite, emportant avec lui – c'est du moins ce que beaucoup estiment – les augmentations régulières de salaire, la sécurité d'emploi et les avantages autrefois considérés comme acquis par les «classes moyennes» du capitalisme, alors fortes et en croissance. Aux XIX^e et XX^e siècles, le capitalisme des anciens centres indemnisait les classes populaires, souvent militantes, en échangeant une exploitation toujours plus grande contre l'augmentation des salaires réels et l'amélioration des conditions de travail. Depuis les années 1970, le capitalisme n'offre ces avantages qu'aux populations de ses nouveaux centres. Il offre la stagnation ou la baisse à long terme des salaires réels et des conditions de travail à la grande majorité de la classe ouvrière des anciens centres. La question politique par excellence dans les anciens centres se pose donc ainsi : lorsque leurs classes populaires comprendront vraiment la nature de cette nouvelle offre du capitalisme, accepteront-elles un marché aussi peu intéressant par rapport à ce qu'elles tenaient pour acquis au siècle précé-

2 Thomas Piketty, *Le capital au XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2013.

dent? Des enjeux comparables menacent la stabilité sociale des nouveaux centres, où le développement capitaliste accéléré entraîne des inégalités et une instabilité encore plus criantes.

Le processus du changement de place entre le centre et la périphérie du capitalisme après 250 ans, ainsi que les conséquences de ce processus, pourraient bien déstabiliser l'ensemble du système. Selon la qualité et le nombre des interventions des critiques du capitalisme, plus nombreuses et plus audacieuses qu'auparavant en raison des progrès de leur compréhension de l'évolution en cours, la déstabilisation pourrait se transformer en un changement du système.

7

**EN GUISE DE
CONCLUSION**

PETER HUDIS ET PAUL LE BLANC

REDÉCOUVRIR ET PUBLIER LES ŒUVRES COMPLÈTES DE ROSA LUXEMBURG

Les contributions à cet ouvrage proviennent d'une conférence internationale, *Rosa Remix: New Takes on a Longtime Classic*¹ (Rosa: nouveaux regards sur un grand classique), tenue à New York les 21 et 22 août 2015. La conférence était coparrainée par le bureau de New York de la Fondation Rosa Luxemburg et par Verso, conjointement responsables de la publication en anglais des œuvres complètes de Rosa Luxemburg (*The Complete Works of Rosa Luxemburg*²). Élargir la discussion sur la vie et les apports de Luxemburg, inviter plus de personnes à revitaliser la publication de ses œuvres et la diffusion de ses idées constituaient les principaux objectifs de cette conférence. La publication récente de deux volumes d'écrits économiques de Luxemburg, sur laquelle nous avons tous deux travaillé, était au centre des débats. La vision de l'économie de Luxemburg fournissait le thème de la conférence, mais la pertinence, pour notre époque, de sa vie et de son travail était également au centre de nos préoccupations.

Il existe des différences et des similitudes importantes entre l'époque de Luxemburg et la nôtre. Luxemburg est arrivée à l'âge adulte à un moment où les mouvements ouvrier et socialiste européens atteignaient eux-mêmes une certaine maturité. Un fort mouvement de partis, de syndicats, d'organisations sociales et culturelles, etc., s'inscrivait dans un courant marxiste influent. Le riche éventail d'activités de ces organisations reposait sur la conviction que les luttes d'une classe ouvrière en pleine croissance devaient non seulement assurer une meilleure qualité de vie dans l'immédiat, mais aussi assurer la transition du capitalisme vers le socialisme. C'était une période de profonds changements et d'innovations: les nouvelles technologies rapprochaient le monde de multiples façons, augmentant les inégalités comme les richesses, tandis que les innovations scientifiques et cultu-

1 https://events.newschool.edu/event/rosa_remix_new_takes_on_a_longtime_classic#.XE8xYVxKjIU.

2 *The Complete Works of Rosa Luxemburg*, sous la direction de Peter Hudis et Paul Le Blanc, New York, Verso, 2013 (vol. I), 2015 (vol. II), 2019 (vol. III).

relles s'accompagnaient de crises économiques périodiques ainsi que d'une forte intensification des dynamiques impérialiste et militariste. C'était aussi une période de transition des structures familiales et du rôle des femmes dans de nombreuses régions du monde. Ce processus de grande ampleur durcissait certains aspects de l'oppression des femmes tout en favorisant des changements plus positifs qui ouvraient de nouvelles possibilités à un certain nombre de femmes, dont Luxemburg elle-même.

UN CORPUS REMARQUABLE

Née en 1871 dans une famille aisée et très cultivée qui allait nourrir l'esprit critique d'une jeune fille exceptionnellement brillante, Rosa Luxemburg a grandi dans une Pologne divisée entre les dominations allemande, russe et austro-hongroise. Durant cette époque, la montée des aspirations démocratiques et des transformations industrielles capitalistes a amené le mouvement socialiste à s'organiser à l'échelle mondiale. Luxemburg pour sa part a été attirée par le mouvement révolutionnaire polonais dès l'âge de quinze ans. Alors même qu'elle achevait ses études universitaires et obtenait un doctorat en économie à l'Université de Zurich, elle se formait et s'affirmait dans la contre-culture marxiste.

En 1898, Luxemburg s'installe en Allemagne afin de jouer un rôle plus important au sein de l'influent Parti social-démocrate d'Allemagne (SPD). Elle occupe bientôt une place de choix dans l'aile révolutionnaire du mouvement socialiste et suscite à la fois un respect et une hostilité considérables. Cette hostilité est le fait non seulement des défenseurs du *statu quo* capitaliste, mais aussi des éléments bureaucratiques conservateurs des mouvements ouvrier et socialiste menacés par ses brillantes contributions au marxisme révolutionnaire. Par ailleurs, ses plus proches camarades sont des révolutionnaires professionnels et des intellectuels de la classe ouvrière dont la vie est un mélange idéaliste et passionné d'agitation révolutionnaire, d'organisation, de formation intensive, de travail d'analyse, le tout assorti de débats et de polémiques, parfois ponctué de grèves ou d'insurrections et souvent entremêlé d'emprisonnement et de torture.

Elle meurt assassinée dans la foulée d'un soulèvement avorté en 1919 en laissant une œuvre remarquable en polonais, en allemand et en russe, rassemblée dans l'édition de langue anglaise des œuvres complètes de Rosa Luxemburg. Cette édition veut permettre à une nouvelle génération d'explorer l'éventail de son apport multidimensionnel en tant que théoricienne, militante et personnalité originale.

La quête de Luxemburg pour ce qu'elle appelait un « pays de possibilités infinies » est évidente pour quiconque découvre ses plus importants écrits et ses nombreux articles, discours et essais moins connus sur les enjeux politiques de son époque.

Refusant de se définir selon les termes souvent utilisés par ses contemporains, elle propose une critique virulente de l'inhumanité du capitalisme et pourfend ce qu'elle considère comme des efforts malavisés des radicaux pour le supplanter. Elle comprend que le capitalisme ne peut être renversé que par un processus démocratique et participatif qui mobilise activement la majorité des opprimé-e-s, ce qui constitue une rupture avec les modèles hiérarchiques propres à la politique électorale ou au putschisme révolutionnaire caractéristiques de tant d'efforts de changement social au XX^e siècle. Dans plusieurs sens, le travail de Luxemburg annonce les aspirations de nombre de féministes, d'écologistes, de militantes et de militants de type *Occupy* qui luttent pour éviter que les erreurs du passé ne se reproduisent au XXI^e siècle.

LES PILIERS D'UNE PENSÉE MULTIFORME

Les travaux de Luxemburg ont eu une influence particulière sur trois aspects de la théorie politique moderne. Le premier concerne la relation entre réforme et révolution. Elle s'oppose clairement à ceux qui, comme Eduard Bernstein, soutiennent que la « mission civilisatrice » du capitalisme consiste à développer les forces productives et la démocratie parlementaire, ce qui a rendue caduque la prise de pouvoir révolutionnaire. Elle affirme que le capitalisme est poussé par sa nature à engendrer des niveaux croissants d'inégalité, des crises économiques et une expansion impérialiste, des facteurs qui sapent la possibilité même d'une véritable démocratie. Une transformation révolutionnaire de la société, soutient-elle, devient non pas moins mais plus importante avec le « progrès » de l'accumulation capitaliste. Elle s'oppose également à une fraction de la gauche pour qui la nécessité d'une solution révolutionnaire au capitalisme rend les efforts de réforme sociale peu judicieux, et pour qui ces réformes peuvent constituer une distraction de la lutte pour le socialisme. Selon elle, un mouvement véritablement révolutionnaire se bat pour des réformes qui visent à améliorer le sort des masses tout en cherchant à les éclairer sur la nécessité d'une transformation sociale en profondeur. Pour Luxemburg, les luttes quotidiennes pour améliorer les conditions de vie et de travail produisent un « sédiment intellectuel » qui forme l'humus dans lequel peuvent apparaître des luttes nouvelles, voire imprévues, pour la libération des humains. Selon elle, l'accent mis sur le but ultime du socialisme rend significative et utile la lutte pour des réformes immédiates.

Un deuxième aspect de son influence sur la théorie politique porte sur sa critique du centralisme organisationnel et sur la tendance des groupes et des mouvements pour l'émancipation humaine à se rigidifier et à perdre contact avec les rythmes et la spontanéité à l'origine des mouvements de transformation sociale. Tout au long de sa vie, elle cherche à clarifier la relation entre spontanéité et organisation, souvent en opposition aux grandes tendances politiques auxquelles elle est associée. Cela s'observe particulièrement dans ses nombreux débats au sein du Parti social-démocrate allemand (alors le parti socialiste le plus important et, jusqu'en 1914, le plus influent d'Occident) sur la tendance du parti à fétichiser l'organisation au détriment de l'écoute et de l'apprentissage de nouvelles initiatives venues de la base, entre autres celles venant de pays moins développés comme la Russie. On l'observe tout autant dans sa critique de l'approche organisationnelle développée par les bolcheviks de Lénine, qu'elle critique souvent par ailleurs même si elle collabore avec eux. Pour elle, la force d'un parti n'est réelle que dans la mesure où ce parti est prêt à accueillir le vent de fraîcheur qu'apportent les idées et les mouvements spontanés. Seule cette ouverture constitue un contrepoids important au sectarisme et au bureaucratisme qui ont entaché tant d'organisations politiques depuis 100 ans, particulièrement à gauche.

Le troisième aspect, et peut-être le plus important, de son influence sur la théorie politique concerne sa conception du caractère indissociable du socialisme et de la démocratie. Elle a directement abordé cette question dans sa critique de 1918 de la révolution russe, qui soulevait une question cruciale qui reste sans réponse à ce jour : que se passera-t-il après la révolution ? Sommes-nous destinés à voir les révolutions succomber au régime du parti unique, à la dictature et au déni des droits démocratiques les plus fondamentaux ? Contrairement à nombre de marxistes dominants de l'époque, elle soutient que la liberté de parole, d'expression et d'association produit les conditions préalables incontournables d'une transformation révolutionnaire de la société, sans laquelle on ne peut surmonter la domination du capital. Nombre de penseurs et de tendances à caractère radical ont été influencés par ses écrits sur la question, comme le montre la collection d'essais de l'ouvrage *Rosa Luxemburg: Her Life and Legacy* (Rosa Luxemburg : sa vie et son héritage), compilé par Jason Schulman³.

Mais Luxemburg était davantage qu'une simple théoricienne politique, dans la mesure où elle a sans l'ombre d'un doute été l'une des économistes marxistes les plus en vue de son époque et l'une des théo-

3 Jason Schulman, *Rosa Luxemburg: Her Life and Legacy*, New York, Palgrave Macmillan, 2013.

riciennes économiques les plus remarquables du XX^e siècle. Son œuvre maîtresse, *L'Accumulation du capital : une contribution à la théorie économique de l'impérialisme*, offre la première analyse complète de ce que nous appelons maintenant la mondialisation du capital, de même qu'une fougueuse défense de la thèse voulant que l'expansion coloniale et impérialiste soit une caractéristique essentielle du mode de production capitaliste. Cet ouvrage, combiné à son *Introduction à l'économie politique*, consacre Luxemburg comme l'une des grandes économistes de l'ère moderne (et peut-être comme la plus grande femme théoricienne de l'histoire de l'économie). Dans ces écrits comme dans bien d'autres, elle étudie en détail l'impact du capitalisme sur le monde non occidental et, ce faisant, elle formule l'une des critiques les plus virulentes de l'impact destructeur du capital sur les habitats naturels et sur la culture autochtone, ainsi que sur les structures sociales communales des sociétés précapitalistes. Peu de penseurs issus de la tradition radicale européenne se sont aussi clairement élevés contre le racisme et la déshumanisation qui l'accompagne.

La thèse de Luxemburg selon laquelle l'accumulation du capital repose sur les couches et les structures sociales non capitalistes et exige leur destruction demeure l'une des facettes les plus influentes et les plus controversées de son héritage. Elle a provoqué une série de réactions et de répliques de personnages, de Nikolaï Boukharine à Henryk Grossman, en passant par Paul Sweezy et Roman Rosdolsky. Elle alimente en particulier le débat contemporain visant à déterminer si l'auto-expansion du capital nivelle et détruit complètement l'ensemble des rapports sociaux non capitalistes – une question qui s'est révélée d'une grande importance dans les débats sur « l'accumulation par dépossession », comme le montrent les travaux de David Harvey. En même temps, sa conception de l'indissociabilité des crises économiques et de l'accumulation du capital a suscité d'importantes études sur la théorie monétaire des crises, sur la financiarisation et sur le rôle de la demande effective dans le capitalisme moderne, notamment chez Tadesuz Kowalski et Ricardo Bellofiore.

Prises dans leur ensemble, les études économiques de Luxemburg constituent l'analyse la plus complète jamais réalisée de la tendance inhérente du capitalisme à l'expansion mondiale. Comme nous vivons à une période historique où la logique du capital s'est étendue au monde entier, nous ne pouvons certainement pas nous permettre d'exclure ses écrits économiques si nous voulons comprendre la multidimensionnalité de son héritage.

Cependant, cette reconnaissance de son travail en tant que théoricienne politique et économique ne rend pas justice à la richesse de

la contribution de Luxemburg. Personnalité originale, elle a captivé l'imagination d'une foule de personnes, dont un grand nombre ne s'identifie pas forcément à tous les aspects de son projet politique. Cette femme, devenue une personnalité politique de premier plan au sein d'une Internationale socialiste à majorité masculine, a refusé de se faire cataloguer et de travailler principalement sur la «question de la femme». En tant qu'économiste analytique sérieuse, elle a pris plaisir à explorer certains des aspects les plus techniques de la théorie marxienne de la reproduction élargie, ce qui ne l'a pas empêchée de souvent se définir comme une idéaliste. Elle disait d'ailleurs: «Je ne partage pas l'idée selon laquelle il est idiot d'être idéaliste au sein du mouvement allemand». La militante politique engagée a refusé de minimiser sa fascination pour le monde naturel et la culture humaine. Comme elle l'écrit dans l'une de ses lettres, «je ne peux pas séparer le physique du spirituel».

LES LETTRES DE ROSA LUXEMBURG

Afin de créer un public pour la parution à venir des œuvres complètes de Luxemburg en langue anglaise, la maison d'édition Verso a publié en 2011 une traduction de *Herzlichst Ihre Rosa* de Annelies Laschitzka et Rosade Georg Adler sous le titre de *The Letters of Rosa Luxemburg* (Les lettres de Rosa Luxemburg). Ce livre de 600 pages représente la plus grande collection de lettres de Luxemburg jamais publiée en anglais, dont plusieurs sont proposées au public anglophone pour la première fois. L'ouvrage, qui démontre la nature diversifiée et multidimensionnelle des intérêts et des apports de Luxemburg, a été très largement commenté dans des revues spécialisées, des périodiques et des sites Web de gauche, ainsi que dans des revues et magazines à grand tirage. Jamais, au cours des 50 dernières années, Luxemburg n'a autant retenu l'attention du public anglophone, comme le montrent les critiques et les commentaires publiés dans ce livre.

Parmi les critiques, notons celles de Jacqueline Rose (*London Review of Books*), Sheila Rowbotham (*The Guardian*), Vivian Gornick (*The Nation*), Christopher Hitchens (*Atlantic Monthly*), Joel Schalit (*The Jewish Daily Forward*), Adam Kirsch (*The Jewish Review of Books*), George Fish (*New Politics*), Lesley Chamberlain (*New Statesman*) et une douzaine d'autres. Il est très rare qu'une ou un penseur marxiste fasse l'objet d'une discussion publique d'une telle envergure, en particulier aux États-Unis; nous sommes donc très satisfaits de l'accueil réservé à cet ouvrage. Certains ont noté son engagement sans faille envers la démocratie participative et ses liens avec les efforts visant à surmonter le capitalisme. D'autres ont souligné ses idées visionnaires

sur la mondialisation du capital et d'autres sa personnalité aux multiples facettes. Selon Jacqueline Rose, universitaire et philosophe féministe britannique, dans une recension publiée dans la *London Review of Books*, les lettres de Luxemburg expriment l'idée que «les sables mouvants de la révolution et de la psyché sont plus ou moins la même chose. C'est dans ce contexte que sa correspondance est si importante, non pas parce qu'elle est l'unique dépositaire de son intimité, mais parce qu'elle montre les échanges incessants entre le personnel et le politique». Jacqueline Rose, comme beaucoup de commentateurs, considère que Luxemburg cherche à briser les barrières entre l'extériorité, l'engagement avec le monde politique, et l'intériorité, la connaissance de soi. Elle lutte pour devenir une personne qui franchit les catégories traditionnelles et elle imagine la libération en des termes bien plus vastes que ceux de la production économique et de l'organisation politique. «Fais en sorte de rester un être humain!» Cet appel, exprimé dans une lettre à Mathilde Wurm en 1916, semble exprimer ce qui encourage beaucoup de personnes à réévaluer l'héritage de Rosa Luxemburg.

LES ŒUVRES COMPLÈTES DE ROSA LUXEMBURG

Il était temps de publier une édition des œuvres complètes Rosa Luxemburg en anglais. Depuis deux décennies, on observe de nombreux signes d'un intérêt croissant pour Luxemburg dans le monde anglo-saxon, comme en témoigne le grand nombre de conférences, colloques, livres, articles et pièces de théâtre qui lui sont consacrés. Pourtant, l'accès à son œuvre est limité par le fait qu'une grande partie n'a jamais été traduite en anglais ou qu'elle n'est disponible que dans des traductions insatisfaisantes ou obsolètes. Plus de 70 % de *Gesammelte Werke* de Luxemburg n'a pas encore été publié en anglais ainsi que plus de 80 % de sa correspondance. De plus, presque aucun de ses travaux produits dans le cadre du mouvement marxiste polonais n'est paru en anglais. Pour cette raison, Verso, en collaboration avec le bureau de New York de la Fondation Rosa Luxemburg, s'est engagé à publier les œuvres complètes de Luxemburg dans une édition qui comptera au moins 14 volumes de grande taille. Notre travail s'appuie sur les efforts extraordinaires et inlassables de celles et ceux qui se sont dévoués pendant des décennies pour faire connaître ses écrits en Allemagne, en Pologne, au Japon et ailleurs, comme Felix Tych, Narihiko Ito, Annelies Laschitza, Holger Politt et une foule d'autres. Notre objectif consiste à inclure tout ce qu'elle a écrit : essais, articles, discours, livres, lettres et manuscrits conservés.

Les œuvres complètes en langue anglaise comprennent trois parties : la première, ses principaux écrits économiques, la seconde, ses

écrits politiques et la troisième, sa correspondance complète. Comme sa contribution ne peut être appréhendée sans aborder son travail de théoricienne en économie, nous avons choisi de commencer la série par ses travaux économiques. Certes, la distinction entre les écrits économiques et politiques est quelque peu artificielle. Comme Luxemburg l'indique dans sa correspondance, son approche initiale de la théorie économique a été largement stimulée par une problématique politique : l'expansion de l'impérialisme européen en Asie et en Afrique. Ses efforts pour comprendre le phénomène de l'impérialisme et la manière dont elle renvoie à la dissolution ou à la « crise finale » du capitalisme ont largement déterminé le contenu de son travail économique. Entre-temps, nombre de ses écrits « politiques », comme *Réforme ou révolution*, contiennent de brillantes analyses sur les lois gouvernant le mouvement du capitalisme et sa propension aux crises cycliques. Pourtant, compte tenu du temps, des soins et de l'attention que Luxemburg a portés au développement de ses principaux écrits économiques, nous avons estimé qu'il était logique de commencer les œuvres complètes par les travaux qui contiennent sa délimitation la plus détaillée et la plus analytique de l'économie marxienne.

LES ÉCRITS ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES

Les deux premiers volumes de ses écrits économiques ont déjà été publiés. Nous pensons qu'ils intéresseront beaucoup les économistes et les historiens de l'économie, mais aussi qu'ils apporteront une aide précieuse à la nouvelle génération militante souhaitant mieux comprendre la complexité du capitalisme moderne.

Le premier volume comprend la toute première traduction complète de son *Introduction à l'économie politique*, ainsi que sept manuscrits de conférences et de recherches menées à l'École du Parti social-démocrate allemand où elle a donné des cours. Il apporte un merveilleux aperçu de la nature, des origines, de l'histoire et des contradictions internes du capitalisme. Ces documents montrent à quel point Luxemburg a non seulement étudié à fond les phénomènes économiques et politiques, mais aussi apporté une contribution importante aux domaines émergents de l'anthropologie et de l'ethnologie en traitant des relations communales, sociales et de propriété antérieures au capitalisme. Nous croyons que son intérêt envers les formations sociales précapitalistes aura un écho dans la recherche actuelle d'une solution de rechange au capitalisme, ce qui est clairement l'un des principaux problèmes théoriques et pratiques contemporains. Ses manuscrits sur le Moyen Âge et l'esclavage dans la Grèce antique et à Rome montrent également que Luxemburg est l'une des principales historiennes économiques de son époque.

Le deuxième volume de ses écrits économiques comprend de nouvelles traductions de son œuvre classique, *L'Accumulation du capital*, et de sa réponse à divers critiques marxistes, *L'Anti-Critique*. L'analyse du processus d'accumulation du capital de Luxemburg – exposant le dynamisme avide et les propriétés destructrices de ce dernier – va de pair avec sa sensibilité anthropologique alors qu'elle en examine l'impact sur les peuples et les cultures du monde entier. C'est le moment idéal d'examiner les efforts de Luxemburg pour démontrer le caractère intégré de l'impérialisme et du capitalisme, compte tenu de l'urgence de combattre le mouvement mondial du capital qui sape les conditions écologiques et sociales de l'existence humaine.

La prochaine phase de ce projet consiste à publier les écrits politiques de Luxemburg, ce qui exigera sept volumes au minimum. Au début, nous pensions publier ces écrits en ordre chronologique – en commençant par ses premiers écrits au sein du mouvement marxiste polonais et en terminant par ses écrits de 1918-1919 sur les révolutions russe et allemande. Cependant, après la découverte de nombreux textes de Luxemburg inconnus ou non publiés jusqu'ici, nous avons décidé de les regrouper par thème. Les écrits politiques commenceront par trois volumes consacrés à la révolution : les nombreuses analyses de Luxemburg sur les révolutions russes de 1905 et de 1917-1918, ainsi que sur la révolution allemande de 1918-1919⁴. Nous pensons que ces volumes apporteront au monde anglophone un nouveau point de vue sur la contribution de Luxemburg. De toute évidence, la révolution était le thème central et le fil organisateur de la vie et de la pensée de Rosa Luxemburg. Les écrits politiques seront de plus organisés en fonction de thèmes supplémentaires : le nationalisme, l'impérialisme, les perspectives organisationnelles, etc.

Les œuvres complètes en langue anglaise se concluront par une compilation de sa correspondance en cinq volumes.

La passion et la clarté de Luxemburg, son intelligence critique et créative, sa force et son courage, son humour mordant, sa chaleur et son humanité profonde sont des qualités qui séduisent beaucoup de personnes. Plusieurs sont attirées par cette intelligence vive qui regorge de valeurs inspirantes, mais surtout par ses analyses et ses idées sur le fonctionnement de la réalité et sur ce que nous pouvons faire pour combattre l'oppression et atteindre la libération. Elles sont impressionnées par son analyse pénétrante des rapports entre réforme et révolution, par son sens de l'interaction entre l'organisation révolutionnaire et l'action de masse spontanée, par ses analyses remarquables sur l'im-

4 Un premier volume est paru en novembre 2019 : *The Complete Works of Rosa Luxemburg, Volume III: Political Writings 1: On Revolution-1897-1905*.

périalisme et le militarisme, par sa conviction inébranlable du caractère central de la démocratie dans le socialisme, et par son insistance sur le besoin impérieux d'une telle société de liberté et d'égalité.

POURQUOI LES IDÉES DE LUXEMBURG REVIENNENT-ELLES À LA MODE ?

Il convient de se demander pourquoi les idées de Luxemburg reviennent à la mode, au-delà de l'attrait de ses qualités personnelles. À cela s'ajoute la pertinence de ces idées relativement au moment historique et politique actuel.

Luxemburg considérait le capitalisme comme un système à la fois remarquablement créatif et horriblement destructeur ; il crée la base matérielle d'une société plus démocratique et égalitaire, mais, en même temps, il sape la démocratie et le bien-être de la majorité des membres de la société à cause des crises économiques périodiques et de l'expansion des dynamiques militaristes et impérialistes inhérentes au processus d'accumulation du capital. Tout cela définit notre monde de manière importante, ce qui est devenu extrêmement et douloureusement clair au fil des événements qui ont marqué les quinze dernières années. De plus en plus de personnes souffrent d'appauvrissement, de la détérioration de la qualité de vie, de la recrudescence des agressions racistes, de la dégradation de la condition des femmes, des changements climatiques, des catastrophes écologiques, des guerres incessantes et de l'enrichissement du 1 % immensément riche et puissant aux dépens des 99 % de la population davantage précarisés comme l'a dénoncé le mouvement *Occupy*.

Les politiques conservatrices et néolibérales, le réformisme social-libéral et social-démocrate, les nombreuses variantes de fondamentalisme religieux, la dissidence individualiste des libertariens et des anarchistes ainsi que des idéologies moins définies ont échoué à résoudre les problèmes, ce qui entraîne un mécontentement persistant qui se répand et se renforce. C'est le cas aux États-Unis et ailleurs dans les Amériques. C'est le cas dans toute l'Europe, de la Scandinavie jusqu'à des pays comme la Turquie, aux frontières de l'Asie. C'est le cas de l'Afrique du Sud à l'Égypte, comme du Moyen-Orient. C'est le cas en Inde et en Chine, en Corée et en Indonésie.

Il y a un besoin – un « marché », si vous voulez – pour des idées qui reflètent cette réalité. Bien sûr, les idéologies trop étriquées, trop rigides et, dans certains cas, trop autoritaires, qui ont passé pour du « marxisme » au cours de la majeure partie du XX^e siècle, ont perdu leur

pouvoir de persuasion. Mais l'approche ouverte, créative et fondée sur l'esprit critique que propose Rosa Luxemburg est plus convaincante que jamais. On en conclut qu'elle a beaucoup à nous apprendre sur la manière d'aborder le marxisme et qu'elle apporte à notre époque et à ses problèmes des idées et des solutions pertinentes.

Nous espérons que les contributions à ce livre et la publication des œuvres complètes de Rosa Luxemburg aideront beaucoup de personnes, chercheuses, militantes et autres à s'inspirer de cette femme remarquable et de ses idées.

RÉFÉRENCES

DE ROSA LUXEMBURG

The Complete Works of Rosa Luxemburg, sous la direction de Peter Hudis et Paul Le Blanc, New York, Verso, 2013 (vol. I), 2015 (vol. II), 2019 (vol. III).

The Letters of Rosa Luxemburg, sous la direction de Georg Adler, Peter Hudis et Annelies Laschitzka, New York, Verso, 2011.

Rosa Luxemburg: Reflections and Writings, sous la direction de Paul Le Blanc, New York, Humanity Books, 2000.

On trouvera une liste des œuvres de Rosa Luxemburg en langue française sur le site de Smolny, Collectif d'édition des introuvables du mouvement ouvrier:

http://www.collectif-smolny.org/article.php3?id_article=508

On trouvera de nombreuses œuvres de Rosa Luxemburg sur le site Web *Les classiques des sciences sociales* de l'Université du Québec à Chicoutimi: http://classiques.uqac.ca/classiques/luxemburg_rosa/luxemburg_rosa.html,

ainsi que sur le site *L'Archive Internet des marxistes*, <https://www.marxists.org/francais/luxembur/livres.htm>.

À PROPOS DE ROSA LUXEMBURG

Kate Evans, *Rosa la rouge*, Paris, Amsterdam, 2017. En anglais: Kate Evans, *Red Rosa: A Graphic Biography of Rosa Luxemburg*, sous la direction de Paul Buhle, New York, Verso, 2015.

Jason Schulman, *Rosa Luxemburg: Her Life and Legacy*, New York, Palgrave Macmillan, 2013.

Diane Lamoureux, *Pensées rebelles. Autour de Rosa Luxemburg, Hannah Arendt et Françoise Collin*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2010.

Patrick Bond, Horman Chitonge et Arndt Hopfmann (dir.), *The Accumulation of Capital in Southern Africa: Rosa Luxemburg's contemporary relevance*, Fondation Rosa Luxemburg-Afrique du Sud et Center for Civil Society de l'Université de KwaZulu-Natal, 2006.

Gilbert Badia, *Rosa Luxemburg, journaliste, polémiste, révolutionnaire*, Paris, Éditions Sociales, 1975.

John Peter Nettl, *La vie et l'œuvre de Rosa Luxemburg*, Paris, Bibliothèque Socialiste Maspero, 1972.

On trouvera une liste d'ouvrages sur Rosa Luxemburg (et la révolution allemande) en langue française sur le site de Smolny, Collectif d'édition des introuvables du mouvement ouvrier:

http://www.collectif-smolny.org/article.php?id_article=128

VIDÉOS

The Making of 'Red Rosa'. Avec Kate Evans et Molly Crabapple, 5 novembre 2015. Disponible sur la chaîne YouTube de la Fondation Rosa Luxemburg, @rosaluxnyc.

The Letters of Rosa Luxemburg. Interprétées par Kathleen Chalfant, 14 novembre 2012. Disponible sur la chaîne YouTube de la Fondation Rosa Luxemburg, @rosaluxnyc.

Accumulation of Capital and the Reemergence of Rosa Luxemburg. Avec Stefanie Ehmsen, Jason Schulman, Neferti X.M. Tadiar, et Raphaële Chappe, 12 septembre 2014. Disponible sur la chaîne YouTube de la Fondation Rosa Luxemburg, @rosaluxnyc.

NOTES BIOGRAPHIQUES DES AUTEURES ET AUTEURS

AMBER A'LEE FROST est écrivaine, musicienne et blogueuse, coauteure de *Rosa Luxemburg: Her Life and Legacy*. Elle est également membre du comité politique national des Démocrates socialistes d'Amérique (Democratic Socialists of America).

ALHELÍ ALVAR ADO-DÍAZ est une historienne de la culture. Elle est la créatrice de *Shooting the Core : Reinterpreting Core Curriculum Texts through Documentary and Filmmaking*. Elle enseigne à l'Université Columbia, à l'Université de New York, à la School of Visual Arts et au Pratt Institute.

ALYSSA BATTISTONI est doctorante en science politique à l'Université Yale. Elle fait partie du comité de rédaction du magazine *Jacobin*.

PATRICK BOND est professeur d'économie politique à l'Université du Witwatersrand à Johannesburg et corédacteur de *The Accumulation of Capital in Southern Africa* (UKZN Centre for Civil Society, 2006), ouvrage dans lequel les travaux de Luxemburg sur l'impérialisme en Afrique à l'ère coloniale sont réévalués par des intellectuels militants contemporains.

PAUL BUHLE est un ex-professeur de l'Université Brown à Providence, dans le Rhode Island. En 2015, il a publié avec Kate Evans *Red Rosa: A Graphic Biography of Rosa Luxemburg*.

RORY CASTLE a terminé un doctorat en histoire à l'Université de Swansea, au Royaume-Uni. Ses recherches portent sur la vie et l'œuvre de Luxemburg. Il dirige également le site rosaluxemburgblog.wordpress.com.

RAPHAËLE CHAPPE a terminé un doctorat en économie à la New School for Social Research de New York. Elle est une spécialiste de *L'Accumulation du capital* et a donné des cours sur les travaux de Luxemburg.

ETHAN EARLE est chef de projet au bureau de New York de la Fondation Rosa Luxemburg. Il a coorganisé la conférence *Rosa Remix* (2015). Il a également écrit l'étude *A Brief History of Occupy Wall Street* (2012) dans laquelle il fait appel à la dialectique de Luxemburg sur la spontanéité et l'organisation.

STEFANIE EHMSSEN est codirectrice du bureau de New York de la Fondation Rosa Luxemburg. Elle a animé de nombreux débats publics sur l'héritage de Rosa Luxemburg.

KATE EVANS est une artiste indépendante établie au Royaume-Uni et une militante des droits des réfugiés, entre autres. Elle est l'auteure du roman graphique *Red Rosa: A Graphic Biography of Rosa Luxemburg*, publié avec Paul Buhle et dont la traduction française s'intitule *Rosa la rouge*.

NANCY HOLMSTROM est professeure émérite de philosophie à l'Université Rutgers de Newark. Auteure largement publiée et spécialiste du féminisme socialiste, son militantisme et ses connaissances s'inspirent de la vision de Rosa Luxemburg du socialisme issu de la base.

PETER HUDIS est professeur de philosophie au Oakton Community College de Des Plaines, dans l'Illinois, et auteur de *Marx's Concept of the Alternative to Capitalism* et de *Frantz Fanon: Philosopher of the Barricades*. Il dirige la publication des œuvres complètes de Rosa Luxemburg en anglais: *The Complete Works of Rosa Luxemburg*.

DIANE LAMOUREUX est professeure associée de sociologie au département de science politique de l'Université Laval, à Québec. Féministe militante, elle a publié plusieurs ouvrages dont *Pensées rebelles. Autour de Rosa Luxemburg, Hannah Arendt et Françoise Collin*, en 2010, aux Éditions du Remue-ménage à Montréal.

PAUL LE BLANC est professeur d'histoire au Collège La Roche, à Pittsburgh, en Pennsylvanie. Il est actif dans les mouvements syndicaux et sociaux depuis des décennies. Il a notamment rédigé le livre *Rosa Luxemburg: Reflections and Writings*.

SANDRA REIN est professeure agrégée d'études politiques à l'Université de l'Alberta. Elle est membre du comité de rédaction de *The Complete Works of Rosa Luxemburg*.

ALBERT SCHARENBERG est codirecteur du bureau de New York de la Fondation Rosa Luxemburg. Il a tout récemment contribué à la publication de *Red Rosa: A Graphic Biography of Rosa Luxemburg*.

JASON SCHULMAN est corédacteur de la revue socialiste *New Politics* et auteur de *Rosa Luxemburg: Her Life and Legacy*. Son dernier livre s'intitule *Neoliberal Labour Governments and the Union Response: The Politics of the End of Labourism* (2015).

BHASKAR SUNKARA est fondateur, directeur et rédacteur du magazine *Jacobin*.

RICHARD D. WOLFF est professeur émérite d'économie à l'Université du Massachusetts, à Amherst. C'est un économiste marxiste dont les écrits ont été influencés par les travaux de Rosa Luxemburg. Il travaille également pour democratietatwork.info.



Site Web : www.cahiersdusocialisme.org

Facebook : <https://www.facebook.com/CapNcs/?ref=bookmarks>



**ROSA
LUXEMBURG
STIFTUNG**
NEW YORK OFFICE

Site Web : www.rosalux-nyc.org

Facebook : [rosaluxnyc](https://www.facebook.com/rosaluxnyc)

Twitter : [@rosaluxnyc](https://twitter.com/rosaluxnyc)

Flickr : [rosaluxnyc](https://www.flickr.com/photos/rosaluxnyc/)

Instagram : [rosaluxnyc](https://www.instagram.com/rosaluxnyc/)

La liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement.

Amber A'Lee Frost
Alhelí de María Alvarado-Díaz
Alyssa Battistoni
Patrick Bond
Paul Buhle
Rory Castle
Raphaële Chappe
Ethan Earle
Stefanie Ehmsen
Kate Evans

Nancy Holmstrom
Peter Hudis
Diane Lamoureux
Paul Le Blanc
Sandra Rein
Albert Scharenberg
Jason Schulman
Bhaskar Sunkara
Richard D. Wolff

Nouveaux
Cahiers du
socialisme

ROSA
LUXEMBURG
STIFTUNG

NEW YORK OFFICE



ISBN 978-2-924554-14-2